N° 482 — Tome CXXVIII 16 Juillet 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

GEORGES AUDIBERT, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, JULES CHOPIN,
ALBERT DAUZAT, P.-G. LA CHESNAIS,
ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, EUGÈNE MONTFORT,
PAUL MORISSE, JEAN NOREL, GEORGES PALANTE, RACHILDE,
J.-H. ROSNY aîné, LÉON ROUX, THÉODORE SAVTCHENKO,
CARL SIGER, T.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

N° 482. — 16 JUILLET 1918

J.-H. ROSNY aîné.....	*L'Evolution des Conflits ethniques et sociaux*.....	193
ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE.	*L'Amitié d'Amérique et de France*....	221
GEORGES AUDIBERT.....	*Poésies*.....	237
ALBERT DAUZAT.....	*Les Faux Bruits et les Légendes de la Guerre*.....	241
CHARLES MERKI.....	*Près du Beffroi de Comines*.....	263
EUGÈNE MONTFORT.....	*« La Belle-Enfant », ou l'Amour à quarante ans*, roman (XI-XV, fin).	273

REVUE DE LA QUINZAINE

RACHILDE.....	*Les Romans*.....	297
GEORGES PALANTE.....	*Philosophie*.....	303
HENRI MAZEL.....	*Science sociale*.....	308
JEAN NOREL.....	*Questions militaires et maritimes*....	314
CARL SIGER.....	*Questions coloniales*.....	319
JACQUES BRIEU.....	*Ésotérisme et Sciences psychiques*....	324
R. DE BURY.....	*Les Journaux*.....	328
DIVERS.....	*Ouvrages sur la guerre actuelle*.....	333
DIVERS.....	*A l'Etranger* :	
	Autriche-Hongrie (Jules Chopin)....	346
	Etats-Unis (P.-G. La Chesnais ; T.).	350
	Ukraine (Théodore Savtchenko)....	358
	A travers la Presse (Paul Morisse).	360
LÉON ROUX.....	*Variétés : Propos sur les Déserteurs*..	364
MERCVRE.....	*Publications récentes*.....	371
—	*Échos*.....	372

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

L'ÉVOLUTION

DES

CONFLITS ETHNIQUES ET SOCIAUX

—

I

Sans les conflits incessants que suscitent la vie naturelle et la vie sociale, on voit bien que les morales n'auraient guère sujet d'être. Les morales apparaissent donc, sinon toujours, du moins fondamentalement, comme des méthodes pour réglementer les antagonismes, soit qu'elles visent à en tirer le parti le plus avantageux pour les vainqueurs ou les vaincus, soit qu'elles cherchent à les circonscrire ou à les répandre, soit qu'elles tendent à les discipliner, à les soumettre à des conventions ou à des croyances. Elles revêtent des apparences indéfinies, qu'accroissent les chimères, les légendes, les mensonges, qui sont le lot de créatures en proie à l'illusion et dupées par cet agent ambigu qu'est la parole.

D'une façon générale, la morale suit l'évolution des conflits, mais elle suit aussi l'évolution des croyances et cette double évolution est riche en antinomies. Les croyances donnent lieu, à leur tour, à des conflits : par suite, elles créent des réalités morales. Enfin, chaque morale, tendant à entraver ou stimuler les métamorphoses sociales, entraîne des catégories de lutte.

Si l'on pouvait déterminer exactement la nature des conflits, il semble qu'on pourrait définir à peu près les morales correspondantes. Mais il n'est rien de plus aberrant que les raisons qui déterminent les luttes humaines. Dire qu'elles se ratta-

chent aux instincts de conservation et d'extension, c'est énoncer un truisme, qui ne peut guère aider l'analyste : autant invoquer la nutrition et la génération qui sont les manifestations primitives de ces instincts...

Il ne suffira pas non plus de les appeler volonté de vivre ou volonté de puissance : les meilleures thèses sur ces sujets n'ont servi que des causes incidentes. La volonté de vivre et la volonté de puissance ont une valeur explicative analogue à la pétréité de la pierre et à la ferricité du fer.

Si l'on se met à examiner impartialement ce qui détermine les conflits, on voit apparaître des motifs disparates. L'intérêt sans doute, intérêt de l'individu, de la famille, de la cité, y a une part constante, mais les goûts, les habitudes, les mœurs, les haines, les croyances, les fables apportent des éléments qui tantôt déforment les notions d'intérêt, au point de les rendre illusoires, tantôt hypnotisent l'individu jusqu'à le subordonner à des influences qui dépassent sa personnalité et peuvent même agir contre elle. L'homme, non seulement subit des mirages, mais il est essentiellement un créateur de mirages. Les raisons pour lesquelles il est ainsi ne nous sont pas connues ; lorsqu'on consulte les conjectures faites à ce sujet, on s'aperçoit qu'elles ne reposent sur aucune assise acceptable. Il y a pourtant lieu de tenter quelques explications indirectes qui, laissant de côté l'origine du phénomène, mettent en lumière des faits directeurs. Deux surtout ont de l'importance. La première est classique. Partant de l'idée qu'une discipline est indispensable aux sociétés et que, par ailleurs, l'homme se trouve devant une multitude de disciplines possibles, il faut bien qu'il fasse un choix. Il pourrait le faire empiriquement et le ferait sans doute, s'il n'était un animal sujet aux mirages et créateur de mirages : il essayerait des disciplines successives, il tâtonnerait à la recherche des meilleures méthodes. Ses mirages viennent tout embrouiller. Ils lui persuadent que telle discipline est préférable à telle autre, en vertu de raisons puisées dans un mélange de chimères et d'expériences, où généralement les chimères dominent. Si la réalité était simple, l'homme serait infailliblement détrompé. Mais la réalité étant multiple et, de plus, changeante, il se trouve souvent que les disciplines étayées sur des fables réussissent aussi bien que telles disciplines étayées sur des faits. Par surcroît, notre

nature fait que l'assimilation et la création d'une fable demandent moins d'efforts que l'acquisition d'une notion rigoureuse.

La fable pourra donc être préférée en vertu de la loi du moindre effort : il suffit que la réalité ne lui donne pas de démentis trop cuisants.

La deuxième explication relève du verbe. Le verbe est tout ensemble un merveilleux agent d'adaptation et de déformation. C'est un réservoir d'idées expérimentables, de notions exactes, de formules utiles, c'est un immense trésor transmissible de génération en génération, qui nous permet de remporter sur le monde, avec un minimum de peine, les victoires que remportèrent nos aïeux.

C'est aussi un vertigineux recueil de notions inexactes et de formules vaines, énoncées avec autant de soin et souvent avec plus de solennité, plus de grandeur et plus de charme que les notions exactes et les formules justes. En fait, les jugements faux nous sont légués en bien plus grand nombre que les vérités. Le langage n'a pas de préférence. Il exprime ce qu'on veut, mais, de plus, il a un pouvoir évocatoire qui est singulièrement favorable à la naissance des fictions. L'expression d'une circonstance véridique évoque facilement des circonstances imaginaires. La moindre déformation d'une phrase lui fait dire le contraire de ce qu'on prétendait dire. Enfin, le verbe est un instrument admirable pour tous ceux qui ont intérêt à mentir ou qui ont le désir de répandre leurs imaginations. Comme on peut énoncer plus d'actions qu'on n'en a accompli, raconter plus de faits qu'on n'en voit, on peut aussi déformer les circonstances d'autant plus facilement que déjà notre infidèle mentalité nous y invite. Au total, le verbe, sans quoi nous n'aurions pas pu remporter les victoires innombrables que nous avons remportées sur le monde minéral et sur le monde vivant, le verbe qui nous lègue le savoir précieux des ancêtres et le répand sans relâche, nous met aussi en présence d'un héritage prodigieux de fables, qu'il nous donne licence d'accroître indéfiniment.

On voit, par suite, combien il est difficile de prévoir et même de connaître la nature des conflits : ils échappent à toute règle précise. *A fortiori*, les morales sont capricieuses, contradictoires et changeantes.

On peut cependant prétendre à indiquer les conditions *les*

plus générales qui ont dominé l'évolution des conflits et, corrélativement, de la morale. On peut même prévoir grossièrement quelles conditions présideront aux morales prochaines. Les luttes de l'homme contre l'homme ont suivi une marche qui, pour être pleine de détours et de retours, n'en a pas moins une direction.

Les grandes étapes sont déterminées par les modes de la concurrence. C'est un passage lent de la prédation pure et simple à cette prédation indirecte et complète qu'on nomme le Travail. On oppose parfois la Prédation et le Travail comme deux phénomènes contradictoires. Cette opposition naïve est faite même par des hommes supérieurs qui considèrent volontiers le Travail comme un élément de concorde. En fait, le travail est une concurrence qui a de tout temps créé des conflits et qui a déterminé les guerres les plus violentes; il est une guerre en soi. Le travail humain est le phénomène destructeur le plus considérable de tous les phénomènes vitaux. Il a pu paraître d'abord assez bénin, parce que sa puissance était restreinte et parce qu'elle était masquée par les faits bruyants de la guerre directe. Sans parler des temps sauvages, où la prédation demeurait la base des circonstances quotidiennes, on voit, pendant l'antiquité et le moyen âge, les groupes militaires l'emporter sur les autres. Cependant, dans les cités et les champs égyptiens, assyriens, phéniciens, grecs, latins, le travail oppose sa résistance propre aux empiètements de l'extérieur et prend l'offensive à sa manière. Les peuples industrieux commencent à saisir de grands avantages. Tout d'abord, ils transforment la guerre même en lui fournissant un nouvel outillage. Ensuite, il leur arrive de reprendre par les détails de la concurrence ce qu'ils ont perdu en gros. Une institution sociale considérable empêche toutefois que le travail lutte dans des conditions favorables, je veux dire l'esclavage. Un personnel asservi d'artisans, de cultivateurs et de pâtres prolonge, durant bien des siècles, la prééminence des groupes prédateurs. Il la prolonge, mais en même temps il en prépare la déchéance, en pourrissant pour ainsi dire les maîtres, en les dissolvant, en les anéantissant. C'est que, tout d'abord, l'esclave n'est pas nécessairement l'inférieur de celui qui dispose de sa personne comme il dispose d'un bœuf ou d'un âne. L'esclave se recrute, il est vrai, parmi les vaincus.

Mais qu'est-ce que les vaincus? Entre deux cités grecques, par exemple, l'une n'est vaincue que parce qu'elle est la plus petite, ou parce qu'elle a négligé de prendre quelques mesures militaires. La race n'y est pour rien ; l'infériorité individuelle y est pour moins encore. Voici Sparte qui inflige une défaite à Athènes ou Athènes qui bat Sparte; une multitude plus ou moins grande de Spartiates ou d'Athéniens sont réduits en esclavage : ces esclaves sont-ils d'autre sorte que les hommes restés libres?

La même question se pose lorsque Rome défait les Samnites, que les Samnites défont Rome, ou lorsque, après la défaite de Vercingétorix, chaque soldat romain dispose de la liberté d'un Gaulois. De tels faits se produisent à l'infini dans les guerres antiques. Fréquemment, ce seront les peuples qui auront résisté avec le plus d'énergie à quelque grand vainqueur qui fourniront les plus nombreux contingents d'esclaves, tandis que les peuples timides, prompts à se soumettre, payeront seulement des contributions ou céderont du territoire. La cité antique est ainsi pleine d'esclaves dont la valeur le dispute à celle des maîtres : déjà le vieil Homère nous montre les héros malheureux vendus à l'encan.

D'autre part, le maître ne se gêne pas pour procréer avec la chair servile ; le sang des Périclès, des Phidias, des Caton, des Scipion coulera dans les veines de l'homme-bétail. Un sophiste habile, un fabuliste génial, mille gladiateurs pleins de force et de courage se trouveront à l'état de marchandise ; des imbéciles et des lâches pourront être leurs propriétaires. Aussi, à la longue, les sociétés forment-elles un mélange inextricable, où la race servile prédomine. Les affranchis prendront peu à peu le pas sur les hommes de race pure décimés sur les champs de bataille. Et l'esclavage, qui devait perpétuer la victoire, sera l'élément qui en anéantira les effets.

A sa suite, le travail avili tendra vers la puissance qu'il mérite. Il semblera même qu'il le doive surtout à l'avantage que l'esclave reprend sur le maître. Mais ce ne sera, en grande partie, qu'une apparence. Le travail porte en soi une force supérieure. L'évolution des morales prédatrices, la pression des faibles, peuvent tantôt retarder son règne, tantôt le favoriser, mais à moins que les civilisations ne s'écroulent toutes ensemble, il faudra bien qu'il domine.

Quoi qu'il en soit, à la fin des temps antiques, sa cause fut jusqu'à un certain point liée à la cause de l'esclavage : il y a une part de vérité dans l'assertion que la religion qui supplanta le paganisme fut la religion des esclaves. Cette religion comptait nombre de préceptes qui, tendant à glorifier l'humilité, le renoncement, la non résistance au mal et à l'injustice, relèvent d'un état d'esprit servile. D'autres sentiments, comme l'amour du prochain, comme l'égalité des hommes, comme l'aversion de la guerre, s'ils peuvent rencontrer un appui naturel chez l'esclave, victime de la haine, de l'inégalité légale, de la prééminence militaire, sont avant tout une réaction naturelle de l'humanité laborieuse, lasse des méthodes destructives qui avaient épuisé les sociétés grecques et latines, en déterminant d'immenses éliminations d'hommes énergiques. Ils correspondent d'ailleurs à une évolution constante et qui fait suite à tout le processus organique. Pour que des êtres complexes aient pu se produire et se maintenir, certaines garanties de durée furent indispensables, que la lutte brutale ne pouvait fournir. C'est déjà une œuvre étonnante que la préservation des générations d'insectes : la mère s'y dévoue et souvent toute la colonie. Le moindre petit mammifère commence sa vie à l'abri d'une force qui le protège ; quand il s'agit d'un animal de quelque envergure, il faut des mois, parfois des années, avant que le rejeton puisse suffire à sa propre défense. Lorsqu'il s'agira de l'homme, de l'homme social surtout, le délai s'accroîtra encore. Le problème se compliquera à mesure que les fonctions de l'individu seront plus étendues. Par suite, la société devra pourvoir de mieux en mieux à la protection, au moins passive, des générations nouvelles.

Elle ne le pourrait point, si les lois, les mœurs, les coutumes comportaient la perpétuité des luttes brutales. Aussi bien, la prédation immédiate tend-elle à décroître à mesure que les groupes sociaux se définissent, se multiplient et s'agrandissent. A l'intérieur de la tribu, on jouit d'une sécurité supérieure à celle dont on jouissait dans la horde ; la peuplade donne une meilleure protection que la tribu ; la cité ne saurait subsister si, en général, on n'y peut circuler, commercer, travailler. Personne ne croit que la libre pratique du meurtre sur l'agora ou sur le forum aurait permis le développement d'Athènes ou

de Rome. Les grandes cités, les grands peuples impliquent l'élimination *interne* de la guerre homicide et le développement de la guerre du travail : la guerre homicide est reportée au dehors. Il s'ensuit un recul de la prédation, au prorata de la grandeur des sociétés. La guerre, qui commence par agiter, presque constamment, une quantité indéfinie de petits groupes, finit ainsi par n'agiter qu'un nombre restreint de puissances, et bien plus rarement. Toutefois, cette évolution n'est pas simple. Par intervalles, d'immenses secousses, des coalitions énormes, produisent des guerres générales qui déciment l'humanité. De surcroît, les civilisations s'écroulent, les barbaries renaissent, la prédation redomine.

A l'époque où Rome entra en décadence, le monde civilisé avait en quelque sorte épuisé la morale belliqueuse. Cette morale ne s'adaptait plus aux conditions générales de la vie. Elle devait, bien entendu, subsister, mais après avoir subi des modifications importantes. Elle ne serait plus la norme ; elle deviendrait l'exception. Il fallait trouver une organisation qui la plaçât en dehors des institutions, de telle façon qu'elle devînt négligeable pendant la paix et ne reprît une prépondérance énergique qu'en temps de guerre.

Cette organisation, il est superflu de le dire, le monde antique ne réussit pas à l'élaborer, parce que la conquête romaine lui avait ôté toute cohérence, en disséminant les races, en énervant ses forces vives ; de surcroît, comme nous l'avons vu, l'Italie était gorgée d'esclaves venus de toutes les parties du monde européen, asiatique, africain, tandis que les individus de race indigène avaient péri dans une proportion démesurée. Aussi l'action nouvelle fut-elle à la fois ardente et faible.

Pour ne considérer que son aspect le plus saillant, — la religion chrétienne, — il est clair que cette religion n'apportait rien de *pratique*. Elle tendait à plus de noblesse, à plus de ferveur, à une justice moins brute, mais elle ne fournissait aucun élément précis. Pratiquement, elle procéda comme une révolte. Pour qu'elle pût sauver le monde désemparé, il eût fallu que ce monde cristallisât autour d'elle tout un ensemble d'institutions et de lois.

On sait ce qui advint. Le monde antique n'eut pas la force

de rejeter des hordes barbares qui n'avaient pourtant rien de formidable. Tout était avili par la conquête romaine. L'Hellade avec ses prolongements, fourmillante de génies, vivait dans des conditions humiliantes et déprimantes : floraison suprême de l'humanité, elle subissait la contrainte et souvent le mépris du vainqueur ; elle semblait se livrer à des jeux intellectuels plutôt qu'à des manifestations glorieuses ; elle était presque ancillaire.

Quand Rome subit la contagion de l'art et de la pensée, il était trop tard : les institutions croulèrent devant l'invasion, et le christianisme, en fait, avorta. Les Barbares le trouvèrent à l'état d'esquisse, et le subirent comme ils subirent tant d'autres éléments moraux et matériels de la civilisation envahie. Ils en prirent ce qui pouvait s'adapter à leur mentalité, ils le repétrirent à leur image, et les vaincus firent de même.

Ainsi, le christianisme suivit une évolution erratique; il se trouva devant autre chose que ce qu'il avait d'abord attaqué. Soumis au renouveau de la morale prédatrice que, tout au plus, il lénifia, on le vit former les deux églises grecque et romaine, adaptées aux besoins sociaux du monde oriental et du monde occidental. Malgré quelque réaction, il servit surtout les puissants. Il semble d'ailleurs que le simple mélange de populations policées et de populations barbares devait produire des effets assez analogues, quelle que fût la religion proposée.

Il serait vain de pousser la conjecture. Le certain est que la morale prédatrice, un instant menacée, reprit le dessus sur la morale du travail. Pendant mille ans, l'humanité européenne subit la guerre. Dans tels pays, comme la France, la multiplicité des conflits homicides amena des périodes de dépeuplement. Si les grandes guerres ne furent pas pires que les guerres romaines, les petites, comparables aux luttes des hordes sauvages, ne cessaient plus. Partout le travail recula ; la nature reprit de vastes étendues aux hommes ; les bêtes sauvages se multiplièrent.

On a souvent dit que le servage médiéval était une atténuation importante de l'esclavage. Il faut s'entendre. Le servage comportait des gradations dans la propriété de la personne humaine que ne comportait pas l'esclavage antique, mais il admettait pourtant la possession complète des êtres humains. Il y avait les serfs spécialement esclaves du fief et d'autres

particulièrement,« serfs du corps ». D'habitude, on ne cédait les premiers qu'avec le domaine, tandis que les autres s'achetaient, se vendaient, s'échangeaient individuellement : tous étaient des marchandises, un bétail humain soumis au bon vouloir des maîtres.

Si le servage décrut — bien lentement, — il n'apparaît guère que la religion ait agi comme une cause dirimante ; mais les lois économiques intervinrent *avec efficacité*. Aux premiers temps, ces lois se trouvèrent en régression sur les lois romaines correspondantes, chose naturelle, puisque la morale du travail rétrogradait. La terre dépeuplée par les massacres, sans cesse en proie à de nouveaux conquérants, n'était plus possédée à la manière dont l'était la terre latine. Le *jus romanum* faisait de la propriété quelque chose de très défini et de très ferme : c'était une des voies par où le monde antique s'acheminait vers des mœurs moins brutales. La propriété foncière était, non pas assurée aux producteurs, mais du moins possédée en général *pour la production*. Après la chute de l'empire, de vastes surfaces ne servirent guère ou ne servirent qu'à la chasse. On défrichait aventureusement quelques îlots au sein des forêts, des landes, des savanes. De là, en maints endroits, un retour partiel sinon à la vie sauvage, du moins à l'exploitation sauvage. Quand l'agriculture renaquit, elle développa le mode d'esclavage qui rattachait l'homme au fief plutôt qu'au maître, ensuite elle accrût le nombre des hommes libres. On a montré excellemment comment le seigneur eut avantage à accorder des franchises contre des fermages en nature ou en argent. Le travailleur esclave, dans ces grands espaces, dans ce monde décimé et mal organisé, n'était pas commode à conduire ni à surveiller. On ne pouvait compter sur une production régulière ni intensive. Les bras manquaient. Il fallut des hommes âpres à la peine, âpres au gain ; l'esclavage ne les put fournir. L'homme libre se décela producteur plus abondant et plus sûr ; le fruit de son travail valut sa liberté ; il y eut avantage à ce qu'il cultivât à la fois pour lui-même et pour le seigneur.

Ainsi, le servage s'abolit pour des raisons particulières à une société qui sortait d'un mélange de la sauvagerie et de la civilisation (1).

(1) Ce n'est pas ici le lieu de montrer l'intervention salutaire de la royauté capé-

Il s'abolit lentement. En France, il semble que la question se soit décidée au XIIIe siècle, qui peut passer, surtout dans sa seconde partie, comme un siècle d'affranchissement. L'évolution fut hâtée parce que, malgré tout, le retour à la prédation n'avait pas été un retour pur et simple à la barbarie. Partout demeuraient les vestiges de l'industrie ancienne qui ne demandait qu'une occasion pour renaître, transformée par le milieu et par les besoins nouveaux. A mesure que cette renaissance s'accentuait, la morale prédatrice recula devant la morale du travail. Les villes d'abord, certains territoires ensuite, conquirent des franchises et des privilèges qui donnèrent à la propriété, au commerce, à l'industrie, une influence croissante. Le Tiers consolidait sa puissance effective et modifiait les lois dans le sens d'une moindre brutalité, d'une protection plus efficace de l'individu comme de la corporation. La Renaissance y aida, en faisant reparaître une part de l'esprit ancien. Peu à peu, la noblesse d'Italie, d'Angleterre, de France, des Pays-Bas, de telle partie de l'Allemagne, vit décroître son action et sa morale conquérantes.

L'industrie et le commerce devenaient redoutables. De bonne heure en Italie et aux Pays-Bas, dès le XVIIe siècle en Angleterre, puis en France, on voit que la force nouvelle, ou renouvelée, ronge rapidement la force prédatrice. Lorsque éclate la Révolution française, le Tiers est déjà maître de l'essentiel des civilisations dans notre Occident et aux Etats-Unis d'Amérique. La Révolution française marque rudement cette question de fait, si rudement que même la force de prédation se trouve du côté du Tiers qui s'en sert avec excès, souvent pour son propre dommage.

Après la chute de Napoléon, il a semblé que le XIXe siècle allait consacrer la prééminence industrielle et commerciale dans les groupes les plus civilisés. Non pas que la prédation cessât d'être menaçante : les armées de plus en plus nombreuses et bien organisées assuraient, en cas de conflits armés, de grandes ressources pour la destruction. Mais la manière même dont était organisé le service de prédation faisait croire qu'il tendait à devenir exceptionnel. Jusqu'en 1854, il n'y eut pas de grande guerre. Celle de Crimée fut très locale ; elle

tienne, qui contribua si puissamment à dissiper la barbarie et à favoriser l'agriculture.

évolua dans une infime portion du territoire russe. Celle de 1859 fut une guerre libératrice, propre à faire reculer l'esprit de prédation. En 1870-71, au rebours, la guerre fut cruelle; le vainqueur occupa d'immenses territoires et se montra avide, brutal, barbare : ses conditions furent âpres et nous ramenèrent aux époques ancestrales.

La guerre russo-turque fut encore une guerre de délivrance. La guerre de l'Espagne et des Etats-Unis donna l'indépendance aux Cubains. La regrettable guerre anglo-boer fut suivie d'actes si humains que les Boers eurent une influence prépondérante dans l'Afrique du Sud. La guerre russo-japonaise marqua, comme celle de 1870, un retour en arrière : elle fut la suite d'actes prédateurs, tandis que la guerre balkanique visait, en principe, un but élevé. Mais la guerre actuelle marque une réaction terrible, la plus terrible qui se soit produite depuis des siècles. Un grand peuple s'est trouvé, parmi les plus savants, les plus industrieux, les plus énergiques, qui a tenté de faire revivre la prédation sous ses formes primitives. Son élite énonçait une morale d'Etat basée sur la concurrence vitale et sur la volonté de puissance, qui rejetait violemment les morales plus élaborées comme contraires à la réalité biologique et sociale. Trop d'écrivains ont développé ces vues pour que nous y insistions. La civilisation savante qui était mise au service de la prédation, les progrès considérables du peuple germanique dans l'industrie, cette énergie qui se manifeste avec une intensité farouche à certains stades de l'évolution des peuples, une sorte de mysticisme, longuement cultivé, qui persuadait l'Allemand de sa supériorité sur les autres hommes, tout contribuait à donner une formidable puissance à la réaction. Il faut ajouter à cette puissance un certain désordre social en France et en Angleterre, désordre dû à un développement hâtif, un peu informe, souvent contradictoire, des morales en formation.

Le choc donna d'abord un avantage si considérable à l'Allemagne que, après quatre ans de guerre, le terrain perdu n'a pu être reconquis. On put croire que la prédation allait triompher : les peuples se fussent pendant longtemps soumis au dogme de la force guerrière. Mais la guerre dura. On assista à une évolution peut-être unique dans l'histoire humaine : presque tous les peuples donnèrent leurs sympathies à ceux

qui combattaient pour les morales non prédatrices ; plusieurs, forts ou faibles, déclarèrent la guerre à l'Allemagne.

Après la Révolution russe, la lutte ne laissa plus en présence qu'une ligue démocratique et un complexus à base autocratique. Le mouvement prédateur est donc moralement dominé, mais il l'est bien moins matériellement.

Il se trouve des hommes pour croire que la défaite de la prédation impliquerait une diminution de l'énergie et de la combativité humaines. Nous avons déjà affirmé que c'est une erreur. Il est nécessaire de développer un peu notre pensée.

De tout temps, le travail humain se présenta, vis-à-vis de la vie terrestre, comme un élément de destruction et de conqnête. L'agriculture et l'élevage impliquent un combat continuel contre les plantes libres et contre les animaux libres, auxquels on substitue des espèces sélectionnées par l'homme, accommodées à ses nécessités et à son agrément. A mesure que se développent l'outillage et l'expérience, notre action devient plus ruineuse pour la nature sauvage. Les forêts vierges, les brousses, les savanes, les landes, les marécages disparaissent et font place à des territoires soumis à une police rigoureuse, où la plante folle et la bête fauve ne survivent que par privilège, ou parce que leur ténacité, leur fécondité, leur ruse font partiellement échec à l'action du conquérant. De surcroît, les survivances sont de plus en plus asservies et limitées. Le pouvoir destructeur du travail s'accroît par sa persistance même et par les acquits perpétuels du savoir. Partout le règne humain se substitue à l'anarchie primitive. Lente pendant les temps préhistoriques, déjà rapide avec les premières civilisations, plus rapide après l'apparition de ces agglomérations puissantes que furent l'Egypte, l'Assyrie, la Perse, la Grèce, la Phénicie, la fédération carthaginoise, Rome, la Chine, l'Inde ; arrêtée et même rétrograde après la décadence latine, continue pendant la seconde période du Moyen âge, formidable depuis la Renaissance, cette évolution tend de plus en plus à dépouiller, à asservir et à organiser la Vie à notre profit. Primitivement, le travail, qui déjà traitait si rudement la bête et le végétal, ne détermina que des luttes restreintes entre les humains.

Les énergies qu'il employait semblaient presque uniquement

dirigées contre la nature. Bientôt il se mêla comme un élément destructeur aux formations sociales, il détermina des guerres nombreuses : ne s'agissait-il pas de posséder les meilleures terres, les lieux les plus favorables à l'industrie et au commerce ? Ne s'agissait-il pas d'avoir, sur les dites terres, des hommes qui les missent en valeur ? Ces hommes manquaient le plus souvent, d'où l'esclavage. De plus, par soi-même, le travail conduisait à des luttes plus ou moins directes. A force prédatrice égale, le peuple qui travaillait et qui commerçait le mieux, minait la puissance du rival ; un sol bien cultivé, une industrie bien conduite donnaient une supériorité incontestable à qui les détenait. La concurrence commerciale et industrielle, en un mot, existait dans les civilisations antiques, exaltant les énergies, développant les intelligences et constituant à la fois un élément constructeur et un élément destructeur. A Thèbes, à Ninive, à Athènes, à Tyr, à Carthage, le fabricant adroit, le négociant habile ruinaient leurs rivaux et par suite annihilaient certaines énergies au profit de leurs énergies propres. C'était une guerre, souvent farouche, souvent cruelle, que pouvait seconder la guerre prédatrice. Toutefois, cette guerre était relativement inoffensive au prix de ce qu'elle devait devenir.

Aux temps modernes, les grandes industries exigent une incomparable dépense de force combative et de force destructive. Les luttes sont souvent tragiques, toujours ardentes : malheur au vaincu, malheur à celui qui a négligé de renouveler à temps ses armes, je veux dire son outillage et ses méthodes ; malheur à celui qui ne sait pas trouver la clientèle ou qui se la laisse prendre ! Constamment, le succès des uns amène la chute des autres. Que d'industries tuées, que de misères, de chômages, de ruines, que de morts prématurées dues à l'ardente concurrence et aux rénovations indispensables !

Et le commerce n'est pas moins redoutable. Qui dénombrera ses luttes furieuses, ses désespoirs, ses triomphes, ses écrasements ? Appuyés sur une industrie intensive, les grands magasins ont pu détruire des armées de petits commerçants et engagent entre eux des guerres formidables. Aussi bien, commerce et industrie ont-ils leurs souverains, souvent plus riches et matériellement plus puissants que les anciens princes et les anciens rois.

Enfin, les travailleurs, plus conscients de leur rôle et du rôle des capitalistes, à leur tour font la guerre ; leurs armées deviennent chaque jour plus redoutables.

Il est donc abusif de considérer le travail comme une énergie paisible. Après avoir dévasté la terre, après avoir détruit ou décimé la faune et la flore, il met aux prises les volontés humaines et, avec des éléments toujours plus formidables, il multiplie les monstres étranges qui grondent dans les fabriques ou les usines, sur les rails, sur les routes, sur les eaux. Rien ne permet de croire que cette guerre s'arrêtera, tout fait augurer que le travail ne cessera de s'alimenter aux énergies concurrentes en même temps qu'aux énergies associées. Sa morale, à mesure, ira se compliquant. Elle connaîtra des solidarités étroites, mais elle subira les impulsions qui poussent l'homme à lutter pour sa puissance individuelle et pour ses idées. Elle tendra à une justice croissante, mais elle exigera des énergies ferventes et souvent tyranniques ; elle libérera l'individu en un sens, mais l'asservira aussi à des contraintes nombreuses et, en tout cas, elle ne cessera jamais, à moins de régression du pouvoir créateur, de susciter des rivalités et des conflits ardents.

L'ère de la grande industrie, en favorisant des conflits nouveaux et des formes d'énergie sociale et individuelle, tend nécessairement à créer des éléments moraux adaptés aux circonstances nouvelles. Cela ne veut pas dire que les morales antérieures seront périmées dans leur ensemble : si importante que soit l'évolution industrielle, elle ne transforme pas radicalement les sociétés humaines. Il y a des éléments stables, créés au cours des millénaires, qui ne subissent que des modifications de détail : donc, une part essentielle des anciennes morales persistera, mais qui s'appliquera... d'une manière générale, non à l'évolution particulière que nous envisageons.

Il est plus important de jeter un rapide coup d'œil sur les doctrines qui ont tendu, depuis la Révolution française, à créer des devoirs et des droits nouveaux.

Les droits de l'homme et du concitoyen sont caractéristiques en ce sens qu'ils abolissent le droit prédateur de l'ancienne monarchie, pouvoir que le Tiers avait au reste notablement réduit au cours des derniers siècles. Mais ces droits abstraits,

qui donnent une grande importance à la propriété, ne s'appliquent guère à la transformation industrielle, qui n'était aucunement prévue par ceux qui les ont promulgués.

La morale positiviste de Comte s'y adapte moins encore : cette morale, si respectueuse des ancêtres, est par là même assez étrangère à une morale qui va s'inspirer des transformations les plus récentes et des transformations prochaines.

Les morales déduites des doctrines évolutionnistes méritent qu'on s'y arrête. Elles donnent à la morale du progrès, considérée comme *le développement heureux* d'une espèce, d'un genre, d'une famille naturels ou sociaux, un sens que n'envisageaient pas nos aïeux. Si l'on pouvait découvrir ce sens, on en déduirait un certain nombre de règles qui favoriseraient l'avénement des réformes utiles dans les institutions et dans les mœurs.

C'est un problème difficile, qui mène à nombre d'anticipations hâtives, incertaines, inconsistantes, contradictoires. La plus nette des morales évolutionnistes est la morale qu'on a essayé de déduire du darwinisme. Elle renferme un élément immédiat, la sélection par voie de concurrence, qui s'oppose aux morales évangéliques et aux doctrines qui en dérivent ou en retiennent une partie. Si l'on admet un perfectionnement par voie de concurrence, si l'on déclare que le moins apte doit céder la place au plus apte, on s'élève en principe contre la charité envers le faible en tant que faible, envers le vaincu en tant que vaincu. *A priori*, le fort doit se débarrasser du faible, *lorsque le faible est un concurrent*, car il va sans dire que le faible peut être une aide, soit qu'on l'exploite, soit qu'on tire un bénéfice de son existence autonome : telle bête sera asservie parce qu'elle est uniquement ou surtout utile en tant qu'esclave de l'homme, telle autre demeurera libre, parce qu'elle rend spontanément des services, par l'exercice même de sa liberté, etc.

Une fois admis que le fort doit triompher, et que ses aides doivent survivre, il reste à distinguer le fort du faible, et les êtres utiles au vainqueur de ceux qui lui sont nuisibles. Ici, le darwinisme moral, si simple en principe, revêt des aspects confus et soulève des problèmes insolubles. Quels caractères distingueront le fort du faible, le plus apte du moins apte ? Dans la vie sauvage, le problème se résout par le jeu brutal

des concurrences. C'est après coup seulement que l'aptitude à la survie est déterminée. Les premiers mammifères qui surgissent pendant les temps secondaires ne sont que de frêles marsupiaux, qui dépassent rarement la taille d'un surmulot actuel et qui semblent sans défense devant les tout puissants reptiles. Cependant, l'avenir n'est ni au diplodocus, ni à l'iguanodon, ni au ptérodactyle, il est à ces créatures négligeables qui s'effacent humblement devant leurs formidables adversaires. Au tertiaire, la descendance des marsupiaux occupe victorieusement la scène. Elle comporte une variété surprenante et les reptiles gigantesques ont à peu près disparu ; les plus grands sont inférieurs en taille au dinothérium. La lutte sera désormais entre mammifères mêmes, et aussi entre les mammifères et des bêtes infimes : quels signes permettraient de deviner que le dinothérium, le machairodus, la felis spelaea, l'élephas meridionalis périront et que, plus tard, le mammouth, l'ours des cavernes, l'aurochs se verront évincés à leur tour par des rivaux mieux adaptés ?

L'homme venu, tous les vainqueurs déclineront, tandis que des types, moins bien adaptés, mais plus utiles ou plus indifférents au maître, pourront survivre et même prospérer.

Dans la lutte finale de l'homme contre l'homme, est-ce sûrement le plus fort, le plus intelligent, le mieux adapté en apparence, qui subsiste ? Certaines invasions, faites par des peuples inférieurs mais considérables par le nombre, eurent raison de nations supérieures, numériquement faibles. Le triomphe des protestants en Allemagne et leur défaite en France sont-ils démonstratifs de la qualité relative des protestants et des catholiques ? Ne voyons-nous pas des populations décliner à la suite même de leurs victoires ? Après coup, on trouve des motifs à l'élimination des uns, à la persistance et à la prospérité des autres ; ces motifs n'apparaissent guère d'avance, et ceux qui jouent le rôle de prophètes sont presque toujours démentis par l'événement.

De surcroît, la lutte tend de plus en plus à devenir indirecte. Dans les sociétés humaines, ce fait entraîne une série d'antagonismes à longue échéance qui rendent toujours moins facile la détermination des aptitudes. La variété des fonctions, l'évidente nécessité de l'entr'aide entraînent une multiplicité de mérites, dont il est à peu près impossible de déterminer

l'ordre hiérarchique ; la libre concurrence est rendue impossible ; il ne peut être question que de degrés dans la liberté comme dans la restriction. Donc, le thème de la lutte pour la vie ne peut guère nous guider pour la formation d'une morale. Fatalement la lutte *mènera* cette morale, elle en déterminera les conditions, mais elle n'en dictera pas l'énoncé, elle n'en fera pas découvrir avant coup les composantes.

Passer de la lutte pour la vie au nietzschéisme, c'est partiellement passer du même au même. Au point de départ, Nietzsche ne nous demande rien autre que la domination des forts, il pose le problème en transformiste. Les forts de Nietzsche ne sont pas venus forts au monde par un décret providentiel ; le philosophe les montre nés d'une lutte implacable ; il exige que cette lutte continue. Où il se sépare du darwinisme, c'est quand il propose une bonne force et une mauvaise force, ergo une bonne concurrence et une mauvaise concurrence. Pour Darwin, l'apte se manifeste par sa seule survivance. Nietzsche envisage des aptitudes corrompues, des aptitudes truquées, bref une « tricherie » dans le combat pour vivre. Il distingue l'intelligence vulpine, qui triomphe par la ruse basse ou lâche, et l'intelligence supérieure, qui l'emporte par la force, le génie créateur, une stratégie haute et héroïque. Il faut que celle-ci abatte celle-là. Sentant qu'il ne suffit pas de signaler, Nietzsche veut définir. Il montre que le mal est venu de la conspiration et de la religion des esclaves. La civilisation européenne est vicieuse, corrompue, affaiblie, et ne pourra se refaire que par la pratique des vertus viriles.

Nous avons déjà examiné cette question au point de vue historique, et l'action chrétienne nous a paru insuffisante pour vicier sérieusement la norme. Le fait dominant est que, à l'heure actuelle, les peuples chez qui sévissait le christianisme ont conquis une hégémonie surprenante sur les autres peuples de l'univers ; la seule nation non chrétienne qui a su disputer cette hégémonie à un grand peuple de notre civilisation ne l'a pu faire qu'en nous copiant. Loin que le monde où a passé le christianisme ait été faible, il apparaît de beaucoup le plus fort. Un continent quatre fois grand comme l'Europe a été conquis ; les Musulmans sont écrasés ; l'Afrique est réduite à l'impuissance ; la moitié de l'Asie nous appartient et toute l'Australie. Parler de notre faiblesse semble une ironique

gageure !... Est-ce à dire que notre victoire est définitive? Nul ne le saurait prétendre, d'autant plus que, jusqu'à présent, les vainqueurs se sont épuisés par l'abus même de leur force. Ainsi, notre fin possible, et encore indéterminée, ne serait pas un argument dont le nietzschéisme pût faire usage, parce qu'il servirait trop facilement des thèses opposées. Quant à notre victoire même, elle ne peut certainement pas s'expliquer par notre faiblesse !

La thèse nietzschéenne est en somme captivante, mais peu valable en ce qui regarde ses assertions sur les méfaits historiques des doctrines de renoncement. Quant à la valeur du nietzschéisme au point de vue d'un renouvellement de la morale, je ne vois pas qu'elle diffère sensiblement de la valeur du darwinisme. Sans doute, Nietzsche propose que le fort se dépasse, qu'il tende à devenir un surhomme, et cela au prix de contraintes violentes et d'une âpre domination sur soi-même: mais *comment* se dépasser ? Il faudrait auparavant savoir quelles qualités *seront* supérieures, et nous avons vu, à propos du darwinisme, qu'il est impossible de le savoir. Nietzsche propose des qualités qui ont déjà été l'apanage d'un certain genre de vainqueurs; or, aucune qualité antérieure n'a pu renseigner nettement sur l'importance des qualités postérieures. Nietzsche lui-même le sait bien, qui a fait une analyse excellente des vertus propres à chaque période, vertus qui deviennent des vices à la période suivante. Il ne reste positivement du nietzschéisme que l'exhortation de tendre vers un accroissement de notre individu. C'est ce que nous propose toute éducation, c'est ce que nous enseignent toutes les théories du progrès : définitivement, le nietzschéisme ne contient aucune morale précise. Il reste qu'il pourrait être un excitant pour la lutte, — mais pour des idéologues seulement, c'est-à-dire un genre d'élite qui est peu mêlé à la concurrence intensive.

Les explorateurs qui se lancent dans l'inconnu, les inventeurs qui sacrifient leur existence à la recherche de phénomènes mystérieux, les aviateurs qui risquent cent fois leur vie pas plus que les industriels et les commerçants qui se livrent des combats incessants, pas plus que les socialistes qui se ruent à l'assaut du monde capitaliste, ne pensent à Nietzsche : ils suivent une norme que suivait le conquérant romain, goth,

normand, médiéval, français, anglais, ils cherchent à triompher de leurs adversaires par tous les moyens qui sont en leur pouvoir (1).

II

Nous avons déjà vu que la morale du travail n'a cessé de s'accroître depuis les origines. Elle a passé par des crises intenses. Dans l'antiquité, la révolte dirigée par Spartacus marque une de ces crises, l'avénement du christianisme en marque une autre, beaucoup plus importante; le long duel entre le Tiers et l'aristocratie est plein d'épisodes violents ; la guerre de l'Indépendance donna un essor certain à la morale du travail ; enfin, la Révolution française est, à quelques égards, comparable, par son envergure et ses suites, à la révolution chrétienne. Mais elle ne promulgua qu'une morale indirecte, qui visait un mérite vague, comme elle prônait une fraternité sans bases. Elle croyait faire les hommes égaux et ne voyait pas qu'elle maintenait, en les renforçant, des privilèges qui devaient rapidement refaire une aristocratie. Au reste, la Révolution ne pouvait faire autrement : la nouvelle aristocratie, — l'aristocratie capitaliste, — en effet, n'est pas seulement la suite de 1789. Elle se développe chez tous les peuples en proportion de ce qu'on pourrait nommer le coefficient industriel et commercial. Elle s'esquissa à plusieurs reprises dans le passé, par exemple à Carthage, dans les républiques italiennes, etc., etc. Dominée par la force prédatrice, elle menait une vie précaire, à la merci des conquêtes.

Au XIX^e^ siècle, elle devient franchement prépondérante ; elle élimine de plus en plus la prédation directe, dont elle est, dans le monde du travail, la forme la plus rapprochée. Sa morale, comme nous l'avons vu, est arrivée à son terme : elle n'aura sur la morale future qu'une influence de persistance, non une influence de renouvellement. Les éléments nouveaux se rencontrent dans l'évolution socialiste, sous des modes assez nombreux et qui parfois peuvent paraître contradictoires.

(1) A *fortiori*, aucune morale ne se dégage-t-elle du pragmatisme qui n'est qu'une philosophie de l'intuition et de l'instinct, et qui, recourant sans cesse à l'inconnu de notre être, par là même ne nous propose aucune morale, — une morale étant, par destination, une suite de règles destinées à discipliner et à éclairer l'intuition. Là où l'intuition et l'instinct agissent seuls, la règle est ruinée.

D'ailleurs, une partie de l'aristocratie capitaliste se rallie plus ou moins aux doctrines nouvelles, comme jadis une partie de la noblesse encourageait les revendications du Tiers.

Il serait oiseux d'étudier par le menu les thèses qui ont successivement passionné le monde révolutionnaire. Le saint-simonisme, le fouriérisme, le marxisme, le proudhonisme, et leurs transformations modernes laissent un résidu dont il est difficile de faire honneur à un théoricien plutôt qu'à un autre. On retrouverait chez des écrivains peu célèbres tout l'essentiel de ce qu'ont développé les hommes représentatifs; la majeure partie — et de beaucoup — des arguments qui ont passionné les groupes sont devenus caducs ou se sont révélés illusoires.

Le socialisme oscille entre deux grands courants: celui de l'action individuelle, celui de l'action collective, qui donnent naissance à une série de groupes caractérisés par le *dosage* des deux actions. Le libertaire, qui place au-dessus de tout le respect de l'activité individuelle, et le collectiviste d'État, qui subordonne le sort des individus à la contrainte générale, représentent les deux extrêmes des aspirations socialistes.

Les doctrines libertaires donnent lieu à une variété anti-sociale, le libertaire absolu, qui place le moi au-dessus de toute obligation et de toute sanction. Ainsi entendu, l'individualisme aboutirait à la suppression des sociétés et des morales. Nous n'avons à considérer que l'anarchiste solidaire qui, ennemi de toute loi, de toute forme de gouvernement, compte sur de puissants instincts d'entr'aide, base d'une morale supérieure. Cette forme d'anarchie admettrait autant de types que le permettrait l'imagination. Il suffit d'une contagion, d'une mode, d'une circonstance pour accroître l'importance de telle école et diminuer l'importance de telle autre. La base demeure la liberté individuelle, qui se heurte différemment aux systèmes concevables. Ainsi, tels anarchistes communistes, se fiant à l'excellence de la nature humaine, promulgueraient que l'individu peut puiser au tas, qu'il travaille ou ne travaille point ; mais il est loisible à d'autres de décider que, abstraction faite des invalides, seuls auront droit aux produits ceux qui consentiront à produire. Libertaire tolstoïsant, on préconisera la non-résistance au mal ; libertaire combatif, on excitera les énergies individuelles à se défendre contre les éléments brutaux, fourbes ou iniques. On entrevoit enfin toute

espèce de degrés, depuis la liberté totale jusqu'à une contrainte aussi intense que les contraintes étatistes, mais qui naîtrait de réactions individuelles, non d'un contrat social.

Quiconque a fréquenté des milieux anarchistes sait que la contrainte peut y devenir gênante et même intolérable. Il naît toujours un certain nombre de règles, dont l'inobservance est punie soit par l'impopularité, soit par des représailles ; un système de propriété finit par se faire jour ; des sanctions multiples s'établissent. Les groupes instables mettent ce phénomène en lumière aussi bien que les groupes relativement stables. Il y a donc fatalement un mélange d'autorité et de liberté, d'individualisme et de conformisme.

Le syndicalisme révolutionnaire nous offre des exemples d'autant meilleurs du mélange de la discipline et de l'indépendance, qu'on a pu y voir, selon les syndicats, les régions, les époques, des variations qualitatives et quantitatives de l'action anarchique. Partout, il a fallu faire appel à la discipline et à la contrainte. La discipline a été en principe librement consentie, la contrainte a été exercée soit à l'intérieur des syndicats, soit contre les patrons, soit encore, et avec une rudesse singulière, contre les artisans qui rejetaient les théories rouges. Le syndicalisme, loin d'être une école de liberté, est une rude école de discipline et de contrainte. L'affiliation y constitue un engagement complexe ; elle exige des devoirs matériels en même temps que le respect des principes qui doivent aboutir au renversement du capitalisme ; toute une hiérarchie s'étend de la Confédération générale du travail aux bourses et aux groupes ; un fonctionnariat, qui ne va pas sans écritures, exige des titulaires souvent payés et comporte des concurrences. L'intransigeance la plus vive régna pendant la période héroïque et ne s'est relâchée que dans les périodes où la propagande perdait de sa force ; un état mystique s'est révélé ; on n'a pas tardé à voir certains faits revêtir un aspect singulièrement symbolique et parfois fabuleux, soit qu'il s'agît de célébrer des victoires ou de hauts faits syndicalistes, soit qu'on vouât à l'opprobre les actes de l'ennemi, politiciens et capitalistes. Le syndicalisme qui ne voulait pas d'Etat tend à créer un État, un Etat prolétarien, dressé belliqueusement devant l'Etat bourgeois. Bien peu de temps a suffi à créer cette discipline morale et matérielle ; on imagine quelle solidité elle eût prise,

à quelle règle étroite elle eût soumis le monde ouvrier, si l'évolution rouge n'avait pas été ralentie. D'ailleurs, sous une forme ou une autre, nous verrons s'organiser des coalitions puissantes de travailleurs, et chaque fois naîtront des contraintes, des fanatismes, des codes d'autant plus rudes que la coalition aura plus d'ampleur et d'énergie.

Les autres formes du socialisme contemporain admettent nettement l'organisation et ses règles fatales. Toutes exigent que l'État soit lui-même socialiste. Mais les unes donnent à cet État un rôle de protecteur et même de protecteur universel; les autres préconisent des groupes jouissant d'une autonomie plus ou moins large. Le collectivisme, le communisme, les diverses doctrines terriennes, ne correspondent à rien de précis; ce sont les indications confuses de divers états d'âme.

La vérité actuelle, c'est qu'il y a les socialistes qui ne veulent pas recourir à la politique et ceux qui veulent y recourir. Ceux qui ne veulent pas y recourir se confondent avec nos syndicalistes ou demeurent à peu près étrangers à l'action. Ceux qui participent à la politique ont immensément développé leur influence, tant en France, qu'en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis. Ils préparent des normes pour les temps à venir et l'avantage de leur évolution est qu'elle peut retenir du passé les éléments que l'expérience montre nécessaires ou simplement utiles. En France comme ailleurs, les groupes les plus forts sont aussi les plus disciplinés : nos socialistes unifiés l'emportent sur nos socialistes indépendants; chez les uns comme chez les autres, la morale nouvelle est à l'état naissant; elle ne renferme que des généralités peu définies ou des particularités incertaines.

Elle vit cependant déjà sur un passé, elle s'affermit de légendes, variables selon les groupes, d'événements qu'elle idéalise ; elle s'enveloppe d'un mysticisme qui lui est propre.

Si le socialisme, sous ses formes les plus anarchiques, comme sous ses formes les plus disciplinées, se présente à l'état instable, c'est que son évolution est à la fois peu avancée et très énergique. Depuis cinquante ans, les morales anciennes aussi bien que les morales capitalistes décroissent constamment devant la morale du travail. Cette évolution est rapide,

mais elle paraît excessivement lente aux travailleurs et à ceux de leurs auxiliaires qui veulent sincèrement la réforme sociale.

Les raisons en sont multiples. Il y a d'abord la puissance bourgeoise. Cette puissance est d'autant plus forte qu'elle est plus variée, plus insaisissable, plus changeante. Elle contient peu d'éléments traditionnels, en tant qu'unités ou groupes, et sa tradition morale se fond avec d'autres traditions qui la défigurent. La source vive est dans le recrutement, un recrutement perpétuel, qui fait appel à toutes les ambitions matérielles et mentales. La richesse, la célébrité, le pouvoir bourgeois ne sont soumis à aucune condition régulière. Tout homme intelligent, rusé, opiniâtre, peut se proposer un idéal de luxe ou d'ambition. La concurrence entravera nécessairement son activité et mettra son énergie à l'épreuve, le code ne lui permettra pas certains procédés de conquête, mais en droit, sinon en fait, il est l'égal de tous les combattants. Il suffit qu'il franchisse les premiers échelons pour se trouver parmi les privilégiés. Cette organisation sollicite la mise en œuvre de forces vives, elle remplace constamment les déchets bourgeois par de la vie fraîche et, vaille que vaille, elle reconstitue une élite. Pour garder ses positions, elle épuisera toutes les ruses, toutes les combinaisons politiques et sociales; elle tournera les lois dirigées contre elle; elle reprendra constamment en détail ce qu'elle aura concédé en gros; elle bénéficiera des réactions nombreuses qui entraveront les progrès de la morale du travail.

Mais le principal obstacle réside dans le monde même des travailleurs. Il faut que ceux-ci conquièrent une situation analogue à celle du Tiers à la veille de 1789. Ils sont très loin d'y être parvenus. Leur pouvoir effectif, incohérent et diffus, est mieux fait pour la destruction que pour la construction. Souvent, le succès d'un groupe, loin d'être une victoire ouvrière, prépare une réaction patronale. Il faudra bien du temps avant que ces défauts disparaissent. Si une révolution donnait provisoirement l'hégémonie aux travailleurs, ils ne tarderaient pas à refaire une société fort analogue à la société actuelle.

L'œuvre efficace ne peut consister que dans une usure lente des privilèges que confère le patronat. On peut prévoir que les temps viendront où le capital cessera d'être l'arme indivi-

duelle qu'il est maintenant, où il ne conférera plus d'autorité directe, où il ne sera plus transmissible par l'héritage, où il n'agira plus qu'en collaboration étroite avec le travail. Il ne s'ensuit aucunement que le rôle des individus soit appelé à décroître, ou alors c'est que l'humanité elle-même tendrait à rétrograder. Les privilèges seront la récompense d'autres capacités, d'autres ruses, d'autres systèmes d'énergies, mais aucune morale ne prévaudra contre l'inégalité foncière des individus, contre la différence des qualités et des défauts, des vertus et des vices.

Tout d'abord, on ne voit aucune raison pour que décroissent le nombre et l'influence des esprits créateurs, savants, artistes, philosophes, poètes, écrivains, etc. Je présume que le culte idolâtre du grand homme sera remplacé par une gloire plus raisonnable : cette gloire n'en sera que plus digne, moins soumise aux caprices sporadiques qui mêlent tant de puérilité aux renommées d'hier et d'aujourd'hui.

D'autre part, la production et l'échange exigeront toujours des spécialistes, qui occuperont dans la société des situations d'autant plus privilégiées que les facultés mises en œuvre seront plus étendues et plus rares. Rien n'empêche que ces spécialistes aient un pouvoir considérable, mais ce pouvoir n'échappera pas au contrôle des groupes et ne disposera pas de la fixité matérielle que donne actuellement la fortune. Il ressemblera à quelques égards au pouvoir d'un homme politique, d'un homme d'Etat, dans un pays constitutionnel. C'est dire qu'il dépendra à la fois des volontés de la masse et du prestige de l'individu. Il faudra pour le conserver déployer non seulement des qualités d'intelligence, d'énergie, de supériorité professionnelle, mais encore des qualités de ruse, d'habileté tactique. Pas plus que de nos jours, on ne reconstituera une hiérarchie basée strictement sur la justice. Les groupes obéiront toujours à des mobiles obscurs, ils se laisseront entraîner par des illusions, par des enthousiasmes et des dégoûts irréfléchis, par des séductions étrangères à leur intérêt véritable, ne laissant place qu'à une justice moyenne, contrebalancée par beaucoup d'erreurs ; et il n'en saurait être autrement, à aucune époque de l'humanité.

La justice est une fonction de la concurrence, de la discrimination et de l'état moyen d'une société. La concurrence y

introduit un mélange d'éléments, dont les uns expriment par eux-mêmes la justice, puisqu'ils mesurent l'énergie et l'habileté, mais dont les autres introduisent des mensonges, des tactiques négatives, des manœuvres déloyales. Si la discrimination sociale s'élève à mesure que s'élève le niveau intellectuel, par contre elle se trouve devant des faits de plus en plus complexes et subtils qui la dépassent ou la déconcertent. Quant à l'état moyen d'une société, il détermine une justice statistique qui s'applique toujours imparfaitement à l'élite. En outre, une part d'injustice est nécessaire pour maintenir une fermentation qu'une justice trop bien ordonnée tendrait à éteindre : si tout le monde était presque infailliblement traité selon son mérite, il se produirait une sorte de sécurité molle qui énerverait les énergies. Un mérite supérieur à celui que déploient actuellement nos commerçants et nos industriels sera nécessaire pour obtenir les fonctions qui correspondront à ce qu'est aujourd'hui la fortune, mais ce mérite connaîtra des chances et des malchances, des iniquités et des fourberies, tout comme aujourd'hui, avec moins de brutalité et moins de cynisme.

Pour ceux qui remplaceront nos politiciens, nos meneurs socialistes, nos hommes d'État, j'imagine que leur rôle sera assez analogue à ce qu'il est aujourd'hui, quoique un peu moins important. L'homme ne saurait se passer d'individus qui le guident dans sa politique. Ses aspirations et sa politique peuvent être fort différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, elles n'en formeront pas moins un élément important de l'existence humaine. Il y aura donc, sous une forme quelconque, des meneurs, et, parmi ces meneurs, une fraction plus ou moins importante de parasites qui vivront aux dépens de la crédulité générale.

Si l'on essaie maintenant de se figurer à larges traits l'état matériel d'une société où domine la morale du travail, on entrevera une solidarité matérielle plus minutieuse et plus sévère que de nos jours, la propriété soumise à d'étroites lois rectrictives, le capital producteur et commercial réservé jalousement aux groupes qui, eux-mêmes, devront accepter une réglementation ombrageuse. Dans ce monde, l'énergie ne pourra plus guère être utilisée sous une forme directe ; la ruse, l'ingéniosité, des tactiques savantes remplaceront le pouvoir de l'argent ; les hautes situations, toujours soumises à la volonté

générale, seront nécessairement instables, moins toutefois qu'on ne serait disposé à le croire, car il n'est pas douteux qu'il se formera des associations latentes entre les chefs, qui pourront toujours se faire des partisans, de même qu'ils pourront bénéficier de leur prestige et de l'inertie des masses. Celles-ci seront en définitive exploitées, mais les exploiteurs subiront leur contrôle et il sera toujours possible de se débarrasser de ceux qui auront abusé de leur fonction ou qui auront cessé de plaire.

On ne peut se faire qu'une idée confuse des industries qui succéderont aux nôtres. Celles qui doivent satisfaire les besoins de luxe et de plaisirs nouveaux ne sont guère imaginables : les conjectures que nous ferions à leur sujet seraient oiseuses. Quant aux industries qui doivent satisfaire les besoins constants, comme la nourriture, le vêtement, l'habitation, elles se rapprocheront davantage des nôtres, encore que servies par un outillage ensemble plus délicat et plus formidable : il n'est pas difficile, dès à présent, d'imaginer des perfectionnements qui augmenteraient de beaucoup le rendement de l'agriculture, du tissage, de la construction. Socialement, c'est le travail agricole qui se transformera le plus : il comportera des groupements très différents de nos villages, et où se réuniront les éléments de plaisir, de luxe et d'art, dont l'homme se montrera de plus en plus avide. Des moyens de transport rapide seront mis à la disposition des travailleurs pour se rendre dans les champs et pour en revenir le soir; à de certaines époques, on créera peut-être des campements qui, outre l'agrément naturel de ces réunions éphémères, comporteront des installations fort supérieures à ce que nous pourrions réaliser actuellement pour des artisans. En somme, le travail agricole ne présenterait plus les caractères qui le différencient si fortement de l'ensemble du travail industriel : cela seul donnerait aux sociétés futures une physionomie différente de la nôtre.

La plupart de ceux qui songent à l'avenir de l'homme ne manqueront pas de se demander si nos descendants seront plus heureux que nous. C'est une question qui nous tourmente tous : nous avons fait du bonheur une sorte d'entité, que chacun poursuit et surtout convoite pendant toute sa vie. Ceux qui pensent que c'est une illusion n'en sont pas moins obsédés

que les autres et font autant d'efforts pour atteindre des buts dont ils attendent plus de joie et plus de sécurité, bref plus de bonheur. Il est constant que l'être vivant peut multiplier ses jouissances, que la sensibilité et l'imagination nécessaires pour les goûter semblent s'accroître en passant des animaux inférieurs aux animaux supérieurs, et de l'homme brut à l'homme affiné. Mais on a remarqué depuis longtemps que la faculté de jouir était en quelque manière proportionnelle à la faculté de souffrir. Ce qui laisse un sauvage indifférent devient un malaise et même une douleur pour un homme civilisé. L'imagination qui nous apporte des motifs nouveaux de savourer la douceur et la beauté des choses est la même qui exagère les misères et les dangers. La haute conscience qui nous dévoile l'avenir nous rend de plus en plus justiciables d'une prévoyance qui est ensemble un grand bien et un terrible mal.

D'évidence, c'est par l'étendue de nos prévisions que nous avons dominé, puis vaincu la faune innombrable qui nous menaçait à l'origine et qui comportait des types autrement puissants par la force et par l'agilité que nos ancêtres. C'est encore la prévision qui nous a permis de créer le savoir, de calculer la course des mondes et de surprendre le secret des atomes. C'est elle qui détermina notre effrayant outillage. Mais ses bienfaits sont payés par des maux funestes. Elle nous enseigne la suite inévitable des choses, elle nous peint par avance la tristesse des jours qui suivront les jours étincelants de la jeunesse. L'homme sait qu'il doit vieillir, il sait qu'il doit mourir. Il le sait depuis bien longtemps, mais jadis, dans la savane et la forêt, dans les cités primitives, à Ninive même, à Thèbes, à Athènes, à Rome, il y pensait peu, ayant encore l'âme assez simple pour ne pas s'appesantir beaucoup sur la durée de la vie, pour ne pas voir qu'elle est parcourue en un moment. Déjà, pourtant, il redoutait l'éphémère : les cultes marquent son grand désir de posséder une âme immortelle. La souffrance devient plus fréquente et plus précise à mesure que notre prévision est plus parfaite. Chaque victoire de l'intelligence fait voir plus nettement le néant vers quoi nous tendons. Il est probable que l'avenir accroîtra encore cette prévoyance amère : on peut redouter qu'un jour elle devienne assez intense et continue pour empoisonner toutes les joies.

En résumé, si l'évolution persiste dans le sens que, malgré tant de régressions partielles, elle eut jusqu'à nos jours, il est vraisemblable que l'homme des siècles futurs connaîtra des jouissances plus nombreuses, plus délicates, plus vives aussi que les nôtres, compensées par un accroissement de souffrances morales et même physiques. Soumis à un régime moins brutal, mieux garanti contre les attaques immédiates de l'ambiance, il sera en retour plus sensitif, plus apte à ressentir les moindres douleurs, plus accablé par elles et, par ailleurs, la complication extrême de son existence lui donnera plus souvent qu'à nous-mêmes l'occasion de victoires et de défaites. L'intensité de son existence accroîtra ainsi ensemble son inquiétude et sa sécurité. C'est la marche fatale, jusqu'à l'époque, sans doute lointaine encore, où l'Humanité arrivera à l'âge du Déclin.

J.-H. ROSNY aîné.

L'AMITIÉ
D'AMÉRIQUE ET DE FRANCE

—

Les Américains nous cherchent et nous les cherchons. Ils nous ont tendu leur large main loyale et nous la serrons, nos yeux plongeant dans leurs yeux : nous voulons comprendre leurs âmes.

Eux peut-être nous connaissent mieux. De toutes part les documents d'un riche passé les sollicitent et les amènent à la compréhension de notre présent. Nous, nous sommes indolents et paresseux en cela que notre curiosité se satisfait vite, médiocres voyageurs que nous sommes. Nous accueillions à merveille ces hôtes, mais combien nous allions peu nous-mêmes chez eux, combien peu nous nous préoccupions de l'âme américaine ! Edgar Poe, Walt Whitman, Emerson, nous renseignaient-ils suffisamment ?

Eux, Américains, nous connaissaient mieux. Débarquant sur le seuil de la vieille Europe, ils venaient en France de préférence, la nommant aussi dans leur cœur, comme tout civilisé : « la douce France ». Ils l'avouent maintenant, ils disent avec une admirable émotion intérieure : « Nous vous avons toujours aimés. Après la Marne, nous vous avons admirés. Après Verdun, nous vous avons respectés. »

Maintenant ils sont avec nous. Ils ne viennent plus seulement en France pour se plaire aux jardins de Versailles et à « la guirlande de roses » des cathédrales. Pour les défendre aussi, Reims ayant été assassinée, les jardins français menacés dont elle était sortie et qui l'avaient continuée, étroits préaux fleuris du roman de la Rose, jardins somptueux du Roi-Soleil.

Ils le reconnaissent: de quelque race qu'ils soient issus lointainement, plus sûrement nous sommes leurs véritables ancêtres, ayant recueilli la civilisation quand Rome au début du moyen-âge en laissa échapper l'héritage. Dans l'Europe, la France est l'aînée, où avant de se disséminer sur toutes les terres des aryens, la cathédrale est sortie du sol comme sa fleur naturelle, comme l'arum de la prairie d'Ile-de-France et de Picardie dont la feuille se recourbe au chapiteau gothique.

Cathédrale, jardins où nous les accueillîmes. Magnifiquement, avec notre courtoisie séculaire, nous leurs faisions les honneurs du patrimoine commun, en sorte qu'ils se trouvassent chez eux dans les domaines de la foi et de l'intelligence.

Habitants des âpres pays lointains, ils s'approchaient avec ferveur de cet Olympe et de son divin rayonnement sur le monde : Paris et Versailles, Athènes et Acropole du monde moderne, Cité unique que couronne Pallas autant qu'Apollon! De là ne s'échappèrent pas seulement les idées qui devaient chez nous créer précipitamment une société nouvelle à la fin du XVIII^e^ siècle ; mais dès un peu auparavant, l'enthousiasme communicatif de quelques jeunes nobles, dont un marquis de La Fayette qui renonce à n'être que talon rouge dans l'antichambre royale pour aller essaimer et combattre au delà des mers. Premiers navires de communication, frégates au bénéfice desquelles la reine refuse le collier de diamants du joaillier Bœhmer, voiles gonflées de vent qui des côtes françaises entreprennent vers les américaines la traversée de l'Atlantique et leur apportent le don précieux de liberté. Celle de Chateaubriand les suivra à quelques années de distance, quand il ira saluer, avec quelle émotion! le président de la neuve république américaine dans sa petite maison à l'écart de *farmer* aisé!

Et nous pourrions oublier l'idéalisme de Washington, de Lincoln, de Wilson! Et les Américains eussent jamais pu oublier où en était la source! Qu'il est naturel que la France leur soit un temple national, le premier de tous : un Parthénon au fronton duquel respirent les Victoires remportées sur les barbares, une Arche d'Ailiance où sont enfermés sous le cèdre recouvert d'or les premiers textes de leurs chartes libertaires, autant celles du monde entier, les anciens et nouveaux Testaments!

Aussi tous les citoyens disent avec Wilson : « Le droit est plus précieux que la paix ; nous combattrons pour les choses qui nous ont toujours été les plus chères : la démocratie, les droits et les libertés des petites nations, l'établissement d'un régime de droit dans le monde. »

Paroles graves et justes qui semblent découler du chêne de Vincennes autant que de l'arbre républicain de la Liberté. Les Etats-Unis d'Amérique ne sont-ils pas l'image la moins imparfaite de la vaste et pacifique république chrétienne qui eût embrassé l'humanité entière, rêvée par Louis IX de France et la Pucelle d'Orléans bien avant que fussent prononcés les mots d'Etats-Unis d'Europe?

§

A nous qui souhaitons entrer en contact avec la profonde âme américaine, s'offre l'œuvre d'un poète qui vient de mourir pendant cette guerre, poète qui écrivit en français. Et quelle facilité, plutôt que d'avoir affaire à des traductions, dans notre ignorance trop commune de la langue anglaise! Accessible à nous, ayant reçu l'empreinte de notre rythme, combien plus aisément nous découvrirons l'âme anglo-saxonne! Stuart Merrill, interprète, joue ici le rôle d'un Hérodote qui établit entre la Grèce et les antiques secrets de l'Egypte la communication de la poésie.

Celui-là est admirablement apte à nous lier, à nous introduire l'un à l'autre, peuple français et peuple américain, qui, né à Long-Island près de New-York, par son arrière-grand'-mère reçut dans ses veines du sang français, et par sa famille paternelle était d'origine anglo-écossaise, « c'est-à-dire normande et celtique (1) ».

Stuart Merrill poète et prophète.

Qu'il fût une grande âme, nous le savions.

Et que cette grande âme fut touchée profondément par l'injustice de cette guerre, jusqu'au jour où elle s'exhala, lassée de souffrir devant l'universelle souffrance. Hélas! si elle eût pu être retenue, quelles joies n'eût pas connues cette âme comparable à une colline à deux versants, à la fois américaine et française, de l'union des étoiles du drapeau américain avec l'étoile de la France!

(1) Albert Mockel. Etude sur Stuart Merrill parue dans le *Mercure de France* du 1er février 1916.

Déjà l'Anglo-saxon en Merrill s'était ému du concours de l'Angleterre. O lointaines, ô proches ascendances! Toutes eussent été satisfaites. Peut-être il eût survécu.

Que la douleur puisse briser un cœur d'homme, ce n'est pas une vaine phrase, quoi qu'en ait dit ce Romain en se suicidant : « Tu n'es qu'un mot. » Et s'il s'agit d'un grand poète, — non pas, comme son humilité l'a cru, « une voix dans la foule » seulement, mais un écho qui rassemble ces voix, — la douleur qui lui vient de la douleur des autres, de la douleur jusque-là inutile, inefficace, qui ne suffit pas à laisser entrevoir l'issue bienheureuse, qui lutte obscurément et parfois succombe, cette douleur peut, en gonflant trop sa poitrine, faire succomber le poète à un mal mystérieux.

Sans doute nous avons vu un Hugo, un Verhaeren jusqu'à ce fatal accident, résister à l'universelle douleur en lui empruntant une excitation, porter à leurs lèvres un clairon fougueux, exhaler des hymnes vengeurs et des odes. Hélas ! tous n'ont pas cette force. Des poitrines plus faibles se rompent à clamer des appels enfin entendus.

La force physique ne manqua pas seule à Stuart Merrill, mais aussi la force morale, le réconfort qui lui fût venu abondamment du concours que ses frères de race les plus immédiats apportent maintenant à la cause de la France qu'ils identifient avec celle de la justice. — Pourquoi le poète est-il mort trop tôt pour voir le vierge et terrible glaive nu posé sur le plateau de la balance, le faisant incliner de notre côté ; et pour entendre les paroles qui retentissent de nouveau, jamais à meilleur droit prononcées : Malheur aux vaincus !

Il avait pressenti cette guerre.

Nous ne nous étonnons pas quand nous lisons dans Hugo cent textes semblables à celui-ci, qui semble tiré de l'Apocalypse. Et aussi bien l'est-il des *Quatre vents de l'Esprit*, nouveau livre de Pathmos :

ÉCLIPSE

La terre par moments doute ; on ne comprend plus.
L'homme a devant les yeux de la brume, un reflux,
On ne sait quoi de pâle et de crépusculaire ;
On n'a plus d'allégresse, on n'a plus de colère ;
La disparition produit l'effarement.
L'œil fauve du hibou regarde affreusement.

Toutes sortes d'éclairs inexplicables brillent.
L'autel penche, et les vers du sépulcre y fourmillent.
Tout se mêle ; Irmensul ressemble à Jéhovah ;
Le sage stupéfait balbutie et s'en va ;
Le mal semble identique au bien dans la pénombre ;
On ne voit que le pied de l'échelle du Nombre
Et l'on n'ose monter vers l'obscur infini.

. . . . . .

. . . . . .

Le mal est empereur, la nuit est reine. On tremble.
Un trône d'ombre est là. Les misérables font
Des groupes effrayants dans l'abîme profond.

. . . . . .

Naît-on ? meurt-on ? quel est le temps ? quel est le lieu ?
Les peuples sont hagards ; ces brins d'herbe frissonnent ;
On entend des tocsins et des clairons qui sonnent...

La lyre prodigieuse de Hugo comporte cette sombre et terrible corde d'airain, nul ne l'ignore ; et que parfois, agité par le mystérieux démon de Delphes, il s'assied écumant sur le trépied de la Pythie. Mais Merrill, la partie de son âme qui baignait le plus profondément dans l'atavique inconscient d'où l'inspiration sort comme Aphrodite des abîmes salés, celle-là demeurait presque inconnue. Ses premiers *Poèmes*, précieux et raffinés, gracieux jusqu'à la miévrerie, égarèrent des lecteurs qui, s'ils poussèrent plus loin leur voyage de découverte, le firent sous l'influence d'une idée préconçue (1). Et aussi, les vers que je citerai, leur caractère de terrible prophétie pouvait-il apparaître avant que le cataclysme ne s'ouvrît ? Obscurités auparavant, qui nous semblent maintenant des éclairs jaillis de la nue, présagers d'un orage tel que n'en rêva jamais l'imagination saxonne de Shakespeare pour ses sorciers, ses rois découronnés et ses jeunes gens en proie à une orestique fatalité. La terre ne s'est pas seulement entr'ouverte aux tranchées qui servent de demeure et de tombeau à des millions d'hommes et d'adolescents. Quelles tempêtes non encore apaisées et que ne doivent-elles pas emporter ! Quels volcans, quelles crevasses sur l'abîme effrayant doivent encore s'ouvrir ?

(1) Sans doute une évolution se produisait chez ceux qui avaient suivi de près sa propre évolution. MM. Van Bever et Léautaud écrivaient dans la notice des *Poètes d'aujourd'hui* consacrée à S. Merrill : « Que l'on compare les derniers poèmes que nous donnons de lui à ceux qui les précèdent. Il y a là toute la différence d'un homme qui pense et qui sent vraiment à celui qui n'était, — si brillant qu'il fût, — qu'un décorateur de sentiments un peu artificiels. »
C'est là comprendre le poète, non encore pressentir le prophète.

Stuart Merrill pressentait ces convulsions de l'écorce terrestre, ces cataractes du ciel largement ouvertes, ce balaiement de l'atmosphère par les tempêtes déchaînées. Il y avait, en cet Anglo-saxon doublé d'un protestant atavique, un double esprit de vision : celui des prophètes bibliques depuis Ezéchiel, et celui de Shakespeare. — Au cours d'un poème paisible, l'inquiétude sourd lentement et apparaît en la flamme brève d'un présage :

Vois ! la Nuit s'accroupit au loin sur les hameaux
Où les vieillards assis se chuchotent des mots
Dont eux seuls, héritiers des secrets de naguères,
Pourraient dire le sens qui présage des guerres !

Les femmes, tricotant à la chandelle, ont peur,
Car leurs hommes n'ont pu parler que de malheurs,
Et tout le monde sait que notre pauvre terre
Doit, pour les jours futurs, souffrir ce qu'il faut taire (1).

Naguère il s'était complu à des chansons et à des sonnets précieux. Shakespeare aussi en composa et y mit des pointes, concettis italiens, gongorismes espagnols, jeux d'esprit dans le goût français de l'époque. Ainsi fait Merrill quand il nous retrace Watteau et Verlaine. Mais en avançant dans la vie, le génie de sa race le reprend et, sous le nom de poèmes, ce sont bien des drames qu'il compose : drames de l'amour dont il souffrit cruellement avant d'y trouver, à la veille de sa mort, les délices d'un frais repos, drames de la vie universelle dominés par l'apparition du spectre de la guerre :

Tremblement des bannières de pourpre dans les batailles,
Hennissement convulsif des chevaux cabrés sous les lances,
Hurlement des clairons aux poings de la Rage qui s'élance,
Regards blancs, dans la mêlée, de ceux qui défaillent,

Et ces tas de cadavres, les doigts crispés aux armes, par la plaine
Où le canon, voix même de la mauvaise destinée, tonne,
Et la honte du soleil d'été ou le deuil des pluies d'automne
Sur ces charniers d'où la mort exhale sa noire haleine.

O les tragiques et véridiques paroles, ces dernières ! Accents de l'absolue vérité pour qui a contemplé les horribles zones désertiques trouées de cratères par les mines explosées, semées de cadavres au-dessus desquelles — et au-dessus des

(1) *Les Quatre Saisons* ». « L'Appel dans le Jardin. » Paris, Société du Mercure de France, 1900.

survivants tassés en nids — tonne encore sans arrêt le canon lourd, « voix même de la mauvaise destinée ». Nostradamus eut-il jamais dans ses mystérieux et farouches quatrains, de plus sombrement évocateur, de plus prophétique que celui-là !

Mais prophétie encore, nous l'espérons, — et nos amis américains nous confirment dans l'espoir né de la vaticination du barde de leur race, — la façon dont le court poème s'achève. Après le quatrain farouche et sybillin à la Nostradamus, voici qui nous fait songer à la douce et pacifique honnêteté des adages rimés du Pibrac des sages petits enfants, — avant qu'il fût remplacé auprès d'eux par La Fontaine :

Arrière, ô cauchemar du sommeil de la terre !
Car ce printemps fait éclore au sein rosé des mères
La bouche des petits enfants qui doucement crient,

Et de la vallée aux lacs luisants à la montagne, source des eaux,
Voici, parmi les brises et les ailes légères des oiseaux,
Sonner, battant comme des cœurs, toutes les cloches de la Vie (1) !

O douceur, ô paradis perdu et retrouvé ! O Annonciation des joies de la vie recommencée ! Mieux qu'à ce Pibrac un peu archaïque et sec, nous songeons à la tendresse qui s'émeut et parle en Marceline, en Verlaine. — Et vous nous parlez bien avec cette tendresse paternelle, vous nous annoncez bien cette résurrection, Américains dont Stuart Merrill est le frère, et le porte-parole à travers la tombe !

Quel symbole immense et profond, quels vastes horizons désolés, puis bénis, entr'aperçus dans un seul petit poème ; de ceux que nous nommons sonnets et que la poésie ne nomme point. Elle, muse prodigieuse, déesse toute puissante, qui peut y faire tenir une épopée, qui l'y a fait tenir pour qui songe devant l'assemblement cadencé de ces mots où se réflète, comme au miroir étroit du pommeau d'une épée, notre monde actuel de deuil et d'espoir.

L'espoir ailleurs domine, s'affirme en une symphonie large et tendre où les nerfs se détendent et s'apaisent. Le voici avec son rafraîchissement anticipé, accordé au combattant comme une palme pour l'éventer et le couronner, espoir, joie glorieuse, paix du retour promis :

Reviens, ô toi des cavalcades et des batailles,
Et laisse choir tes étendards en loques dans le crépuscule :

(1) *Les Quatre Saisons* « Paix. »

Tu es las, ce soir, de la guerre et de ses représailles
Et de la hache du bourreau que le sang des pauvres macule.

Reviens à la petite maison blanche au fond de la vallée
Dont la cheminée fume vers le ciel plein de cloches.
Ecoute : l'amante est là qui chante dans la vêprée
En puisant l'eau lustrale à la fontaine proche.

Bois-la, la coupe qu'elle te tendra sur le seuil,
De ces mains un peu pâles d'avoir tissé des voiles,
Dans la chambre du secret, pour en vêtir son deuil
Qui te pleura sous tant de soleils et d'étoiles.

Tu es blessé : il faut que tu sois sage comme la nature
Et que tu écoutes à la fenêtre la chanson des oiseaux
Et le travail des abeilles autour des fleurs mûres
Dans le petit enclos où l'on entend rire un ruisseau.

Puis laisse-toi dormir sur le sein de la seule
Qui sache les paroles pour enchanter ta peur ;
Ta sœur sera miséricordieuse comme une aïeule
Et ta douleur d'enfant prodigue qui prie et pleure.

Ose espérer que demain sera jour de repos
Où des fermes, des bergeries et des labours
Les travailleurs viendront, des bluets aux chapeaux,
Chanter en chœur autour du Christ du carrefour..

Que nous avons souffert d'avoir trop souvent et trop longtemps à l'avance désiré la petite maison blanche du foyer et de l'amour ! Nous y voyons briller les lampes du soir, quand le bonheur muet vous touche au front et unit des lèvres tremblantes. Mais maintenant ces espoirs sont-ils vains encore et sont-ils prématurés, puisque voici en marche vers nos légions décimées les légions fraîches des terres lointaines que Rome n'a pas connues dans sa lutte contre la Germanie bien avant que nous fussions nés, prédestinés au même écrasant labeur. Et peut-être, le rocher de Sizyphe, c'était cela, le lourd rocher auquel l'homme s'arcboute l'échine bandée comme ces lutteurs de Michel-Ange, et qui revient toujours rouler sur lui et le veut écraser.

Mais quel coup d'épaule vous allez nous donner, nos frères candides, nos frères aux yeux d'enfants, vigoureux géants aux pensers de l'honnête homme qui met sa main dans la main d'un ami et dit : « C'est juré. »

§

La virile âme américaine, l'âme de Merrill nous la livrera parmi ses rêves : rêves de justice, de paix et de concorde uni-

verselles. Assurément, après Victor Hugo, avec Verhaeren et Romains, il a souhaité des Etats-Unis d'Europe modelés sur ceux d'outre-Atlantique, le poète américain qui écrivit en français *Les paroles du roi inconnu* (1) :

J'ai régné dans les temps anciens sur un royaume
Où les hommes, amis des fleurs et des oiseaux,
Ensemençaient la terre au murmure des eaux,
Des feuilles, de la brise et des ruches de chaume.

. . . . . .

Dans les villages gais de l'espoir des récoltes
Les vieillards célébraient les bienfaits de la paix,
Et, le soir, sur les cours aux platanes épais,
Faisaient chanter mon peuple ignorant les révoltes.

. . . . . .

Pour remercier le ciel de leur béatitude,
Les mères consacraient leurs enfants au soleil
Dans des lieux où venait en paisible appareil,
Echangeant des baisers, la blanche multitude.

On ne les voyait pas, le sein gonflé de pleurs,
Pâlir au rouge appel des clairons de la guerre ;
Le sang n'arrosait pas les blés de cette terre,
La marche des soldats n'y foulait pas les fleurs.

Les amants s'endormaient sans crainte de désastres
Et leur réveil riait dans leurs regards contents ;
La vie était pour eux un long jour de printemps
Et la mort leur semblait une nuit pleine d'astres.

Tout dans ce beau royaume était ordre et clarté,
Evoluant vers Dieu sur l'égale cadence
Des tours et des retours solennels d'une danse
Ou des chœurs alternés d'un hymne bien chanté.

Et rien n'y présageait les prochaines déroutes,
Les cadavres épars dans votre paix, ô champs,
Les femmes écoutant des râles et des chants,
Les flammes sur les toits et le sang sur les routes.

Repos heureux, abondance où reposaient ces royaumes : la France, le plus beau qui fût sous les cieux, la Belgique prospère, parmi « les blés mouvants », à la veille de moissons et de vendanges nouvelles, avant l'août terrible de 1914.

Mais un soir que le vent d'été soufflait, très doux,
Des monts de l'Orient aux cimes violettes,
J'entendis comme en rêve éclater les trompettes
Des Barbares rués vers nos villes et nous.

(1) *Une voix dans la foule*. Paris, Mercure de France.

Ce fut d'abord un bruit tremblant d'or et de cuivre
Que les petits enfants, interrompant leurs jeux
Pour soulever sur leurs oreilles leurs cheveux,
Ecoutaient un instant avant de se poursuivre.

Puis, roulant un fracas de fer comme un torrent
Qui, crevant la montagne, épouvante la plaine,
Nous vîmes dévaler, hurlant à perdre haleine,
Les fauves cavaliers des hordes, rang sur rang.

Ils s'en vinrent dans le galop des chevauchées,
Casqués du mufle roux des taureaux et des ours,
Tirer leurs flèches sifflantes contre mes tours
Et brûler les hameaux dans les moissons fauchées.

Et ce furent alors les fêtes de la mort!
Ni le sourire éclos sur d'innocentes bouches,
Ni le geste sacré des vieux offrant, farouches,
Leur vie en sacrifice aux rancunes du sort,

Ne purent arrêter dans l'élan des conquêtes
Les massacreurs penchés sur leurs maigres chevaux
Et mêlant, pour foncer vers des combats nouveaux,
Leurs cris de guerre au long hennissement des bêtes.

Leur glaives flamboyaient dans le soleil couchant
Comme les ailes d'or de noirs oiseaux de proie,
Et quand mouraient au loin les clameurs de leur joie,
On voyait des pillards dans l'ombre s'approchant.

Rien ne restait debout sous les rouges nuées,
Ni l'arbre d'un enclos, ni l'huis d'une maison,
Lorsque ceux-ci, des quatre coins de l'horizon,
Surgissaient, s'appelant par de sombres huées.

Au long de la tapisserie teinte de couleurs sanglantes empruntées aux Niebelungen, tandis que s'élève la plus orageuse musique wagnérienne, dominée par les rafales des cuivres, nous reconnaissons les envahisseurs éternels : séides d'Hérode pour le massacre des Innocents, Teutons vaincus par Marius et vainqueurs de Varus, Huns poussant leurs maigres chevaux, Barbares issus d'eux tous, incendiaires et pillards, tueurs d'êtres vivants jusque sous l'écorce de l'arbre où palpitent les nymphes des vergers et les fées de nos forêts celtes. Quand nous fûmes surpris, peuples pacifiques, ce furent bien alors cet effarement des non-combattants, ce recul des autres avant le bondissement depuis lequel nous maintenons sous notre genou la Bête terrassée, non vaincue encore.

Mais alors se lève *le roi d'un peuple inconnu*, le justicier.

J'ai, pour imposer l'ordre et rétablir la règle,
Combattu tous les jours et saigné chaque nuit.

Ainsi vont-ils faire avec nous, pour nous, à nos côtés, les alliés nouveaux que nous amène la justice de notre cause : mêler leur sang au nôtre pour que, selon les plus anciennes incantations, de ce mélange du sang naisse l'alliance, l'éternelle amitié d'Amérique et de France.

Hommes d'action, puissants idéalistes en même temps, les forces spirituelles étant chez eux des sources non taries. Que si une foi précise ne les éclaire plus, comme il advient, et que l'individu cesse d'adhérer à la religion qu'on lui enseigna dès l'enfance, il ne glisse pas pour cela, chez les Américains aux abîmes de la grossièreté. Sa conscience subsiste. L'objet de sa foi changera seul, et cette foi demeurera intacte en sa soif d'un monde meilleur. C'est l'évolution, — semblable à celle d'un Verhaeren venu du catholicisme, — d'un Merrill formé par le protestantisme, qui élève au sortir de la route abandonnée un hymne admirable de confiance en la vie et les routes nouvelles où il s'engage. Quand nous écoutons le large chant de cette profession de foi, nous en aimons l'enthousiasme sérieux et nous y reconnaissons l'expression d'une âme dont l'origine est sur un continent neuf. L'Atlantique entoure et berce de ses houles la grande statue, à l'entrée du hâvre de New-York, de la Liberté destinée à éclairer le monde comme Pallas l'instruisit jadis. Une mythologie renouvelée des imaginations grecques apparaît au poète. Agenouillé, il se rappelle qu'il est né lui aussi, comme le fondateur fabuleux de Rome, de l'écume des flots, d'Aphrodite.

. . . . . O mer, élément éternel,
Je suis ton fils. A toi mes rêves dont le vol,
Entre l'azur de l'onde et du ciel, loin du sol
Trop pesant à mes pas, vibre vers les contrées
Où ne palpite plus le cœur de tes marées.
Assoupi par la voix monotone du vent,
O mer, j'écouterai l'immense mouvement
Et le tumulte et la rumeur de la colère
Qui dort toujours en toi, même lorsque t'éclaire
De ses paisibles feux le soleil d'un beau soir.

Et à l'astre adoré jadis par les humains, avec la folle joie panthéiste des chœurs de la tragédie primitive et un délire parent de celui de Phèdre :

Non, soleil du printemps ! Non, cœur de mes ancêtres!
Je ris à tous les cieux, je vais vers tous les êtres!
Je voudrais de mes bras étreindre l'univers
Et mourir du parfum de la terre et des mers!

Enfin après ces préludes passionnés qui laissent entrevoir nos parentés communes, aryens que nous sommes tous dès ces temps fabuleux que renouvelle l'actuelle guerre de Troie, l'hymne définitif éclate, ne donnant pas tout d'abord ses fleurs de victoire, laissant entrevoir les racines profondes par lesquelles il puise sa force et s'élève progressivement du sol nourricier. Et ici l'ivresse née du raisin pressé, du sang du bouc répandu sur le sol, se tempère des austères réflexions répandues dans l'enseignement d'un Hésiode ou d'un Lucrèce, premiers poètes de l'Idée.

Terre, ô mère en qui dort toute la vérité,
Toi seule tu nous dis, sans fin ni lassitude,
La leçon de l'effort à travers les saisons,
Depuis le doux printemps où le blé perce à peine
Jusqu'à l'hiver où le pain cuit dans les maisons.
Tu portes tour à tour, sans amour et sans haine,
Ton suaire de neige et ton voile de lys.
Tu confonds en la mort et la vie toutes choses,
Sans crainte pour demain ni regret pour jadis.
Tu caches en ton sein les effets et les causes.
De toi-même tu vis, en toi-même tu meurs,
Et tous tes éléments, l'air, les eaux et la terre,
Cette pluie à l'aurore et ce vent sur les fleurs,
Ne paraissent aux yeux du penseur solitaire
Que les formes sans fin d'une identique loi
Qui relie au soleil le sort du moindre atome.

Aussi, quoique j'aurai vécu sans dieu ni foi,
Assuré que le monde entier n'est qu'un fantôme
Qui s'évanouira quand mes yeux s'éteindront
Dans l'horreur des douleurs et la flamme des fièvres,
Je sais que la pensée enclose sous ce front,
Les gestes de ces mains, le souffle de ces lèvres
Auront un éternel écho dans l'inconnu,
Et que je revivrai, malgré ma chair dissoute,
Dans les chants d'un poète après moi survenu,
Et dans l'élan d'espoir qui lance sur la route,
En quête du bonheur, les âpres vagabonds,
Et, dans la volonté du prophète qui rêve
D'arracher des moissons aux rochers inféconds,
Et qui voudrait, moisson de l'âme, que se lève
De tous les cœurs humains le blé pur de l'amour.

Car rien ne se perdra, ni la moindre parole,
Ni le moindre rayon épars au point du jour,
Ni la moindre semence au cœur de la corolle.
Tout se retrouvera pour le pire et le mieux
Dans le charnier de deuil ou le jardin de gloire,
Dans la flaque de boue ou dans l'azur des cieux,
Dans les cris du blasphème ou l'hymne de victoire.

Et telle fut pour moi, vallée au torrent clair,
La leçon du silence et de la solitude.
Et je suis retourné vers les villes de fer,
Chantant comme un vainqueur, sans fin ni lassitude (1).

Admirable testament d'une grande âme au moment qu'elle entre dans l'éternel ! Avec quel respect nous nous laissons pénétrer par son lyrisme profond et sa sereine beauté ! Parvenu aux portes du tombeau et au moment de s'engager sous la sombre voûte, le poète est inondé de clarté ; ses chants, comme ceux d'Orphée entrant aux enfers à la recherche d'Eurydice, se font plus harmonieux et prennent un accent divin. Qu'ils nous convainquent aisément de la parenté de nos idéaux, américains et français ! L'action commune peut être engagée maintenant dont le poète fut bien l'annonciateur :

Car rien ne se perdra, ni la moindre parole,
Ni le moindre rayon épars au point du jour,
Ni la moindre semence au cœur de la corolle.

§

Ainsi Stuart Merrill, poète, c'est-à-dire illuminateur, projette la fleur d'une lampe électrique sur des âmes que nous ne voulons plus obscures pour nous.

Lui, son cas paraît complexe et il ne l'est pas. Il est Américain, mais il est Français, élevé en France, y ayant toujours vécu. Au fond, c'est bien simple : ceux des Américains que le germanisme natif n'avait pas corrompus, — de combien les plus nombreux ! — étaient Français de cœur autant qu'Américains, comme Merrill. Et n'était-ce pas un Américain, le vieux Jefferson, troisième président des Etats-Unis, qui prononçait, il y a déjà cent ans, le mot célèbre : « Tout homme a deux pays, le sien et la France » ?

A l'esprit le plus lucide, le plus pratique en ses combinaisons d'affaires, — commerciales, industrielles et autres, — l'Américain joint un cœur où il y a toujours eu une part in-

(1) Les Chants de la Nation, *Une Voix dans la foule.*

tacte pour la France. Voici que cette part s'est démesurément agrandie, au point que dans le cœur américain, c'est un cœur français qui bat. Il est plein de sympathies charmantes, ce poème que tous les petits Américains dans les écoles de là-bas devraient apprendre par cœur, comme nos écoliers leurs chants populaires à eux :

Les enfants de la France dansent et chantent des rondes
En la saison des neiges comme en la saison des fleurs.
Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il tonne par le monde,
Que les hommes soient en sang ou les femmes en pleurs,
Les enfants de la France dansent et chantent des rondes.

Sur le pont d'Avignon, chantent-ils, ou *gai la Marguerite,*
Au fond des maisons rouges dont le toit fume l'hiver
Et des blanches au seuil desquelles la cigale crépite.
Que la saison qui passe roule la flamme ou le fer,
Sur le pont d'Avignon, chantent-ils, ou *gai la Marguerite.*

Les pommes sont roses et les olives grises,
La Garonne rugit et la Seine sourit,
Mais la même chanson, au mistral comme aux brises,
S'envole de la France, du Nord comme du Midi,
Les pommes sont roses et les olives grises.

Cheveux blonds, cheveux noirs, sabots ou sandales,
Les bambins chantant haut la gloire du doux pays
Font sonner de leurs danses les mottes et les dalles,
A la ville ou aux champs, en tourbillons réjouis,
Cheveux blonds, cheveux noirs, sabots ou sandales.

Notre mère la France, acceptez cette offrande :
Notre amour du pauvre, notre haine du tyran,
L'épée pour qui commande, le pain pour qui demande,
Et pour mieux vous chanter, les rondes de vos enfants.
Notre mère la France, acceptez cette offrande ! (1)

Quelle tendresse ! « Notre mère la France... » Que l'amour de nos enfants récompense ceux qui libèrent notre race ! A ces jeunes âmes, des poèmes tels que celui-ci, où un art raffiné retrouve la toute-puissante et bienheureuse simplicité, apporteront la compréhension de l'âme anglo-saxonne :

La maison, cette nuit, est pleine d'anges
Qui sont venus, deux à deux, par le verger
Où les grappes mûrissent pour la vendange,
Frapper à la porte dont le vantail léger
S'est ouvert à leur passage de lumière
Comme une bouche s'ouvre au baiser.

(1) *Les Quatre Saisons.* « Offrande ».

Il y en a qui, debout sous le lierre,
Gardent le seuil du signe de leurs glaives
Luisants comme des croix dans la nuit,
Et d'autres, les bras en l'air, qui sans bruit
Agitent leurs ailes de lente manière
Dans la chambre dédiée aux bons rêves;
Puis voici les veilleurs des lits
Qui sous leurs lèvres baiseuses d'étoiles
Font fleurir les âmes comme des lys.

Et nous osons à peine dormir,
Tels des enfants à la veille de Noël
Qui attendent que Dieu se dévoile
Dans les miroirs magiques de l'avenir.

Ils chantent, les anges, la vie belle
Parmi les vergers de la paix
Où murmure le travail des abeilles;
Et leurs mains font des gestes vermeils
Sur le seuil, la serrure et les ais
Des portes qui protègent notre sommeil (1).

. . . . . .

Légendes et rêveries de l'enfance, imaginations dont la féerie est commune à la rive française et à la rive américaine de l'Atlantique. Et cette scène, qui aussi bien qu'une gravure de Keepsake peut fournir une vignette aux livres de Mme de Ségur dans la Bibliothèque Rose, est-ce en Amérique ou en France qu'elle se décrit?

Sur la route des enfants roses dansent en rond
Dans le bruit des sabots et de leurs rires doux,
Comme des souvenirs revenus pas à pas
Des années anciennes où l'on allait à l'école
Sous le soleil qui cerclait d'une auréole
Les cheveux blonds des petites amies (2).

Ainsi, aux alentours des grandes villes américaines, de Pittsburg retentissant, couronné de plus de fumées que les héros de l'Arioste ne le sont de panaches; de New-York trépidant de voies entrecroisées et superposées, dont le grand pont de fer tremble incessamment sous le passage des trains; aux alentours de ces villes tumultueuses aux gratte-ciels héroïques, cases superposées pour les cerveaux tendus d'hommes d'affaires semblablement géantes; aux alentours de ces américaines villes neuves, si éveillées! comme de nos villes

(1) *Les Quatre Saisons.* « La maison aux anges ».
(2) *Ibidem.* « Eveil ».

françaises un peu alanguies d'un sommeil de Belles-au-bois dormant, il y a des chemins et des coins frais, de la verdur où se cachent, nids d'oiseaux, les cottages aimés des enfant blonds et sains. Boys rieurs comme celui-là tout nu du savo Cadum, gais et sains, nourris de chansons et de légendes e même temps que de grand air et d'aliments solides ; exercé en leur corps autant qu'en leur esprit, sans que l'un soit plu chargé que l'autre, afin qu'ils aient la force de croître comm une jeune plante équilibrée ou comme un bel arbre au tron lisse : peuplier des jardins de la bleue Odyssée, ou platan chéri de notre Taine au square des Invalides.

Ce sont ces enfants-là, gais et bien portants, qui font de hommes admirables d'énergie et de conscience, les homme qui viennent à notre secours.

Oh ! cette paix où j'entends battre le cœur de Dieu (1) !

ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE.

(1) *Les Quatre Saisons.* « Eveil ».

POÉSIES

CRÉPUSCULE

Le crépuscule meurt, envahi par la nuit.
Le long des lignes apaisées
Un faible jour déferle à peine, et fuit,
Et dans l'ombre où retombent les derniers bruits,
Les cloches mêmes ont tu leurs voix brisées.
Les chemins las s'en vont vacillants; l'horizon
S'engourdit dans l'âme des choses,
Et les toits endormis reposent
Sur les blancheurs éteintes des maisons.
Trêve religieuse de la terre!
L'heure de calme et de mystère
Malgré nous nous ensevelit.
L'heure monte, démesurée,
Et, silencieuse marée,
Etend au loin ses flots d'oubli.
Laissons venir à nous le paysage...
Ecartons le passé de trouble et de tourment
Où gravitent autour des merveilleux moments
La Haine, suite de l'Amour et ses ravages.
Lève, lève vers moi ton front, cher ange heureux.
Je te regarde... Je devine ton visage
Qui flotte sous le rêve épandu de tes yeux.
Ce que tu sens, les mots que tu ne peux dire
Te nimbent d'un divin éclat,

Et sur l'ombre mes mains caressent ton sourire.
Comme un rêve qui ne s'évanouit pas,
Tu m'apparais, et toute tu t'enchantes,
Et je te tiens, vivante et frissonnante,
O vision captive de mes bras!
Au fond de toi, sens-tu qui rayonne et qui brûle,
Eperdu dans le crépuscule,
Le silence de l'invisible feu?
Le cœur est trop étroit, le cœur s'épuise...
Et nous tremblons, nous que consume et divinise
L'insatiable Dieu.
L'Amour est là. Il nous assiste,
Il nous fait proches sous son voile murmurant.
Ecoutons les secrets de sa voix triste.
Taisons-nous. Le bonheur se recueille en pleurant.
Une force invisible et douce
Nous étreint et nous met à genoux.
L'Amour est près de nous; il est en nous.
Oh! le calme des bras où sa fièvre nous pousse!
Taisons-nous... Taisons-nous...
Dans la nuit sans lune,
Les étoiles naissent une à une,
Et les plaintives flûtes des crapauds
Pleurent.
Les voix plaintives vont là-haut
Aux lueurs sans écho
Des célestes demeures,
Et les lueurs muettes, se penchant,
Scrutent les profondeurs obscures où les chants
Pleurent.
Par delà les espaces de mort
Se cherchent et s'appellent, pareilles,
Les deux clartés... Tout dort.
Mais elles, dans le silence, dans l'ombre veillent,
Pareilles,
Gouttes de cristal, gouttes d'or...

LA SOURCE ET LE CIEL

Pudeur, blanche douceur des bien-aimées,
Murmure clair au cœur des sources,
Baiser de la grâce à l'amour...
Chères paupières sur les yeux trop beaux,
Grands yeux ouverts tremblants de leur lumière...
Hélas ! sein nu échappé des dentelles
Aux battements du cœur,
Lèvres dans l'ombre, lèvres données, infini sourire,
Silence aux ailes de chanson,
Cristal en fleur des liliales joies !

Ah ! j'ai vécu et j'ai vécu !
Et cependant tu es ma sœur lointaine,
O Pureté,
Et cependant tu es ma sœur...
Ah ! j'ai vécu et j'ai vécu...
Mais une image est dans mon cœur
Oubliée,
Une belle image qui dort...
Hélas ! pâle visage renversé
Aux flots de l'infini sourire,
Tendre sommeil des bras ouverts, vol diaphane
Des mains sur des souffles d'amour,
Ciel de l'âme, espaces de l'âme où montent
Deux corps,
Allégés jusqu'à mourir !...
Mais j'ai vécu et j'ai vécu.
Que te donner, ô Pureté ?

Que te donner, que te donner ?
Car mes yeux ont tout regardé,
Car mes mains ont tout touché,
Car mes lèvres ont tout baisé...

O Pureté, prends cette larme
Que des clartés ont enchantée,
Prends cette larme dans mon passé,

Et ces yeux qui ont rayonné,
Et ces lèvres qui ont fleuri,
Et ces mains qui ont tremblé...

GEORGES AUDIBERT.

LES FAUX BRUITS ET LES LÉGENDES DE LA GUERRE

—

Toutes les époques troublées, en provoquant la surexcitation des cerveaux faibles, donnent naissance à un grand nombre de faux bruits qui, lorsqu'ils correspondent à l'état d'esprit du milieu, ont tôt fait de s'accréditer dans l'âme simpliste des foules. Les guerres sont particulièrement favorables à la production de ces phénomènes psychologiques. La conflagration actuelle, malgré l'état avancé de notre civilisation, ne pouvait échapper à la loi générale : à l'observateur curieux elle fournit une abondante et pittoresque récolte, en permettant de saisir sur le vif la formation et l'évolution des légendes.

Sujet encore neuf, tout au moins pour la guerre actuelle. En dehors d'une récente communication du docteur Vallon, à l'Académie de Médecine (1), sur la psychose des alarmistes, et de l'ouvrage du docteur Lucien-Graux, *les Fausses nouvelles de la grande guerre* (2), on ne saurait citer que quelques courts fragments de livres ou d'articles, auxquels je renverrai à l'occasion. Le dossier que j'ai constitué depuis 1914 est composé, en majeure partie, d'observations personnelles.

Il importe de bien délimiter le sujet, et surtout de mettre

(1) Séance du 16 avril 1918.

(2) Paris, 1918; le tome Ier, qui seul avait paru au moment où nous écrivions, renferme une partie rétrospective, des considérations générales, et, pour la guerre actuelle, s'arrête à la bataille de la Marne. Avouerai-je que j'ai été un peu déçu à la lecture de ce gros volume, qui contient un trop grand nombre de considérations historiques et politiques et de digressions étrangères au sujet? Il est d'ailleurs intéressant et vivant. Je signale en particulier les documents relatifs aux fausses nouvelles de 1789 à 1870 (p. 70-203) et aux prophéties sur la guerre actuelle (p. 274-345).

le lecteur en garde contre une confusion qui s'est souvent produite. Je n'entends traiter ici que des faits d'ordre purement psychologique. Les légendes de la guerre n'ont rien à voir avec le pacifisme ou telle autre doctrine politique, pas plus qu'avec l'espionnage ou la trahison. Les propagateurs de faux bruits, que j'étudie, ne sont pas des raisonneurs, mais des émotifs, des impulsifs, parfois des demi-malades. Les alarmistes qu'a observés le docteur Vallon ne sont pas plus des agents de l'ennemi que des fauteurs conscients de dépression morale; ils peuvent se recruter aussi bien parmi les « jusqu'au-boutistes » que parmi les pacifistes ; mais, en général, ils n'ont pas d'opinion arrêtée à ce sujet. D'ailleurs la fausse nouvelle peut être aussi bien optimiste qu'alarmiste : tout dépend du tempérament du sujet et de l'état d'esprit général du moment.

Toutefois des points de contact existent à l'occasion entre ces divers ordres de faits, théoriquement bien distincts : tel mensonge du gouvernement allemand aura pu accréditer une légende en Allemagne, ou telle nouvelle fausse aura été lancée par des agents de l'ennemi pour agir sur l'opinion. Nous sommes alors en présence d'une source particulière : c'est la légende d'origine politique — ou religieuse (1) — qui sera étudiée à la suite des formations spontanées. Sans mériter d'être négligées, les légendes d'origine politique sont cependant plus rares qu'on ne le croit et que les gouvernements ne sont tentés de le supposer : tel bruit, attribué d'abord à la propagande ennemie, se révéla souvent à l'analyse comme étant d'origine populaire (2).

§

La mentalité des créateurs et des propagateurs de faux bruits présente des traits communs, mais aussi toute une gamme de nuances qui peut atteindre à une grande diversité, depuis les sujets simplement nerveux et impressionnables, qui sont les plus nombreux, jusqu'aux aliénés et aux visionnaires.

(1) Ci-dessous p. 260.

(2) Ainsi au début de mars 1915, avant l'offensive de Perthes, le bruit courut que les lettres des soldats seraient arrêtées pendant un mois. Le Gouvernement démentit, ajoutant que c'était une fausse nouvelle lancée par les agents allemands. Or le bruit venait du front, où il s'était formé spontanément en présence des préparatifs de l'offensive.

Tous sont émotifs, mais à des degrés divers. Les moins impulsifs sont ceux qui agissent sous l'empire de la vanité ou de l'amour-propre : nous connaissons le type du quidam qui, voulant toujours paraître bien informé, vous glisse à l'oreille... le mystérieux « tuyau » confié par un haut personnage ou par son entourage immédiat, en réalité... le dernier canard volant dans les salons, les cafés ou la rue. Les points de chute des bombes et des obus ont donné lieu à Paris à une multitude de fausses informations. Après les raids de gothas de mars-avril derniers et le bombardement par les canons à longue portée, nombre de Parisiens temporairement émigrés ont jeté l'alarme en province en voulant d'instinct justifier leur départ par l'exagération des périls auxquels ils avaient été exposés.

Proches parents des vaniteux, les hystériques trouvent dans la guerre de nombreuses occasions d'exercer leur tendance bien connue au conte et à la fable. J'ai observé dans un petit village d'Auvergne un sujet bien curieux de cette catégorie : c'est une dame L..., demi-bourgeoise, de mise excentrique et encore jeune, qui, au retour de chaque voyage qu'elle fait à Clermont-Ferrand ou à Paris, rapporte des histoires abracadabrantes, généralement prises au sérieux dans son entourage : en septembre 1915, elle racontait ainsi que les Allemands venaient de prendre une ville belge, avaient massacré les adultes, et vendu aux enchères les petits enfants, cinq sous, dix sous pièce. Bien entendu, elle l'avait lu « sur le journal ».

La précision de la référence, non moins erronée, contribue à accréditer le faux bruit ; venant à l'appui de la simple affirmation pour convaincre l'interlocuteur, elle est engendrée par action réflexe, voire par auto-suggestion. Le docteur Gustave Le Bon, dans un de ses ouvrages sur la psychologie de la guerre, cite le cas (1) d'un cocher parisien qui, au début des hostilités, voulant lui expliquer pourquoi on pillait un magasin de chaussures, lui « assura avoir vu de ses yeux, écrit en grosses lettres, sur cette boutique : A bas la France ! Vive Guillaume ! » Devant les objections de son client sceptique, le cocher entra en fureur et « répéta qu'il avait lu lui-même l'inscription tracée sur une bande de toile de plus d'un mètre de hauteur ».

J'ai observé, pour ma part, des cas analogues. Lors des grè-

(1) *Premières conséquences de la guerre*, p. 83.

ves féminines de mai-juin 1917 à Paris, on m'affirma plusieurs fois que le sous-sol de la Bourse du Travail était garni de mitrailleuses et que chaque agent de police avait, à son domicile, une mitrailleuse sur laquelle il s'exerçait à tirer (1) : chaque fois on tenait le fait de la femme d'un agent ou d'un agent lui-même. Le 27 mars 1918, peu après la prise de Noyon, un homme m'affirma, à Vincennes, que Compiègne venait d'être évacuée et incendiée : il tenait la nouvelle d'une dame qui l'avait lue dans un journal. Cette fois, le sujet n'avait pas vu lui-même, ce qui rendait son erreur plus admissible.

Dans certains cas, l'invraisemblance est telle qu'il s'agit d'un véritable fait pathologique, lorsque la bonne foi du sujet ne peut être mise en doute, comme j'ai pu le constater pour les exemple suivants. Au début d'avril 1918, chez une marchande de journaux de Montreuil-sous-Bois, une cliente affirmait qu'elle venait de lire une affiche invitant la population à se ravitailler pour cinq jours, parce qu'un bombardement terrible allait obliger tout le monde à vivre cinq jours et cinq nuits dans les caves : la physionomie affolée de la pauvre femme ne laissait aucun doute sur sa sincérité. A la même époque, un contrôleur de tramway racontait un après-midi aux voyageurs qu'un obus du canon à longue portée était tombé chez l'éditeur A.. C.., effectivement situé sur la trajectoire, mais qui n'a jamais été touché à l'heure où j'écris : il était renseigné de première main, ajoutait-il, puisque sa fille y travaillait et lui avait donné à midi tous les détails.

A Pont-Audemer, pendant tout l'hiver 1914-1915, on croyait au débarquement des armées russes à Honfleur (situé à moins de 30 kilomètres) : beaucoup de personnes, circulant en auto pour affaires, « les avaient vues comme je vous vois ».

Ce curieux phénomène psychologique, qui confine à l'hallucination, est analogue au fameux « mirage » décrit par Alphonse Daudet dans *Tartarin de Tarascon*, à cette différence près qu'endémique chez certaines populations, il n'apparaît ailleurs qu'aux époques de crises ou dans des milieux soumis à une suggestion collective. J'ai entendu à Lourdes, en 1906, un pèlerin, à qui on venait de narrer l'anecdote d'un aveugle miraculeusement guéri, répéter, une heure après, le

(1) Le bruit avait évidemment pour origine le rôle joué par les mitrailleuses au début de la récente révolution russe.

récit à des voisins de table, avec de nouveaux détails, en assurant — et en finissant par croire — qu'il avait assisté lui-même au prodige (1).

Un pas de plus, et nous entrons dans le domaine des malades et des visionnaires. Les alcooliques figurent naturellement en bonne place : le docteur Dupré en a examiné plusieurs qui avaient été arrêtés, sur la voie publique, en train de vociférer des propos effrayants. Voici un autre cas, particulièrement intéressant, observé par le docteur Vallon :

Un ouvrier d'usine, hyperémotif, tenait à tout venant des propos alarmistes. Il est dénoncé, arrêté ; on trouve chez lui des feuilles de papier sur lesquelles sont écrits des récits de batailles, d'événements tragiques. La justice croit à des factums destinés à une propagande alarmiste : en réalité, il s'agit de conceptions d'un cerveau malade jetées quotidiennement sur le papier ; l'ouvrier tenait le journal de son délire.

Parmi les visionnaires engendrés par la guerre, l'exemple le plus curieux est celui de la « Jeanne d'Arc de Cholet », qui défraya la chronique dans la première moitié de 1917. C'était une fille de riches fermiers, qui déclarait avoir des visions et qui, visiblement hantée par le souvenir de Jeanne d'Arc, se croyait destinée à sauver la France et se disait en possession de secrets qui n'étaient connus que d'elle et du chef de l'Etat. Elle parvint à se faire conduire à Paris et à passer une nuit, seule, en prières, dans l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, faisant fléchir, grâce à de puissantes intercessions, la règle ecclésiastique qui s'y opposait. Elle obtint de même une audience, qui lui tenait à cœur, auprès d'un très haut personnage... Puis le silence se fit autour d'elle. La « mission » était manquée. — Ailleurs l'état d'esprit étant plus crédule, on s'explique le succès et l'influence, en temps de guerre, à l'ancienne cour tsariste, d'un hystérique visionnaire comme Raspoutine.

(1) Voici qui est encore plus voisin de l'hallucination. Depuis la guerre, nombreuses sont les femmes qui croient reconnaître le mari ou le fils, tué ou disparu, dans la photographie d'un prisonnier, publiée par les journaux illustrés, et qui n'a en général aucune ressemblance avec l'image de l'absent. J'ai vu ainsi une pauvre veuve « reconnaître » son mari, homme du nord presque blanc, frisant la cinquantaine, dans le portrait d'un jeune Corse de 25 ans, aux cheveux noirs, sans aucun trait de physionomie commun. Dans un groupe donné, c'est toujours le même individu qui est « reconnu » (celui qui est le plus en évidence). — Cas d'hallucination très net : le premier jour du bombardement de Paris, plusieurs personnes affirmèrent avoir vu descendre dans l'air des parachutes ou des ballonnets rouges.

§

En laissant de côté les cas nettement pathologiques, somme toute assez rares, la diffusion des faux bruits pendant les époques troublées peut risquer à la longue de déprimer ou de démoraliser l'opinion, qu'il s'agisse de nouvelles alarmistes ou optimistes : car le faux succès, une fois démenti, cause une désillusion aussi déprimante que l'annonce d'une catastrophe ou d'un revers. On conçoit que les gouvernements s'efforcent d'y couper court; on s'explique aussi que des hommes politiques, qui s'avèrent trop souvent comme de piètres psychologues, en attribuent la paternité à leurs ennemis étrangers ou à leurs adversaires intérieurs, suivant l'adage latin : *is fecit cui prodest.*

Quel est le meilleur moyen pour arrrêter les faux bruits? Remonter à leur source est impossible quand ils sont d'origine collective. Ceux qui les propagent, et qui ont pu y ajouter plus ou moins inconsciemment des détails de leur cru, y attachent au moins autant de créance que ceux qui les ont lancés. Le silence ou le scepticisme des auditeurs, loin de les décourager, sert d'aiguillon aux narrateurs, en les incitant à apporter, à l'appui de leurs dires, de nouvelles précisions et des références supplémentaires. La simple contradiction les irrite. Il faut être en mesure de les confondre en prouvant la fausseté ou l'impossibilité de leurs allégations, de préférence devant témoins: ceux-ci, moins directement intéressés, se rendront à l'évidence et le conteur, se sentant lâché par l'auditoire, s'effondrera. Comme il s'agit d'émotifs, il importe surtout de le prendre de très haut et d'imposer d'emblée son ascendant moral. Un exemple. Le lendemain d'un raid de gothas, dans un tramway, une femme raconte, avec des détails horrifiques, que de nombreuses bombes sont tombés dans la banlieue à M..., qu'il y a beaucoup de morts. Une voix s'élève dans la voiture, tranchante et impérative : « Vous mentez, madame ! J'habite M., et il n'y est tombé une seule bombe cette nuit. C'est honteux de propager ainsi de fausses nouvelles ! » Désarçonnée du coup, la conteuse bat en retraite et balbutie des excuses : « Je répète ce qu'on m'avait dit... Je ne savais pas... » Voilà un canard qui, au premier vol, a eu les ailes coupées.

Le Gouvernement dispose d'un bon moyen : le démenti officiel. Encore faut-il savoir s'en servir. Le démenti pur et

simple rencontre beaucoup d'incrédules ; pour qu'il soit opérant, il doit être circonstancié. Il ne suffit pas d'affirmer que la nouvelle est fausse : le Français, né frondeur, ne croit pas, comme l'Allemand, ses dirigeants sur parole. Il importe de lui démontrer l'erreur, de lui prouver que le bruit est faux et pourquoi il ne peut être vrai. Au début d'août 1914, le bruit courut que la bataille qui nous avait mis en possession d'Altkirch nous avait coûté 20.000 hommes hors de combat et 35.000 aux Allemands ; le gouvernement démentit et donna la preuve : il n'y avait pas eu dix mille hommes engagés de chaque côté. Le public fut convaincu.

Autant la répression pénale s'impose pour tous les crimes et délits conscients, autant elle est injustifiée quand elle frappe les propos inconsidérés d'esprits excités, détraqués ou hallucinés. On envoie les aliénés à la douche, non à la prison ; on ne punit pas les malades ou les demi-malades : on les soigne, on les raisonne aussi. Condamner à trois semaines de prison, comme on l'a fait récemment, des midinettes qui avaient mis en doute, au restaurant, l'existence du canon à longue portée, c'est injuste d'abord, c'est maladroit ensuite ; c'est ériger des étourneaux sur un piédestal de victimes, c'est accorder de l'importance à des niaiseries, sans convaincre ni les intéressés, ni leur entourage, dont on risque au contraire d'accroître la méfiance : une remontrance paternelle et au besoin vigoureuse du commissaire eût été plus indiquée et plus efficace. A ce compte, comme l'écrivait Mme Séverine, on aurait pu arrêter la moitié de Paris le lendemain de l'explosion de la Courneuve, tant il circulait, ce jour-là, de bruits effarants dans les tramways, les cafés, les ateliers et les salons.

§

Par quels procédés mentaux se forment les faux bruits ?

Les uns ont pour point de départ des faits exacts, mais démesurément grossis, ou déformés, ou mal expliqués.

Nous avons tous pu constater qu'après chaque bombardement les dégâts des immeubles atteints sont singulièrement exagérés par les gens bien informés. Au lendemain d'un raid de gothas, une femme m'a déclaré : « L'école des M...n'existe plus ; elle a été réduite en miettes », sans oublier la référence : « Je le tiens de ma fille, qui habite à côté. » Or la bombe était tombée devant l'école, dont le gros œuvre est resté absolument

intact, et où les dommages se sont bornés à des bris de fenêtres et de glaces. Les exemples de ce genre foisonnent et sont présents dans toutes les mémoires. Les populations imaginatives de certaines régions du Midi connaissent le phénomène à l'état courant.

Plus intéressantes et plus spéciales aux époques de crises sont les déformations et les explications erronées. Pendant la guerre de 1870, en Auvergne, trois étrangers au pays passent dans le petit village de Saint-Martin-des-Plains, situé en dehors de toute voie de communication : on ne s'explique pas leur présence, on leur trouve des allures louches, ce sont peut-être des espions ! Le bruit se propage, se déforme. Quelques heures après, dans la commune voisine de Bansat, la nouvelle se répand que les Prussiens sont à Saint-Martin : on parle de uhlans, puis d'un régiment entier ; le châtelain lui-même ajoute foi au racontar et court réunir les hommes du village. Que faire ? Les plus hardis vont avec des faux et des fourches au-devant de l'ennemi... qui se réduit à trois inoffensifs voyageurs (1).

En Italie, en mars-avril 1917, la population civile et militaire était convaincue qu'il y avait cent mille soldats français — d'aucuns disaient trois cent mille — sur le front du Carso ; des soldats siciliens m'affirmèrent que ce serait un corps d'armée français qui entrerait le premier à Trieste, suivant les plans élaborés par l'état-major. D'où venait ce bruit ? On voyait journellement de nombreux contingents français traverser l'Italie en chemin de fer pour une destination ignorée, et qui était en réalité Salonique : de là à conclure qu'ils se rendaient sur l'Isonzo, il n'y avait qu'un pas.

Voici maintenant la généralisation d'un cas particulier, phénomène bien connu des philosophes sous le nom de sophisme de la généralisation. Le fait que quelques prisonniers, dans des circonstances exceptionnelles, étaient restés très longtemps sans pouvoir écrire à leur famille donna naissance à la légende de camps secrets de prisonniers dont les noms n'auraient jamais été publiés sur les listes et qui n'auraient pas la permission d'écrire ; on donnait couramment le chiffre de 40.000.

(1) Qu'on ne sourie pas trop : le 5 août 1914, au témoignage du Dr Lucien Graux, le bruit courut à Paris qu'on avait vu des uhlans à Saint-Cloud (*les Fausses nouvelles de la grande guerre*, p. 365).

La même légende courut en Allemagne, pour les prisonniers allemands en France, pendant la première année de la guerre. Les démentis réitérés de la Croix-Rouge, après enquêtes et avec preuves à l'appui, eurent beaucoup de mal à déraciner cette légende qui avait été entretenue par certains journaux (1).

Le besoin de trouver la cause, inhérent à l'âme humaine, suffit à lui seul pour créer des légendes. Qu'une offensive longuement préparée, et sur laquelle on avait fondé de grands espoirs, ne donne pas les résultats attendus, une explication surgira, de nature à satisfaire l'esprit public, et ce sera souvent l'hypothèse la plus bizarre ou la plus invraisemblable qui trouvera créance.

Nous arrivons ainsi à une des principales sources psychologique des légendes : le possible transformé en réel. Cette tendance est déjà très sensible, en temps normal, tant chez les âmes simples que chez les esprits au raisonnement hâtif ou superficiel : combien, à la lecture d'une proposition de loi déposée par un député obscur et sans influence, ont inféré que le projet allait être voté, voire qu'il était déjà en vigueur?

Le jour de la mobilisation, le bruit courait à Paris que le frère de Calmette (2) avait tué Caillaux. Evidemment, à peine avait-on appris l'assassinat de Jaurès que beaucoup s'étaient écrié : « La même chose pourrait bien arriver à Caillaux... Le frère de Calmette pourrait bien le tuer... C'est peut-être déjà

(1) La question a été traitée en détail dans *la Paix par le Droit* (déc. 1916, pp. 553-555), où je relève en particulier : « La Croix-Rouge de Francfort publie la reproduction d'entrefilets publiés dans le *Petit Journal* du 19 juillet 1916 (disparition du soldat Paul Pasquet, du 160e d'infanterie, de Saint-Dizier); dans le *Matin*, de février 1916 (disparition du maréchal-des-logis Joseph Bordel, du 4e spahis, de Saint-Pourçain, Allier); dans le *Petit Journal* du 27 mai 1916 (disparition du soldat Albert Renaud, du 21e d'infanterie, de Langres), etc D'après ces journaux, les soldats en question, après avoir disparu dans les premiers combats de la guerre, auraient écrit à leurs familles, après un an ou plus de silence, qu'ils étaient internés à Merseburg, à Wahn, à Wittemberg, et se trouvaient en bonne santé. En face de ces extraits de feuilles françaises, la Croix-Rouge publie la reproduction photographique de lettres ou de certificats rédigés par les intéressés et dans lesquels on lit entre autres attestations : « J'ai écrit hier chez moi et j'écris régulièrement tous les cinq jours. Je reçois très bien mes colis, mes lettres. J'ai écrit pour la première fois à ma famille vers le 20 novembre 1914 et j'ai toujours écrit depuis. Il y a certainement confusion avec Pasquier Paul, du 160e d'infanterie, 12e compagnie. » Etc. Quant aux cas authentiques, d'ailleurs très rares, « c'étaient des soldats français qui avaient réussi à se procurer des vêtements civils et à se cacher ainsi pendant de longs mois derrière les lignes allemandes... Ces soldats, pendant qu'ils s'étaient cachés, n'avaient naturellement aucune possibilité de correspondre avec leurs familles, mais ils l'ont fait aussitôt arrivés au camp. »

(2) A Pont-Audemer, on disait tantôt le père, tantôt le fils : la légende persista pendant les trois premiers mois de la guerre. (Témoignage de mon confrère Paul Marion.)

fait. » En temps normal on en reste là ; mais dans une période d'excitation nerveuse, l'hypothèse devient la réalité (1).

Les Allemands se sont imaginés volontiers que les Anglais, puis les Américains sont les maîtres en France. D'où la légende, dont l'écho m'est parvenu en Suisse au printemps de 1916, qu'à Boulogne et à Calais les autorités civiles françaises avaient cédé la place à des autorités anglaises. D'après la *Gazette de Francfort* (2), les soldats américains contrôleraient à Paris les permissions des soldats français!

A tout moment, dans les époques troublées, les désirs ou les craintes de la collectivité, transposés du possible au réel, donnent naissance à de faux bruits, optimistes ou pessimistes suivant l'état d'esprit du moment et suivant la mentalité des individus. Les fauteurs ou propagateurs de nouvelles alarmantes sont des tempérament peureux, des faibles d'esprit, et souvent, d'après le docteur Vallon, des malades (dyspeptique, tuberculeux, etc.), dont le physique déprime le moral. Le processus est facile à observer. Pendant le bombardement de Paris par les canons à longue portée, chaque fois que les pièces se taisaient plusieurs jours de suite, beaucoup appréhendaient une recrudescence d'activité plus redoutable qui devait se préparer dans un silence de mauvais augure : les craintes se transformèrent vite en légende, comme celle du bombardement qui obligerait à vivre cinq jours dans les caves (p. 4).

Les victoires escomptées sont annoncées d'avance. En 1870, à la veille de Reichshoffen, l'optimisme populaire, entretenu par le Gouvernement, se traduisait par les fausses nouvelles de succès imaginaires : le bruit courut un jour que Mac-Mahon avait écrasé les Prussiens et fait 40.000 prisonniers; on pavoisa et on se préparait à illuminer quand le Gouvernement démentit (3). La confiance de la population fut mieux récompensée en 1914, mais les bruits de victoire circulèrent longtemps avant les premiers succès de la Marne : du petit au grand, c'étaient deux aviateurs qui avaient massacré un corps d'armée allemand (4), c'étaient cinq mille uhlans faits

(1) Albert Dauzat, *Impressions et choses vues* (Paris, Attinger, 1916), pp. 41-43.
(2) Cité par l'*Eclair* du 3 mai 1918.
(3) Dr Lucien Graux, *op. cit.*, p. 166-167. L'opposition accusa le Gouvernement d'avoir lancé cette fausse nouvelle, en annonçant prématurément un succès escompté : mais vraisemblablement il n'y était pour rien.
(4) G. Rouanet, *l'Humanité*, 16 septembre 1915.

prisonniers d'un seul coup de filet (1), c'étaient 40.000 Allemands tués dans la forêt de Compiègne (2), c'était l'ennemi coupé ou écrasé à Châlons, dès le 5 septembre (3).

§

Comment s'accréditent les faux bruits? Ce ne sont pas des créations individuelles qui s'étendraient peu à peu; ce sont de véritables formations collectives, dont on ne saurait retrouver les auteurs, parce que ceux-ci sont légion. Ils sont nés simultanément dans de nombeux cerveaux: les mêmes causes, dans un milieu donné, provoquant les mêmes effets. Et ce qui produit leur succès, c'est précisément qu'ils correspondent à l'état d'esprit général. La surexcitation nerveuse les met en circulation, et ils se répandent beaucoup plus vite et plus aisément qu'en temps normal. La crédulité moyenne est, en effet, accrue pour diverses causes. La tension nerveuse empêche de voir les côtés invraisemblables de l'anecdote : c'est un truisme que le sens critique s'oblitère plus ou moins en temps de guerre ou de révolution, parce que les facultés émotives prennent le pas sur les facultés de raisonnement. D'autre part, on voit tant de choses nouvelles et extraordinaires que la fiction peut passer finalement pour vérité : les gaz asphyxiants et les canons à longue portée n'étaient-ils pas, à priori, plus invraisemblables que certaines légendes? Enfin l'existence de la censure contribue à accréditer les fausses nouvelles : le narrateur n'a-t-il pas beau jeu en affirmant que tel fait est exact, mais qu'il est défendu aux journaux d'en parler? Le contrôle devient ainsi malaisé.

La rapidité de propagation des bruits erronés est remarquable. La nouvelle de la fameuse victoire de Mac-Mahon, en 1870, « fit traînée de poudre jusqu'aux Pyrénées » (4). En août 1914, les chiffres amplifiés des pertes devant Altkirch se répandirent dans l'Ouest presque instantanément (5).

Une autre cause favorise les faux bruits : ceux-ci sont propagés souvent, non seulement par de simples particuliers, mais par les agents de l'autorité eux-même. La foule simpliste ne réfléchit pas qu'un uniforme ou une fonction ne saurait

(1) A. Dauzat, *Impressions et choses vues*, p. 42.
(2) Id., *ibid.*, p. 154.
(3) Id., *ibid.*, pp. 162-163.
(4) Dr Lucien Graux, *op. cit.*, p. 167.
(5) A. Dauzat, *op. cit.*, p. 67.

protéger l'individu contre la contagion mentale ou changer son tempérament; elle s'imagine volontiers que l'agent de police ou le gendarme est dans le secret de tous les événements. Au contraire, l'agent de police qui, par ses fonctions, est mêlé à tous les potins de la rue, se fait inconsciemment l'écho des légendes, et il en devient, plus d'une fois, le meilleur propagateur, car il leur donne l'appui de son autorité. Le jour de la mobilisation, à Paris, des agents du xx^e^ arrondissement certifièrent que 200 enfants expiraient à l'hôpital Tenon empoisonnés par les laiteries Maggi. Le premier jour du bombardement de Paris par le canon à longue portée, alors que le public ignorait encore l'origine des engins, les agents de Montreuil racontaient, les uns qu'il s'agissait d'une bataille aérienne qui durerait 48 heures, d'autres que trois avions allemands étaient cernés et qu'ils se rendraient aussitôt épuisée leur provision d'essence.

Un des types de légendes les plus curieux est celui de la poudre Turpin, qui met en lumière toutes les caractéristiques des faux bruits et qui montre comment ceux-ci s'accréditent même parmi les milieux les plus cultivés. Le point de départ était l'offre faite par Turpin, au début des hostilités, de se mettre à la disposition du gouvernement français; les journaux firent remarquer justement quels services pourrait nous rendre l'inventeur de la mélinite; ils ajoutèrent qu'il avait fait de nouvelles découvertes. Sur ce canevas, l'imagination populaire eut tôt fait de broder des chimères. La légende tomba comme un bolide, le 29 août, dans la petite ville de l'Ouest où j'étais alors mobilisé. Le médecin en chef de mon hôpital, — major à trois galons et docteur parisien en vue, dont je n'aurai pas la cruauté de citer le nom, — entrait ce matin-là dans son bureau d'un air satisfait :

« On les aura quand on voudra... La poudre Turpin, oui, parfaitement... Il n'y avait qu'à lire entre les lignes des journaux... Les trois mille cadavres allemands en tas, en Lorraine? oui, c'est ça... Il fallait obtenir le consentement de nos alliés : maintenant, c'est fait; mais il ne faut encore rien dire. »

C'était un homme de science qui parlait ainsi : tempérament froid, défiant et sceptique. Mais il tenait la nouvelle du commandant de la place, qui lui-même... Alors, comment douter?

Un autre médecin-major de la même localité racontait — toujours mystérieusement ! — les expériences faites avec la fameuse poudre : sur cent moutons, il n'en était resté que trois. Cette anecdote des trois moutons eut alors un succès prodigieux.

A Paris, où j'étais venu un peu plus tard en congé de convalescence, tout le monde croyait à la poudre Turpin, que le peuple avait surnommée la « poudre à punaises. » Le 5 septembre, des soldats racontaient qu'on venait de tuer ainsi 40.000 Allemands dans la forêt de Compiègne. Un voisin de tramway, dont le langage révélait une certaine éducation scientifique et médicale, m'expliquait :

« Cette poudre, après l'explosion de l'obus, agit de deux façons : d'abord sur le cœur, en provoquant une endocardite foudroyante, et, à défaut, par asphyxie, car tout l'oxygène de l'air se trouve absorbé sur un rayon de 800 mètres. Aussi ne peut-on l'employer près des lieux habités. »

Par contre un officier évacué du front, que j'interrogeai sur la poudre Turpin à la même époque, se contenta de hausser les épaules (1). L'écrivain italien Luigi Barzini, qui a publié des impressions de guerre remarquables par le don d'observation, le coloris et la puissance de synthèse, a noté des détails de cette légende que j'ai également entendus (2). On lui expliqua que les victimes restaient raidies dans leur dernier geste comme des statues de cire; seulement au bout de dix coups le canon était usé (ou encrassé). Ainsi tout s'expliquait : notre recul, comme les lenteurs apportées à la destruction des masses ennemies. Car une légende doit tout expliquer : c'est sa raison d'être.

§

On remarquera l'analogie des nombreuses légendes qui éclosent en même temps et indépendamment dans les pays ennemis : mêmes causes, mêmes circonstances, mêmes effets. La légende des camps secrets, dont j'ai parlé, a circulé en Allemagne comme en France. La légende de Jaurès, sur laquelle je reviendrai, a son pendant dans celle de Liebknecht qui, venu à Paris en juillet 1914, aurait vu des ministres français pour les exciter à la guerre contre l'Allemagne ou leur livrer

(1) Cf. A. Dauzat, *Impressions et choses vues*, pp. 112, 154, 155 et 162.
(2) *Scene della grande guerra*, t. I, p. 85.

des plans. D'après des lettres de prisonniers allemands, M. Albert Pingaud (1) a relevé de faux bruits analogues à ceux qui couraient en France à la même époque : arrestations d'automobiles françaises qui transportaient de l'or en Russie ; suicide du général von Emmich, blâmé par l'Empereur pour les lourdes pertes subies par son corps d'armée; travaux de fortification opérés, en territoire allemand, et en pleine paix, sur des terrains de chasse loués par les officiers, etc..

M. Rouanet, de son côté, a rapproché de ces histoires d'automobiles le bruit, colporté à Paris, de l'arrestation de Maggi, qui se serait sauvé de Paris le 3 ou le 4 août 1914, emportant 40 millions en or dans son auto. Et il ajoute : « J'ai entendu raconter également des histoires d'empoisonnement de sources et de puits par les Allemands avant leur départ de France, qui font pendant à celle du médecin français fusillé à Metz (2). »

Deux autres légendes offrent un parallélisme encore plus frappant. On sait qu'au début de la guerre le bruit courut en France, avec persistance, que les Allemands coupaient les mains des enfants ; certains ajoutaient : la main droite des petits garçons, pour qu'ils ne puissent pas porter le fusil plus tard. Nombre de soldats et de réfugiés affirmèrent avoir vu de semblables mutilations ; des caricaturistes italiens s'emparèrent de ce thème. Pourtant aucun fait de ce genre n'a été enregistré dans les enquêtes officielles minutieuses et documentées, sur les atrocités allemandes, que publièrent les Gouvernements français et belge. — En Allemagne, à la même époque, la population croyait que les Belges crevaient les yeux des blessés. L'écho de cette légende se retrouvait dans des chansons populaires, où la fiancée tremblait pour son promis qui allait « au milieu des *loups* belges » (*sic*) : l'agneau mué en loup, c'était bien une des plus audacieuses déformations qu'on pût rêver ! L'opinion allemande était tellement surexcitée que le Gouvernement dut procéder à une enquête dans les hôpitaux, d'où il résulta, bien entendu, que pas un fait de ce genre ne s'était produit.

Les combattants et les réfugiés jouent un rôle considérable dans la propagation des légendes. Les uns comme les autres

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er nov. et 1er déc. 1916.
(2) *Humanité* du 16 sept. 1915 (Compte rendu du *Carnet de route d'un soldat allemand* publié par M. Frank-Puaux).

sont ou ont été en proie à des excitations et des dépressions nerveuses qui les rendent particulièrements sujets à de telles suggestions. Lorsqu'ils arrivent à l'arrière, on leur demande les récits de ce qu'ils ont vu, récits que l'auditeur s'attend à trouver impressionnants et tragiques. Le narrateur perçoit très bien ce désir; de son côté il veut paraître bien informé : d'où sa tendance inconsciente à exagérer, à amplifier.

§

Les principaux caractères des légendes de la guerre peuvent être mis facilement en relief.

La foule ne croit pas aux causes naturelles dans les moments critiques : la légende la satisfait en lui donnant les explications tragiques ou le merveilleux dont elle est éprise. Au début d'août 1914, la population belge attendait des renforts français qu'on ne voyait pas arriver; mais ils étaient là, c'était certain. « Les troupes, disait-on, marchaient la nuit pour ne pas être vues par les aéroplanes, et se cachaient le jour. L'armée fantôme. Personne ne doutait que le pays ne regorgeât de soldats parfaitement invisibles comme le héros de Wells. Les douaniers eux-mêmes en étaient persuadés (1). » Ainsi la légende, mettait d'accord les désirs avec l'évidence visuelle, en répondant en même temps au besoin de romanesque et de mystère.

Comment admettre que le vainqueur de l'Ourcq était mort de maladie, comme le commun des mortels, au printemps de 1916? La mort légendaire du général Galliéni était au contraire bien plus impressionnante, donc mieux accueillie par l'opinion ; elle « expliquait » en même temps, d'une façon satisfaisante pour la foule, notre recul à Verdun pendant les premiers jours de l'offensive. Un permissionnaire me la racontait ainsi à Luchon en août 1916 (elle fit aussi florès à Paris) : « Galliéni venait de démasquer la trahison du général H... Celui-ci lui tira une balle dans le ventre et fut aussitôt abattu par l'officier d'ordonnance de Galliéni. » Le permissionnaire, qui venait de la Somme, assurait qu'il avait été à Verdun... où le général H. commandait toujours un secteur!

Pas davantage la foule n'admet les causes complexes qui régissent les événements : il lui faut l'explication simpliste, à sa portée, et surtout le *deus ex machinâ*, héros ou traître,

(1) L. Barzini, *Scene della grande guerra*, p. 26.

qui donne la clef de toutes les énigmes, comme à l'Ambigu.

Le permissionnaire de Luchon, dont j'ai parlé, racontait : « C'est un général alsacien, de l'état-major allemand, qui nous a fait gagner la bataille de la Marne. Il est venu dire à Paris : c'est le moment d'attaquer. » Quand les canons à longue portée se turent pendant plusieurs jours après une première série de bombardement, le bruit courut dans la banlieue que Bertha avait été démolie par un aviateur, un Américain (on avait beaucoup parlé de l'aviation américaine).

Voici comment l'homme le plus intelligent d'un petit village auvergnat m'a expliqué, il y a deux ans, les changements ministériels qui se produisirent à la fin d'août 1914. Le récit est pittoresque ; il montre surtout de quelle façon simpliste le peuple conçoit les événements, les rapports entre les pouvoirs publics et les relations entre les autorités supérieures :

« Joffre avait demandé à être entendu d'urgence par le Conseil des ministres. Il est introduit. Il dépose son épée sur la table sans dire un mot. Etonnement général.

« — Que faites-vous ? lui demande Poincaré.

« — Je donne ma démission.

« Le président s'exclame, rappelle les services que le général a rendus et doit rendre encore. Quelles peuvent être les causes d'une décision si inattendue ?

« — Je ne peux pas, répond Joffre, accepter la responsabilité de la guerre en recevant continuellement les ordres de M. Messimy.

« — Monsieur Messimy, déclare aussitôt Poincaré, votre démission est acceptée. Et se tournant vers Joffre :

« — Général, qui voulez-vous comme ministre de la guerre ?

« — Millerand.

« — M. Millerand est nommé ministre de la guerre, riposte le président.

« Joffre reprend :

« — Voici une liste de généraux incapables qui ne méritent plus de commander les troupes.

« La voix de Poincaré s'élève de nouveau :

« — Ils sont révoqués.

« Joffre reprend son épée, salue et sort. Et voilà comment fut gagnée la Marne, et la France sauvée. »

Mais c'est surtout le traître qui joue un grand rôle, comme dans les drames populaires. Un peuple croit difficilement que la fortune des armes lui est contraire parce que sa préparation militaire était insuffisante ou l'ennemi mal organisé; il admet encore moins que les chefs puissent se tromper : à ses yeux, comme aux yeux du soldat, la faute devient presque fatalement trahison. Le traître donne à l'échec ou au revers une explication qui satisfait l'esprit de la foule, tout en ménageant l'amour-propre national.

Charleroi fut expliqué ainsi par la « trahison » imaginaire de plusieurs généraux qui, bien entendu, avaient été fusillés séance tenante : on citait notamment, parmi les blessés que j'ai soignés à ce moment, le général S... et surtout le général P..., qu'on affirmait, à Paris, avoir été fusillé « dans les fossés de Vincennes ». Inutile d'ajouter que l'un et l'autre sont aussi vivants qu'innocents de tout crime. L'offensive brusquement arrêtée du Chemin-des-Dames, en avril 1917, fit courir aussitôt au front des bruits de trahison, qui devaient avoir plus tard leur répercussion à l'arrière. Combien de légendes de maires traîtres, qui auraient servi d'indicateurs aux Allemands ou empoisonné les puits, ont couru dans la zone des armées ! Parfois des bruits de ce genre reposent sur un fait isolé exact, qui provoque rapidement un grand nombre de filiales imaginaires. Voici enfin un exemple de scène théâtrale, comme nous en avons vu pour les personnages sympathiques : cette fois c'est « le traître chez l'ennemi », Jaurès allant voir Guillaume à la veille de la guerre pour lui dire : « Maintenant tout est prêt pour l'Allemagne ; vous pouvez attaquer » (1) !

Notons d'autre part la précision du détail, qu'on a pu relever chemin faisant, et qui inspire confiance à l'auditoire : les trois moutons de la poudre Turpin, ou l'unique réchappé de la catastrophe, sans lequel elle ne pourrait être racontée. Quand le bruit courait que les Allemands avaient été écrasés à Châlons (5-6 sept. 1914), le narrateur ne manquait pas d'ajouter que la Marne était rouge de sang. On donne toujours des chiffres, et ils sont très gros pour impressionner l'opinion, ou minimes, s'il s'agit de survivants. Il y a des chiffres fatidiques : 1 ou 3 dans le second cas; 5.000, 40.000 (très fréquent),

(1) Entendu en Auvergne, en septembre 1915.

100.000, etc., lorsqu'il s'agit d'évaluer un nombre de morts ou de prisonniers ennemis.

Les mêmes sujets reviennent fréquemment : on a vu des exemples par le parallélisme des légendes françaises et allemandes. Outre les méfaits d'espions et de traîtres et les héros sauveurs, les catastrophes imaginaires sont nombreuses. Le train de permissionnaires anéanti par un accident de chemin de fer (Auvergne 1915, etc.) ou par des bombes (1) constitue une des légendes les plus courantes, qui s'explique par l'attente fébrile et anxieuse des permissionnaires par leurs familles et par quelques accidents isolés.

§

La prédiction forme une catégorie particulière de légendes : laissant le présent pour l'avenir, la fantaisie peut se donner libre cours. J'ai déjà parlé de prédictions de bombardement. Il y a aussi la prédiction manquée...de l'ennemi, comme celle du déjeuner que le kaiser aurait commandé à Paris (les mieux informés disaient : à l'hôtel Astoria) pour le 15 août 1914, — huit jours avant la fin de la mobilisation allemande : on connaît son succès au début de la guerre. Bien entendu, il y a des dates comme des chiffres fatidiques.

La prédiction la plus fréquente de toutes est celle qui concerne la fin de la guerre. On trouve de nombreux exemples chez les soldats, qui ont raconté, à toute époque, que le général X ou Y avait annoncé l'armistice pour telle date, généralement : dans trois mois, ou avant le début de l'hiver (encore le désir pris pour la réalité). En avril 1918, le bruit courut à Paris que la paix serait signée le 2 août, — anniversaire de la mobilisation.

En général, la prédiction se rattache à un symptôme ou à un objet visible qui lui confère plus de créance.

Dans la banlieue de Nice, près de Gairaut, une fontaine intermittente, la *Fouent santo*, aux manifestations très rares, rentra en activité en janvier 1917 ; il n'en fallut pas plus pour prédire la fin de la guerre imminente, car la fontaine

(1) Après un raid de gothas sur Paris, on précisa qu'un tel train aurait été détruit en gare de Rosny. Parmi les nombreuses légendes qui coururent le premier jour du bombardement par les canons à longue portée, — il fallait expliquer ce qui était encore mystérieux ! — citons celle du train de permissionnaires que les avions allemands auraient suivi jusqu'à son entrée en gare de Paris pour le bombarder à son arrivée.

vait toujours annoncé un grand événement : le tremblement
le terre en 1887 et la guerre en 1914; les historiens ajoutè-
ent : le siège de Nice en 1543 et la peste en 1581.

A Albert, la Vierge de l'église, longtemps bombardée, res-
ait toujours debout. La croyance se répandit que lorsqu'elle
ɔmberait, la guerre finirait. Aussi l'émotion fut-elle grande
n Picardie quand on apprit que le canon allemand l'avait
enversée à la fin de mars 1918 : la population était convain-
ue que la paix était proche.

Plus curieux est le cas de la madone de Melandugno, dans
province italienne de Lecce (1) : il se complique d'une vision
t il provoqua, parmi une population impressionnable et sim-
le, une suggestion collective qui faillit amener de graves dé-
ɔrdres. Un paysan de Carpignano avait vu en songe la Vierge
ui lui avait dit de rechercher la madone de la Paix, enfouie
ous telle hauteur de la métairie Pasulo, à Melandugno, com-
une voisine : dès qu'on aurait trouvé la statue, la guerre
ıropéenne prendrait fin. Le bruit s'étant répandu, les paysans
e la région se mirent à creuser à qui mieux mieux le terrain
ıdiqué; la découverte d'anciens sépulcres et d'ossements ne fit
u'accroître leur croyance. Mais le propriétaire de la métai-
e, le docteur Villani, porta plainte : deux paysans furent
rêtés; la population s'irrita et il fallut envoyer des troupes
our garder la propriété.

§

Les journaux, à notre époque, prennent une part impor-
nte à la formation et à la propagation des légendes, sans
arler des bluffs trop connus qui sont l'apanage d'une certaine
resse, comme les Allemands affamés au début de la guerre
s prisonniers capturés par l'appât d'une tartine!) ou
les Russes à cinq étapes de Berlin ». La censure, si elle a
rêté au vol un grand nombre de canards, en a cependant
ssé passer quelques-uns. L'exemple le plus célèbre fut, en
vembre 1916, l'annonce de l'élection de M. Hughes à la
ésidence des Etats-Unis, à un moment où le scrutin n'était
s encore clos dans l'ouest américain! Semblable erreur ne
uvait créer une légende. Il n'en est pas de même pour la
neuse « usine aux cadavres humains », lancée par un mau-

1) Il a été narré tout au long notamment dans la *Stampa* du 9 février 1916.

vais traducteur ignorant que le mot allemand *Kadaver* ne s'applique qu'aux cadavres d'animaux (début de 1917).

Un exemple tout récent montre bien comment des articles de journaux mal interprétés peuvent donner lieu à des légendes. Le 4 mai dernier, le lieutenant-colonel Rousset écrivait dans le *Petit Parisien* que la supériorité de l'aviation alliée devrait nous permettre de bombarder efficacement les villes du Rhin; puisque, pour le moment, on ne pouvait pénétrer autrement chez l'ennemi, il fallait détruire Cologne, Mayence et Francfort : c'était le seul moyen de terminer rapidement la guerre. Le jour même, j'entendais raconter : « La guerre va finir bientôt; cinq mille avions vont détruire Berlin, dont il ne restera plus une maison debout; en même temps nos poilus iront jusqu'au Rhin. » Voilà bien, saisis sur le vif, les procédés de déformation et de grossissement : les projets et désirs transposés dans la réalité, l'introduction des noms symboliques et des chiffres fatidiques.

Plus délicat à discerner est le rôle joué par les partis politiques ou religieux et par les Gouvernements. Il est certain qu'à toute époque de l'histoire tel ou tel groupement s'est efforcé de lancer ou de détourner à son profit des légendes qui pouvaient lui être favorables.

Toutes les confessions religieuses ont cherché à moraliser les faux bruits comme les faits exacts. En 1837, un éboulement engloutit une partie du village de Pardines (Puy-de-Dôme). Cinquante ans après, étant enfant, j'entendais raconter par les vieilles femmes, dans un périmètre de cinq ou six lieues, que les habitants avaient été punis pour leur impiété, et qu'un ange était venu les prévenir, une nuit précédente, en annonçant la catastrophe (réminiscence évidente de la légende biblique de Sodome et Gomorrhe). Les gens âgés de la même époque disaient que, pendant la Terreur, « les cloches sonnaient toutes seules ». Ici et là l'intervention du clergé était apparente.

Elle est plus évidente encore dans le « miracle de la Marne », que de nombreux prédicateurs ont cherché, non sans succès, à propager, en le plaçant sous l'égide de Jeanne d'Arc ou de saint Michel. Si le sermon public se borne à des hypothèses ou à des généralités prudentes, la conversation va plus loin et n'hésite pas, au besoin, à parler d'apparitions ou à donner

des précisions apocryphes. Une dame de la bourgeoisie parisienne m'expliquait l'an dernier : « Savez-vous pourquoi nous avons gagné la Marne? La veille de la bataille, Castelnau alla trouver Joffre et insista vivement pour que le généralissime consacrât son épée au Sacré-Cœur, en invoquant Jeanne d'Arc. Ce qui fut fait dans le plus grand secret pour ne pas provoquer la colère des francs maçons. » — En Turquie, le clergé musulman a expliqué l'alliance avec l'Allemagne chrétienne en assurant que Guillaume II s'était converti secrètement à l'islamisme.

Sur le terrain politique, j'ai rencontré surtout — est-ce un hasard? — des légendes provoquées ou favorisées par les partis de droite. Les légendes de Maggi, citées plus haut, on bourgeonné sur les campagnes de l'*Action française ;* la légende de Jaurès chez Guillaume (1) procédait des calomnies qui couvaient sous le manteau. En 1915, en Auvergne, la mission de M. Caillaux au Brésil était ainsi interprétée dans certains milieux : « Caillaux a emporté en Amerique la caisse (*sic*) » ou « l'argent de la Banque de France. » Les amis de M. Millerand ne doivent pas être étrangers à la saynète « Joffre chez Poincaré », que j'ai contée. Quant aux généraux soi-disant fusillés en août-septembre 1914, ce n'est pas un hasard si, parmi leurs noms, ne figuraient que des républicains avancés : pour les soldats, Charleroi s'expliquait par une trahison de généraux, sans qu'ils pussent soupçonner à priori lesquels; on leur a glissé des noms, autour desquels la légende flottante s'est aussitôt cristallisée. Phénomène intéressant de collaboration du conscient avec l'inconscient.

Du côté adverse, la légende des mitrailleuses, lors des grèves parisiennes de mai-juin 1917, a pu être favorisée par l'opposition d'extrême gauche, de même que le bruit des Annamites appelés à Paris pour tirer sur le peuple en cas d'émeute : mais leur origine première semble spontanée, car il ne s'agit pas d'individualités, mais de faits collectifs qui présentent tous les caractères d'une formation populaire. Dans certains milieux d'Auvergne, du Bourbonnais, du Berri, etc., certains déclarent que « les nobles et les curés » sont res-

(1) Comparer en Allemagne la légende de Liebknecht, due à une même origine politique.

ponsables de la guerre : dernier écho d'une haine atavique qui rejette tous les maux sur les personnages antipathiques, — et d'une époque lointaine et périmée où le clergé et les hobereaux de campagne détenaient le pouvoir.

Autre légende répandue à Paris et dans les campagnes : « On a fait la guerre pour décimer le peuple, parce que les « petits » étaient trop nombreux. » Je cherche l'origine de ce bruit, qui va à l'encontre des lamentations unanimes d'avant-guerre sur la dépopulation de la France, comme de l'intérêt des capitalistes qui ont avantage, d'après la loi de l'offre et de la demande, à avoir une main-d'œuvre aussi nombreuse que possible. Je suppose que c'est la réminiscence d'un vieux préjugé ancestral.

Quant aux Gouvernements, j'ai déjà eu l'occasion de dire qu'ils sont étrangers, plus souvent qu'on ne le croit, à la formation des légendes (1). Le fait cependant peut exister, et dans certains cas on doit se demander si les dirigeants ont lancé la légende ou s'ils l'ont simplement utilisée. Il est certain que le Gouvernement allemand, par exemple, favorise, dans les journaux comme dans sa propagande, la diffusion des faux bruits qui représentent les adversaires comme désunis ou démoralisés.

ALBERT DAUZAT.

(1) P. 242 et p. 250, n°

PRÈS DU BEFFROI DE COMINES

Détruit récemment, a-t-on indiqué, par l'artillerie anglaise, et de toutes façons terriblement endommagé par le tir des pièces, Comines fut une de mes étapes autrefois sur la route de France en Belgique. C'est essentiellement un endroit frontière, car il relève des deux pays et se trouve à cheval sur leur ligne de séparation. Anciennement appelée « la Ville aux beaux clochers », Comines reste mi-français par la bizarrerie des conventions politiques, tant que la Lys qui traverse l'endroit a été prise pour ligne de démarcation et le découpe en deux parties inégales. Aux deux bouts d'un petit pont jeté sur la rivière veillent d'un côté les douaniers de France, de l'autre les gabelous belges. Comines était aux vieux temps un fief mouvant de la *Salle* de Lille et peut-être dès l'époque féodale trouverait-on le lieu divisé en Comines-Nord, relevant de la châtellenie d'Ypres, et Comines-Sud, dépendance de celle de Lille (1). Les traités d'Aix-la-Chapelle, de Ryswick, d'Utrecht, celui de Paris en 1815 consacrèrent cet arrangement « qui paraît avoir une origine fort ancienne », dit la notice placée en tête du répertoire officiel des Archives de l'endroit (2).

(1) Le seigneur de Comines était un des quatre haut-justiciers de la châtellenie de Lille. Des recherches sur les sires du lieu ont été publiées dans le tome XV du *Bulletin de la Commission hist. du dép. du Nord*, par M. Th. Leuridan, et indiquent que, le 11 juillet 1250, Baudouin, seigneur du lieu, et son fils, du même nom, s'accordèrent avec Walter de Marvis, évêque de Tournai, au sujet de leur juridiction respective dans la seigneurie. « Baudouin et son fils auront toute justice sur les terres de l'évêque, des chanoines et de l'église, dans la ville ou bourg et hors la ville, dans la rue qui conduit à la maison de l'évêque, en deçà du ponceau et du ruisseau jusqu'au fossé de la ville. L'évêque aura toute justice sur ses terres, sur celles des chanoines et de l'église de Comines, hors du bourg et dans ladite rue au delà du ponceau et même du ruisseau. » M. Th. Leuridan parle ensuite (p. 238) des droits des seigneurs de Comines.

(2) *Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790. Ville de Comines*, par Jules Finot, archiviste du Nord, Lille, in-4°, 1883.

Comines-Nord resta aux Pays-Bas et passa ensuite à la Belgique; Comines-Sud à la France. Les seigneurs y avaient toute justice, haute, moyenne et basse, sauf dans les terres de l'évêque de Tournai et du chapitre local, où ceux-ci exerçaient les mêmes droits sous l'obligation de recourir aux hommes de fief de la Salle de Lille comme à leurs chefs de cens. Ils percevaient des rentes en avoine, seigle, en argent, chapons, œufs, moutons et laine, et avaient une cour féodale. Comines-Nord faisait partie de la grande *Ammanie* et ses échevins ressortissaient à la Salle d'Ypres.

Comme aspect, c'est celui d'un pays plat et d'une laideur affligeante, pays d'usines, de corons, de maisonnettes en briques noircies ou criardes de neuf s'alignant en longues rues, et où il n'y a partout que la teinte ocreuse de la brique pulvérisée et le noir de la poussière de charbon. La partie de Comines qui reste à la France — la plus étendue — contient aussi les deux seuls monuments qui subsistent de l'ancienne ville : le beffroi et l'église. Dans un coin de la Place, où se trouvaient, à notre passage quelques baraques de saltimbanques, closes de toiles rapetassées, on aperçoit d'abord le Beffroi, grosse tour carrée, trapue, avec un couronnement d'arcatures et de pacifiques mâchicoulis, flanquée de tourelles aux angles et dominée par un dôme bulbeux qui peut compter parmi les productions les plus cocasses de nos villes du nord, où cependant les beffrois de Bergues, de Bailleul, de Béthune sont bien des curiosités. Qu'on imagine un immense oignon d'ardoise, octogone, aux lucarnes saillantes et s'inclinant au dehors, qui abritent les cadrans dorés d'une horloge; au-dessus, un campanile fait d'un double échafaudage de toitures chinoises pourvues également de petites lucarnes; enfin, dominant le tout une toupie, la pointe en l'air, s'effilant à 52 mètres de hauteur. Dôme et campanile forment une pyramide plus élevée que la tour elle-même ; aux coins de la galerie qui la surmonte, il y a des tourelles dont la toiture s'effile comme la toupie centrale et, aux étages du campanile, on a mis des balustrades en X comme pour un kiosque de canards. Tel est le beffroi de Comines qui fut construit probablement au XIV^e^ siècle et tout au moins au XV^e^ siècle (1). Il échappa à

(1) On a indiqué le XV^e^ siècle comme l'époque où fut construit le « beffroy » pour « y placer la cloche qui devait annoncer aux *ouvrans* le moment du travail et les

des incendies en 1541 et en 1566 où il fut préservé par le courage des habitants. Les *Gueux* ou *Hurlus* avaient saccagé les villages entre la mer et la Lys, et les villes sur la rivière : Courtrai, Menin, Wervick ; la garnison du château et le « serment » des arbalétriers de Saint-Georges guidèrent la défense, tant que Comines échappa à la dévastation. Les Hurlus se contentèrent de ravager les environs (1). Mais douze ans plus tard, la ville et le château tombèrent aux mains des *Malcontents*, commandés par un jeune seigneur du nom de Montigny, et qui avaient la prétention de représenter le parti catholique populaire et wallon, par opposition aux orangistes flamands et luthériens. Montigny fit occuper le château par le sieur de Bouvry, qui le défendit avec succès ensuite, — pendant six semaines, — contre La Noue, un des lieutenants du duc d'Anjou, frère d'Henri III. La Noue, attaqué par le comte de Mansfeld et qui avait dû lui céder la place, brûla l'église pour se venger de son échec, dévasta l'hôpital et toute la ville (1579) ; le beffroi fut en partie détruit et les archives anéanties. C'étaient les exploits habituels des troupes que traînait avec lui François de Valois dans son expédition de Flandre. Un autre incendie du beffroi et de la ville est indiqué encore en 1584. La tour communale fut enfin rétablie et prit son aspect actuel en 1621, sous le règne bienveillant des « Archiducs », Albert et Isabelle. — On l'a restauré et redressé, au moins pour ses parties hautes, en 1824, car il menaçait de choir sur la place, et il reste utilisé par la municipalité.

heures de repos ». Cf. Quittance et remise « par Jean de la Clitte, seigneur de Comines aux habitants de la ville, de toutes les sommes qui devaient lui revenir à cause de ses droits seigneuriaux et des avances faites pour la construction du Beffroy » (1429). *Arch. municip. de Comines*, CC 68. C'est qu'il y fut long à élever et la ville dut même avoir recours au seigneur pour en finir. Cette même année 1429, « Séon, seigneur de Comines, donne à connaître que les échevins de sa dite ville, aïant entrepris de fonder et faire un beffroi, et n'aiant pu l'achever faute d'argent, lesdits échevins l'avaient cédé au nom de la dite ville au seigneur son père, afin qu'il eut fait faire et achever ledit beffroy et rembourser les frais que son seigneur et père aurai[t] pu faire à ce sujet, et comme il est informé et reconnaît la vérité de cet exposé et que depuis peu la maison échevinale, la halle et le marché de la dite ville avaient été détruits par le feu, il déclare rendre par ses dittes lettres à ladite ville héréditairement pour lui, ses hoirs ou successeurs, tout le droit qu'il avait au dit beffroy, donnant par ses dittes lettres pleine quittance de tous les frais que le seigneur son père et luy auraient pu faire à ce sujet. » Abbé Dervaux, *Comines, la ville aux beaux clochers*. *Bulletin de la Commiss. hist. du dép. du Nord*, tome V. — Il semble au moins résulter de ces pièces que la puissance communale était acceptée par le seigneur. Il n'y avait pas rivalité, compétition comme dans la plupart des villes françaises, mais aide consentie au besoin du seigneur aux manants et qui peut faire comprendre quelle était déjà leur puissance.

(1) Les *Hurlus* ont laissé leur nom à l'une des principales rues de Comines.

Comines fut d'ailleurs, et malgré l'âge relativement récent de son beffroi, fut d'ailleurs une des premières villes organisées en commune et ses franchises et privilèges se trouvaient conservées dans un registre que gardaient les archives (1). Dès 1276, « Baudoin, chevalier, sire de Comines », déclare que « pour le salut de son âme, de son père, de sa mère et de ses sœurs, pour le profit de la ville de Comines, il a de sa bonne volonté quitté irrévocablement et à toujours, à ses échevins et à toute la communauté de ladite ville, les quatre deniers d'étalage que chacun des bourgeois lui devait payer chaque an au Noël, plus le service de faner son foin et toutes corvées ». Plus loin il leur quitte de même « irrévocablement et à toujours » les profits de la Halle. Les franchises de la ville sont d'ailleurs indiquées dès les vieilles époques par les mots « échevins et bourgeois » qu'on trouve couramment employés. En 1273, le même Baudoin avait accordé à la ville « la place qui gist entre la maison Gillon Stassin et le vieux moulin, avec le profit. Le roi Jean enfin (1361) confirma, sur le vidimus des échevins, le privilège accordé par le seigneur Helliers de Wugiers « aux tisserans, avec franchise de métiers et licence de faire faire une cloche, laquelle serait sonnée quatre fois par jour, pour aller à l'œuvre toute manière de gens ouvrans par journée, avec amende desdits corps de métiers, donnant congé et licence aux dits tisserans de faire un scel de leur métier, lequel scel doit être entre les mains de leur franc-valet, accordant de plus que les jurés dudit métier puissent cueillir chaque semaine un gros de chaque outil travaillant, le tout accordé sous promesse de garantie envers et contre tous sous son scel le 25 septembre de l'an de grâce 1359 » (2).

(1) Registre in-f° contenant les « keures ou statuts, lois, ordonnances, faits et renouvelés et bien entretenus auprès des Seigneur et Conseil de Comines et de l'avis des bonnes gens, l'année après l'incendie qui détruisit la Halle et les registres y renfermées, ce qui est bien le XVI^e^ jour de mars XIV^c^-XXVII ». — Ces statuts furent renouvelés en 1570 et 1571 et sont une mine de renseignements pour la vie sociale, les mœurs, les coutumes, les institutions de la Flandre au XV^e^ siècle. Ils ont été traduits du flamand et publiés par M. de Cleene dans le tome VII des *Annales de la Société d'émulation pour l'histoire des antiquités des Flandres*, Bruges, 1872. Cf. *Archives de Comines*, AA 4, et Introd.

(2) La série HH des Archives de Comines contient nombre de documents sur les privilèges des drapiers, de 1366 à 1377; des franchises, statuts, keures et pièces diverses concernant les tisserands, sayetteurs, barbiers, tanneurs, ligateurs et rubanniers, bourgeteurs, porte-faix, fabricants de bas de laine grasse, gantiers, fabricants de velours d'Angleterre, dit *velours des gueux*, de calemande, de bazin, de chapeaux, peigneurs de draps, brasseurs, etc.— L'historique de la ville est assez succinct pour les vieilles époques : En 880 Comines fut saccagé par les Normands.

Le beffroi de Comines, dont le rez-de-chaussée comporte une salle voûtée, en briques, en possède au-dessus une seconde avec balcon. Cette deuxième salle est décorée de boiseries Louis XV et sur la cheminée d'un portrait de Louis d'Orléans, fils du Régent, qui fut un des derniers seigneurs du lieu. Au-dessus encore se trouve une autre salle semblable, mais sans ornementation (1). L'horloge est actionnée par un tambour et des engrenages en fer battu ; deux des cloches datent de 1590, une de 1595 et une quatrième de 1733. Du balcon qui décore le premier étage, le 9 octobre, jour de la saint Denis, il était autrefois d'usage de distribuer à la foule de grosses cuillières en bois, — des louches. J'ignore si cette tradition bizarre a été conservée après la Révolution, mais anciennement elle annonçait l'ouverture d'une foire franche instituée par un des seigneurs du lieu qui s'était trouvé retenu prisonnier dans son propre châtel durant sa jeunesse et n'était parvenu à donner l'éveil à ses vassaux qu'en jetant par une fenêtre toute sa vaisselle qui était de bois et portait ses armes. Délivré par son peuple il le récompensa en lui donnant une foire et du haut du beffroi, pour commémorer l'événement, on continuait à distribuer des louches aux successeurs des fidèles manants que le seigneur de Comines avait tenus en sa grâce (2).

§

Humble à côté de cette construction caractéristique, l'église Saint-Pierre, qui ouvre dans une sorte de cour, tout proche, est un petit édifice à trois nefs, en briques avec encadrements de pierre, qui fut élevée au xv^e^ siècle, dans un style d'ailleurs sans grand intérêt et refaite en grande partie deux cents ans plus tard, après les exploits de La Noue. Une grosse tour à clocher pointu, cantonné de poivrières s'élève à l'entrée ; la croix de fer du sommet porte la date de 1615. A

Le seigneur Burchard alla deux fois aux croisades et entra dans Jérusalem avec Godefroy de Bouillon. On rapporte qu'il avait donné avant de partir pour la Terre Sainte son bien en grande partie aux églises de Lille, Tournai, Douai, Marchiennes et Cambrai. Pendant le siège de Lille en 1197, les Français s'emparèrent de Comines. La ville fut saccagée et détruite encore en 1382 par les troupes envoyées pour soutenir Louis de Male. Un incendie est signalé de même en 1427.

(1) C'étaient là qu'étaient probablement conservées les Archives de la ville. Nous avons indiqué qu'en 1579, lors de l'incendie allumé par les troupes de La Noue, bon nombre des titres de la commune furent détruits.

(2) Aux archives et collections de la mairie on possédait deux de ces louches (Invent. II. 39) ; l'une portait la date de 1688, l'autre celle du 12 octobre 1713.

l'intérieur, on ne signale guère qu'une *Assomption* peinte sur bois et qui doit dater du XVI^e siècle, ainsi que quelques pierres tombales. L'église de Comines avait, paraît-il, de curieux usages, qu'il fallut interdire au cours du temps, comme de donner la bénédiction à un oiseau dans l'édifice et le conduire ensuite en triomphe après l'avoir présenté à l'autel où l'on chantait le *Te Deum*. Le doyen et les chanoines du lieu (1) avaient sollicité aussi de porter des chapes blanches herminées aux extrémités comme leurs aumusses (2). Sur la place, tout proche, et comme une curiosité dans ce pays de la brique, on ne manque jamais du reste, de signaler aux visiteurs « la maison de pierre », unique évidemment daus toute la ville, et qui est une superbe bâtisse avec pilastres, fenêtres encadrées, cariatides. On la met sur les quelques cartes postales que débite le libraire et nous ne serions pas surpris qu'elle ait déjà sa légende. Puis, c'est tout. Il doit y avoir à Comines un Hôtel de Ville qui date de 1701 et se trouve indiqué comme un bâtiment carré, de briques toujours, mais élevé sur une base de pierre ; on mentionne aussi un autre Hôtel de Ville, plus ancien et sans doute ayant cessé de plaire (3), mais c'est à peu près tout. Un dernier coup d'œil à l'oignon réjouissant du Beffroi et nous n'avions plus qu'à partir. Entre deux trains nous avions vu l'endroit. De ses « beaux clochers » : celui de l'Hospice Notre-Dame de l'Assomption ; celui des Sœurs Grises ; des tourelles de Notre-Dame des Sept-Douleurs et de la Maladrerie, il n'est rien resté. En 1793, on abattit la

(1) Comines possédait autrefois un petit chapitre dont le patronage et la collation passèrent en 1250 à l'évêque de Tournai. — La ville est indiquée au XVIII^e s. comme étant « de la gouvernance de Lille et pouvant faire appel au Parlement de Flandre ». On y trouvait le chapitre de la collégiale Saint-Pierre, des couvent de Récollets, Sœurs grises, Sœurs augustines. Comines, indique encore Esmangart est une seigneurie appartenant à M. le duc d'Orléans, lequel est un des quatre seigneurs Haut-Justiciers de la Châtellenie de Lille en cette qualité. *Etat des villes, bourgs, villages de la Généralité de Flandre*, p. 46-47.

(2) Aux Archives de la ville se trouve conservé un précieux registre (G G 51) donnant une relation des origines de l'église collégiale, ainsi que de quelques événements dont la ville fut le théâtre.

(3) Les Echevins de 1722 « juraient et affirmaient sur la damnation de leur âme qu'ils croyaient tout ce que leur mère la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine croit, enseigne et propose sous l'obéissance de N. S. Père le Pape, abjurant et détestant toute doctrine contraire à icelle, comme celle des luthériens, calvinistes, anabaptistes et tous autres hérétiques, leurs adhérents et sectateurs » — *le Magistrat* ou *la Loi* de Comines était composé de sept échevins, un receveur, deux tuteurs *gardes-orphènes*, cinq *esgards*, officiers chargés spécialement de la police, du maintien des privilèges et réglements de la ville. — Les gardes-orphènes étaient les tuteurs d'office des orphelins. Ces magistrats paraissent avoir été particuliers é la Flandre du Moyen-Age. Cf. Arch. de Comines, série B B.

flèche aiguë et légère qui dominait les Sœurs Grises et avait été bâtie par Jean de la Clite en 1455; les Sœurs disparurent bientôt. Le petit clocher de Notre-Dame des Sept-Douleurs rappelait des ravages de la peste en 1646 et 1647 et un vœu fait à la Vierge par les Echevins afin d'être délivrés du fléau ; la chapelle fut profanée et dévastée et le clocher renversé. Les tours de l'Hospice Notre-Dame et de la Maladrerie eurent le même sort et, dit l'abbé Dervaux qui rapporte le fait, c'est à peine si l'on connaît aujourd'hui l'endroit où s'élevait le dernier établissement. Peut-être aurions-nous dû chercher l'hôpital des Augustines, qui existait bien avant 1196 et où l'on a mentionné d'assez belles peintures et des boiseries remarquables. De l'Hospice (Gasthuys), maison de refuge pour les pauvres (1), les titres remontent au delà de 1222. On parle encore à l'époque de la destruction d'un couvent de Récollets. La Commune, constituée on l'a vu dès le XIII^e^ siècle avait élevé des Halles, un marché, une maison échevinale. L'incendie de 1584 acheva de détruire le vieux Comines, sans parler des guerres successives et des méfaits de l'époque révolutionnaire, — si bien qu'aujourd'hui tout y est moderne et quelconque (2), — ce qui n'engage guère à s'attarder à l'endroit.

§

Nous remontons la longue rue du Pont, hérissée de petits pavés pointus hostiles aux semelles, et nous voici à la frontière, qui coupe en deux la ville. Je me borne à transcrire ici mes notes, qui donneront la fin de cet épisode, et dont le commentaire serait, je crois, bien inutile. A la tête de la passerelle jetée sur la Lys, — qui n'est encore qu'un ruisseau dont les eaux troubles dénoncent la chimie nauséeuse des fabriques, — des douaniers montent la garde. Ils n'ont point

(1) Les titres de l'administration de *la pauvreté* remontent au XV^e^ s. cf. Archiv. de Comines, série G G.

(2) Déjà au XV^e^ s. des lettres de Jean de la Clite, seigneur de Comines, avaient autorisé les habitants à constituer une rente annuelle de 48 liv. dont le capital devait subvenir au payement des dettes de la communauté « devenues considérables à cause du logement des troupes et de la destruction de bon nombre de maisons par les incendies et les pillages ». En 1540 et en 1548, nouveaux désastres, — le second avec les Gueux. Lors des guerres de la succession d'Espagne, Comines souffrit par sa situation sur la frontière, qui l'exposait aux incursions des bandes de partisans et au passage des troupes. La série E E des archives locales contient encore une « déclaration faite en 1645 des maisons brûlées, ruinées et démolies durant les troubles et misères de guerre illecq. » *Idem*, on trouvera une « Estimation des pertes subies du fait des troupes pendant les guerres de la succession d'Espagne ». — Les droits de la commune, est-il indiqué ailleurs, que nous avons vu confirmés par le roi Jean, l'avaient été de même par Charles V et Charles VI.

des allures trop rébarbatives ni soupçonneuses, toujours à s'assurer si quelque galvaudeux ne passe pas de la fraude, et nous en profitons pour les faire jaser. Nous ne voulons pas, en effet, traverser Comines sans nous enquérir du château où naquit en 1445 le célèbre historien de Louis XI, — qui fut plus tard un des plus notables pensionnaires de Loches, — et dont les restes ont été classés parmi les monuments historiques (1). Mais jusqu'ici nous n'avons obtenu sur ce point d'archéologie et d'histoire que des indications à peu près nulles. Les douaniers, curieux par habitude professionnelle, en sauront peut-être davantage que le commun des indigènes. Tout le poste qui somnolait sur les bancs se lève à nos questions et aussitôt on fait cercle :

— Un château?

— Oui, un château ancien, ici, à Comines...

Les braves gens se consultent; l'un soulève son képi pour se gratter de l'ongle et réveiller la mémoire, et, visiblement heureux d'obliger des touristes, nous engage à retourner et prendre « la rue du château ». Ça doit être au bout, sur la ligne du chemin de fer.

— Tu sais bien où demeurait Verdier? fait-il à un collègue.

L'autre sait où demeurait Verdier, mais pour le château il ne l'a jamais vu. Un troisième dit qu'il n'en reste rien. Les ruines évidemment leur semblent peu importantes. Nous en jugerons peut-être autrement et le principal est de les découvrir. Nous remontons la rue aux petits pavés meurtriers; nous revoyons le beffroi bulbeux, la « maison de pierre », l'église, les baraques des saltimbanques. Voici la « rue du château », large, banale, triste, comportant les mêmes maisons de briques rousses qu'on retrouve par toute la ville, et dont la teinte uniforme ainsi que la laideur finissent par exaspérer comme la pluie sans fin. Au bout, c'est la campagne. Nous prenons à droite; nous allons jusqu'à la ligne du chemin de fer. Il n'y a rien. La barrière passée, on trouve la route poudreuse, des cultures. Aussi loin que la vue peut s'étendre, il n'y a que la plaine, et rien qui ressemble à des ruines. Des bonnes femmes que nous questionnons s'étonnent en leur patois, puis déclarent :

(1) On les y trouve dès 1874. Une des dernières listes publiées (*La Correspondance historique et archéologique*, 1915, n° 4) en porte encore la mention.

— La rue du château ?... Vous l'avez passée, la rue du château !...

— Mais le château?

Un jeune gars montre les champs, la voie ferrée. C'était par là, il ne sait plus au juste; on a dû le détruire.

— On a bâti des maisons à la place?

— Oui, on a bâti.

— Il y a longtemps ?

— Pour sûr, il y a longtemps...

Nous allons y renoncer quand un citadin, mieux informé et d'ailleurs plein d'obligeance, nous tire d'embarras.

— Il faut aller, Monsieur, dans la fabrique de Me Blancard... Vous reprenez la route jusqu'au carrefour... C'est là. On vous montrera la fabrique...

Et les ruines sont à l'intérieur?

— Oui, Monsieur, dans la cour...

Qui diable les y aurait cherchées? On revient; on reprend l'interrogatoire des bonnes femmes. La fabrique? Cette fois elles savent. Et après cette course plutôt mouvementée, nous franchissons la porte charretière d'un immeuble où plusieurs chiens nous accueillent en jappant furieusement et avec le plus âpre désir d'entamer nos mollets. La concierge nous guide, et lorsque nous avons tourné l'angle d'une maisonnette, au milieu d'une cour où sont édifiés des hangars, où vaguent des tombereaux et qu'encombrent des gravats et des monticules de rondins, nous apercevons un pan de muraille haut de deux à trois mètres, dans lequel on peut encore reconnaître les restes d'une tour ronde, avec les ouvertures égueulées de deux fenêtres.

— Et c'est tout?

— C'est tout, bien oui...C'est ça qu'on appelle « la Brèche!... Il n'y a plus qu'un « mont de briques... » Seulement, je vais vous dire, Monsieur... On ne peut pas l'enlever parce que c'est porté sur les cartes du pays, et tous les ans on fait la fête qui est appelée pour ça la fête du château...

Je fais le tour de cette ruine misérable, dans le creux de laquelle et pour l'utiliser, sans doute, l'homme moderne est décidément un bien prosaïque animal! — on a installé les « commodités ». Un des hommes de la fabrique s'y trouve justement installé, le dos rond, — que je m'excuse de dé-

ranger dans cette opération importante. Mais il a un bon sourire, porte même la main à sa casquette, sans se douter bien probablement qu'il surmonte le dernier reste du manoir qu'éleva Jean, prince de la Clite, seigneur du lieu, en 1388, pour remplacer un plus ancien édifice détruit pendant les guerres du XIII[e] siècle. Construit en briques comme le château de Steene, près de Bergues — qui reflète encore dans l'eau de ses fossés ses jolies tourelles de la Renaissance — celui du vieux chroniqueur, qui possédait, paraît-il, une des plus riches bibliothèques des Pays-Bas, n'a pas été plus respecté du temps que des hommes. Il y avait là deux donjons, quatre grosses tours crénelées (1), — au milieu, la chapelle, — et la place était forte, car en 1646 et 1649 les armées françaises et espagnoles se la disputèrent. Turenne lui-même ne dédaigna pas d'en faire le siège et s'en empara en 1658 (2). Le 9 août 1674, le maréchal d'Humières, gouverneur de Lille, la fit sauter, de crainte de la voir utilisée par l'ennemi, et malgré les mines « on eut du mal à en venir à bout, à cause de l'épaisseur des murailles et de la dureté du ciment », ce qu'on peut « reconnaître encore, dit M. Th. Leuridan, sur les débris qui subsistent ». En même temps que le château, on avait d'ailleurs détruit la chapelle qui s'y trouvait enclose ; mais l'office du chapelain fut transféré dans l'église collégiale et il continua d'y dire la messe pour les sires de Comines. La charge ne fut supprimée qu'en 1758.

Nous heurtons du pied quelques fragments du « mont de briques » qui s'effritent en poussière rougeâtre, et nous n'avons plus qu'à nous éloigner en riant de la mésaventure. Le « Joanne » indiquait pourtant ici « belles ruines d'un château » et la *Commission des Monuments historiques* a pris soin de classer ce pan de mur qui sert de tinette. Mais sur les routes, on a de bien autres mésaventures. Je dois avouer toutefois que, dans ma surprise, j'ai oublié de demander si « la fête du château » avait quelque rapport avec celle des louches.

(1) Selon Buzelin (*Gallo Flandria*, p. 55) il avait quatre grosses tours à l'extérieur, quatre petites au dedans, de nombreuses salles, etc. Cf. deux planches de l'ouvrage de L. Millin, *Antiquités Nationales*, Paris, in-f°, t. V.

(2) Un tableau ancien autrefois à Comines et ensuite revendiqué par des particuliers (Archiv. II, 42) représentait ce siège et montrait les monuments et les aspects de la ville : la grande église, le beffroi, l'hôpital, le couvent des Récollets, la maladrerie, une île avec « les grands moulins », etc.

(3) *Recherches sur les sires de Comines*, *loc. cit.*

Après avoir traversé de nouveau Comines et remercié les douaniers, il n'y a plus qu'à franchir la passerelle et entrer en Belgique. L'eau sale de la Lys baigne d'affreux pans de bicoques. Les gabelous de Sa Majesté le Roi des Belges, avec des tuniques vert foncé et des casquettes plates, sont de faction devant leur poste, mais nous regardent sans même penser à visiter nos poches. Nous remontons une interminable rue de maisonnettes, pavée elle aussi de petits cailloux impitoyables pour nos semelles et dont les trottoirs sont bordés de longues dalles étroites, de grès bleu, reliées bout à bout par des crampons de fer. La population a l'air plus misérable et plus triste qu'à Comines-France. Des enfants guenilleux, pieds-nus, traînant de gros sacs de chiffons, restent hébétés à l'aspect de quelques petits sous que l'un de nous distribue. Plus loin, nous rencontrons des carrioles attelées de pauvres chiens hargneux, — des chiens de contrebandiers, dirait-on, pour lesquels l'inconnu est toujours l'ennemi. — Mais il faut bien avouer qu'on arrive dans le paradis des fumeurs. La marchande de tabac, pour deux sous, nous emplit un énorme cornet de ficelle jaunâtre, — qui a d'ailleurs goût de paille ; une boîte d'allumettes coûte deux centimes, et peut-être encore est-on « chocolat » d'un centime, parce qu'on n'est pas du pays. La frontière est bien passée, décidément. A la station, l'employé qui poinçonne les tickets vous les remet en disant d'un air grave : « S'il vous plaît, Monsieur. » Le chef de gare a un képi groseille et des galons jusqu'au coude. L'horaire mentionne des trains à 17 heures, à 23 h. 28, et ce procédé, dont nous n'avons pas encore l'habitude (1), nous oblige chaque fois à un calcul de réduction. — Ce qui ne s'est pas modifié toutefois, c'est l'aspect des wagons franco-belges ; des voitures grillagées, branlantes, enfumées et poisseuses, — matériel de rebut des compagnies qui a peut-être soixante-quinze ans d'âge et a entendu les sarcasmes de Monsieur Thiers ; vieux wagons à la retraite, utilisés encore sur les petites lignes et qu'on retrouve sur toute la lisière, cahotés d'un pays à l'autre, — et qui nous conduiront jusqu'au cœur de la Belgique, jusqu'à Tournai et Ypres.

CHARLES MERKI.

(1) On sait que ce système maintenant est adopté en France ; mais il n'est guère utilisé que dans les gares, les administrations, — et chacun *in petto* continue à compter à la mode ancienne, celle dont il a l'habitude.

« LA BELLE-ENFANT »

OU

L'AMOUR A QUARANTE ANS

(*Suite* [1])

—

XI

Ah! qu'elle eût volontiers battu quelqu'un! Elle se sentait vraiment, ce matin-là, d'une humeur massacrante. Toute pareille à un homme, le lendemain d'une débauche avilissante. Venue respirer un peu dans le jardin du Pharo, elle n'apercevait pas les fleurs; le ciel bleu, ni l'éclat des couleurs dans l'atmosphère pure ne la touchaient. Assise à l'ombre, elle était plongée dans ses réflexions. Elle pensait à Guy. Elle éprouvait la plus grande mortification à s'être humiliée devant lui. S'être mise au-dessous d'un homme, s'être abaissée ainsi, ah! cette idée-là lui était insupportable! Mais qu'avait-elle enfin, hier, elle était folle!... Et quelle influence ce Guy Joli exerçait-il donc sur sa nature? Jamais aucun homme n'avait agi sur elle de cette façon. Vraiment aimait-elle, elle, elle qui n'avait jamais aimé?... Elle essayait de voir clair en ses sentiments. Elle s'était souvent demandé quelle chose était l'amour, et elle croyait parfaitement le savoir. Il lui était déjà arrivé des caprices, des *béguins*. Elle avait démonté cela, elle l'avait analysé, pour voir ce qu'il y avait dedans. Elle avait vu. Et l'amour, elle pensait que c'est un béguin qui dure, un caprice à évolution lente. Ça se passe surtout dans l'imagination. C'est une illusion. De l'être auquel on songe on se forge

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 479, 480 et 481.

une image très différente de la vraie. On le transfigure, on le grandit, on l'embellit. Que, par quelque endroit, il offre prise à l'imagination, et voilà celle-ci qui se lance, et toute raison, tout jugement aboli. On ne distingue plus qu'une petite partie de l'*objet*, celle qui vous enthousiasme, laquelle est portée dans une lumière aveuglante, tandis que tout le reste recule et disparaît dans l'ombre. Si l'objet le veut, s'il sait se conduire, il peut prolonger l'illusion. Et si, en même temps, le sujet qui s'illusionne possède plus d'imagination que de clairvoyance... Mais courte ou longue, mais caprice ou amour, c'est toujours, à l'origine, une illusion, et ce qu'on aime c'est une création de soi, ce n'est jamais une réalité, une réalité extérieure à soi. Voilà ce que Diane se disait. Elle ne croyait pas à l'amour, elle en faisait un mouvement, nettement explicable, et obéissant à des lois qu'elle connaissait.

Quand on lui disait qu'on l'aimait, elle éprouvait une certaine douceur, mais toujours, en même temps, de l'étonnement que l'on parût croire à la profondeur et à la personnalité d'un tel mouvement de l'être. Les sentiments lui apparaissaient souvent comme mécaniques, faciles à prévoir, dégagés de tout mystère. Elle pouvait supposer un chimiste des passions, se livrant à des expériences sur le cœur humain, et par mélanges dosés, par combinaisons à formules connues, par une série déterminée d'actions et de réactions, arrivant toujours exactement aux mêmes résultats. Et cette idée lui donnait du dégoût pour l'amour. Hélas ! songer que des existences ont tant soif d'une boisson si vaine ! Et qu'il y a des gens si heureux parce que, automatiquement, ils mettent en mouvement cette mécanique, et d'autres si désolés parce que, avec eux, au contraire, elle reste inerte.

Il était certain que Guy Joli l'avait émue. Quelque chose s'était éveillé en elle depuis qu'elle le connaissait. Elle en avait vécu plusieurs jours dans une sorte de surprise. Elle avait beaucoup pensé à lui. Mais maintenant qu'elle y réfléchissait et qu'elle voulait savoir absolument ce qu'elle éprouvait, elle croyait comprendre. C'est parce qu'il était indifférent, qu'elle s'intéressait tant à lui. Simplement. Pas autre chose. Il paraissait ailleurs et inaccessible, c'est là ce qui irritait la curiosité et le désir. Mais c'était un air qu'il se donnait, un genre, une pose. Tous les hommes sont les mêmes, et au fond

celui-là devait ressembler aux autres. Elle le connaissait mal, voilà tout. Toujours la même histoire : l'imagination part à propos d'un détail qui, grossissant, grossissant, voile tout le reste. Sa froideur, son indifférence, sa façon de planer au-dessus de l'humanité, et son air d'être si loin de Diane, si détaché, en réalité c'était peut-être tout simplement qu'elle ne lui plaisait pas,—pas son type, comme on dit : il préférait sans doute les femmes petites et maigres, — ou les blondes?...

Et pourtant, pourtant!... elle disait cela... et elle savait bien que ce n'était pas cela... Non! il n'était pas pareil aux autres, mais non! il ne leur ressemblait pas! C'était un garçon à part. Il ne cherchait pas à paraître différent, il l'était. On voyait bien que rien de ce qui, dans la vie, est important pour les autres n'avait de valeur pour lui ; il était en dehors, son univers était ailleurs. Jamais Diane n'aurait pensé qu'elle pût s'intéresser aussi passionnément à un tel homme. Elle le trouvait beau, mais... était-il sensuel? A certains moments, elle le croyait, elle en doutait à d'autres. Or, jamais elle n'avait jusque-là envisagé la beauté que comme source de volupté. Elle n'avait apprécié que le plaisir physique, n'avait désiré que des hommes possédant de vraies qualités d'amant, ayant le don précieux des caresses. Elle n'était pas sûre, maintenant, que Guy fût sensuel. Elle se demandait alors ce qui attachait tant sa pensée à lui, et elle soupçonnait presque que c'était sa nature morale, si mystérieuse, si difficile à définir. Lui, il était, vraiment, le moins bourgeois de tous les hommes qu'elle avait connus. Lui, si doux, il était, vraiment, un véritable anarchiste. Il était parfaitement en dehors de la société ; pour lui la société n'existait pas. Et sans doute aurait-il pu devenir pour Diane le maître qui lui aurait appris cette vérité vers laquelle elle tendait constamment et obscurément. C'était cela, probablement, qui, avec sa grâce plastique et son indifférence, le rendait le plus attirant.

Mais en même temps qu'elle se faisait cette réflexion, elle revoyait la scène d'hier dans l'infâme maison, quand elle s'était offerte et qu'il l'avait repoussée, et elle en rougissait d'humiliation et de rage.

A ce moment, elle releva les yeux que, songeant, elle tenait portés sur le sable où elle traçait machinalement des cercles avec son ombrelle, et elle aperçut non loin d'elle Ecar-

telance qui, debout dans une allée voisine, la regardait fixement. Celui-là, ici, encore !... Cette présence redoubla sa mauvaise humeur; ses beaux yeux noirs s'emplirent de colère. Mais lui, nullement troublé, et non plus timide comme l'autre jour, s'avança vers elle délibérément et la salua. Oh ! ce genre de commis-voyageur !

— Je suis très heureux de vous rencontrer, dit-il.

— Est-ce que je ne vais plus pouvoir faire un pas maintenant sans que vous me suiviez? fit Diane avec irritation.

— Calmez-vous, allons, répondit Ecartelance sans se démonter le moins du monde. Ecoutez : j'ai réfléchi depuis hier, j'ai des choses importantes à vous dire; je vous serais obligé de m'entendre.

— C'est que j'y suis bien peu disposée ce matin, je vous avertis, fit Diane, frappée, d'ailleurs, du changement de ton d'Ecartelance.

Sur les bancs, des femmes cousaient et bavardaient en surveillant des enfants. Cette petite scène paraissait les intéresser :

— On nous regarde ici. Il est difficile de parler... Voulez-vous venir jusque-là? continua l'homme d'affaires.

Au sommet du Jardin, s'élevait sur une esplanade l'Ecole de Médecine, il l'indiquait d'un signe de tête.

— Je n'en ai aucune envie, je suis très bien là... Enfin, j'espère que ce sera court, et qu'après cette conversation, vous me laisserez décidément tranquille, dit la jeune femme en se levant.

Ils gravirent en silence cette petite pente. Le soleil était ardent; elle avait ouvert son ombrelle. A droite, s'étalait une courte plate-bande, et tout de suite après on découvrait, dans une vision magnifique, le port, le navire, les maisons, tout Marseille ! entouré d'un cirque de collines...

Arrivés près du monument, ils étaient seuls dans un grand carré d'ombre. Diane s'arrêta, elle ferma son ombrelle, et, debout, les deux mains appuyées sur la pomme, regardant avec malveillance l'homme qui l'accompagnait, elle demanda, sur un ton hostile :

— Alors? que voulez-vous me dire ?

Elle ne cherchait pas à démonter Ecartelance. Elle parlait comme elle sentait, agacée maintenant par cet homme, et

d'exécrable humeur. D'ailleurs eût-elle désiré le troubler, ç'aurait été peine inutile : l'autre n'avait plus peur, il s'était repris. Le plus dur, sans doute, c'était de dire à Diane qu'il l'aimait. Il n'avait jamais dit cela à aucune femme. Elle lui paraissait si loin de lui, il s'était fait un monde de cet aveu. Mais maintenant que c'était fini, qu'elle l'avait écouté, qu'elle savait, elle lui imposait moins. Ça devenait presque comme une affaire à traiter. Il voulait. Il la convaincrait, il la plierait à sa volonté comme un client rebelle. Sa volonté, relevée, le remplissait. Cette femme, il fallait qu'il l'eût! Il y voyait clair à présent : il comprenait bien que ce n'était point par ses charmes qu'il la tenterait ; il n'était pas de ces petits jeunes gens... bien sûr, il n'était pas Monsieur Guy Joli... Ah! celui-là l'exaspérait! Tout le monde l'admirait. Et quand il avait daigné dire un mot, Ecartelance avait écouté, lui, et il avait trouvé ça inepte...

Mais Diane était quelqu'un. Sans doute elle pouvait comprendre, elle pouvait être persuadée. Il fallait de bons arguments : de ceux-là, parbleu, il ne manquait pas et il savait s'en servir. Il redevenait l'homme d'affaires qu'il était profondément.

— J'ai réfléchi depuis hier, dit-il d'une voix posée, j'ai beaucoup réfléchi. Peut-être vous ai-je fait mauvaise impression... Je vous demande de m'écouter comme si vous m'entendiez pour la première fois. Il faut que vous compreniez bien la situation, et que vous sachiez exactement qui vous avez en face de vous. Voici l'homme que je suis : un homme qui peut ce qu'il veut... Rien ne se donne : il faut prendre. Je prends. Vous voyez ces grosses mains, c'est épais, ce n'est pas beau, dessus il y a du poil, mais ça serre. Vous savez, j'étais plus pauvre que le dernier des portefaix de la Joliette. Je suis riche. Jamais rien ne m'a arrêté, rien ne m'a résisté...

— Qu'est-ce que cela peut me faire? dit Diane.

— Beaucoup! répondit-il en s'animant, et d'une voix éclatante. Beaucoup, car cet homme que je suis vous veut. Oui, je vous veux! Ah! ne vous éloignez pas, ne vous fâchez pas!... Il faut que vous m'entendiez, je ne parle pas pour dire des choses inutiles. Ce que je vous dirai est important. Important pour vous et moi. Il serait enfantin de ne pas m'entendre...

— Vous êtes long, fit Diane.

— Ecoute, s'écria brutalement Ecartelance, j'ai éprouvé de grands désirs, je les ai satisfaits; je croyais avoir ressenti des joies violentes. Eh bien, aujourd'hui, je sais que je n'ai rien désiré, et que je n'ai rien eu, car maintenant je te désire, et je veux t'avoir! Je ferai tout pour toi, et tu ne sais pas de quoi je suis capable! Dis, comprends-tu? Tu peux vivre la plus belle vie qu'une femme ait jamais vécue... le moindre de tes caprices sera immédiatement réalisé... tu seras plus puissante qu'une reine...

Il embrassa d'un geste la mer, les montagnes et la ville, ce formidable paysage d'eau, de briques et de pierres d'où mille bruits vivants montaient jusqu'à eux :

— Je te donnerai tout cela, dit-il magnifiquement.

Et d'une voix ardente, se penchant sur elle:

— Quitte cet imbécile, et viens avec moi!

Diane regarda Ecartelance de haut en bas, fit un pas en arrière, et, les sourcils froncés, l'œil étincelant, lui jeta :

— Ah mais ! Vous m'embêtez !

— Je t'embête, fit Ecartelance.

Effrayant, il se mit à rire. Soudainement la colère était entrée en lui.

Il avait une telle conscience de sa valeur, il se sentait tellement supérieur à tous ceux auxquels pouvait s'intéresser cette femme qu'il lui paraissait absurde et révoltant qu'elle ne s'inclinât pas instantanément devant la stature de son énergie et de son intelligence.

— Je t'embête, reprit-il, ricanant. Et pourtant tu n'es pas idiote. Tu es quelqu'un, je l'ai senti. Tu ne m'as donc pas encore compris. Tu ne devines donc pas ce que peut être l'amour d'un homme tel que moi. Je suis fort, tu n'es donc pas de ma race?... Voyons, Diane, ce n'est pas à la femme que je parle, ce n'est pas au cœur, c'est à la tête. Tu veux donc que je te dise des choses que je n'ai jamais dites qu'à moi-même. Il faut pourtant que tu me connaisses. On vous a peut-être raconté sur moi des histoires. Vous avez peut-être peur à cause de cela. Eh bien, j'ai un passé, oui, — mais le passé est passé, vous savez. On n'attaque pas les gens comme moi sur leur passé. On n'oserait pas. Je suis un vainqueur. On ne garde rien que le sentiment de ma force. Si je suis fort, mon élévation est juste. Devant moi, les faibles baissent la tête, ils

saluent, et les forts me traitent avec estime et en égal... Allons, comprenez-moi, je suis digne de vous. Et ne répétez plus que je vous embête !

Il y eut un court moment de silence. Diane demeurait interdite. Cet homme, quelle brute ! mais tout de même pas une brute ordinaire... De l'ampleur.

Cependant, elle était exaspérée par sa façon de lui parler, de la traiter, de la dominer :

— Vous avez fini ? demanda-t-elle avec insolence. C'est mon tour ? Alors écoutez bien : vous me dégoûtez, Monsieur Ecartelance. Avec vous : jamais, vous entendez. Jamais !

— C'est ce qui vous trompe, ma belle ! cria Ecartelance avec fureur.

Et lui tournant le dos brusquement, il disparut derrière le Pharo.

XII

« Mousse, encore un peu de la glace... » dit Barougas.

Il choqua son verre contre ceux de Didier et de Guy Joli : « A l'amitié ! » fit-il, et il but, largement.

Sur la passerelle de la *Belle-Enfant*, assis autour d'une petite table pliante, tous trois se rafraîchissaient. Le soir tombait, l'agitation sur l'eau avait cessé ; plus de sifflets dans le port.

— Tiens, fit Didier, après un silence, on ne voit plus jamais Garcin...

— C'est vrai, j'ai oublié de te le dire, s'écria Guy. Je l'ai rencontré, Garcin, figure-toi. Bien changé. Ne pensant plus à ses peines de cœur. Il a trouvé une carrière nouvelle pour sa sensibilité : philanthrope. Il s'occupe d'une bonne œuvre, une « Cantine maternelle » qu'il fonde à Marseille, pour donner à manger aux femmes enceintes et mères nourrices.

— Pas possible !

— Si ! Et il est extrêmement occupé. D'ailleurs enchanté de faire le bien ; et sage comme une image, candidat au Prix Montyon.

— Il est donc guéri de la femme, il est bien heureux ! fit Didier presque malgré lui.

Il était loin de soupçonner ce qui s'était passé dans le cœur de Garcin.

Guy répondit :

— Il est vertueux. Je lui ai promis de le chanter dans mes vers. D'ailleurs je veux écrire deux grands poèmes, l'un sur le célibat — l'autre sur la République.

— Ah ! monsieur Joli, il ne faut pas mal parler de la République, dit Barougas avec conviction.

— Ce n'est pas moi qui en parlerai mal, commandant. La semaine dernière, pour le 14 juillet, j'ai cousu de mes mains un drapeau de 4 m. 50, et j'ai dépouillé un vieux balai de son manche pour faire la hampe. Jamais je n'avais tant travaillé ! Je suis pour la République, monsieur Barougas, parce que je suis poète... Je suis pour le Peuple contre le Bourgeois. Le Peuple, c'est la vie, c'est le don de soi, c'est le réservoir de tout ce qui est généreux, le Bourgeois c'est ce qui est étriqué, mesquin, économe et plat. Vive l'élan en face de la restriction !... Et puis la République, c'est la liberté de penser !

— Crois-tu donc que notre République soit ce que tu dis là ? demanda Didier.

— Eh ! que m'importe votre république !... J'ai fait un drapeau pour celle que j'ai dans le cœur ! répliqua Joli.

— Et les célibataires, quels rapports entre eux et ton généreux peuple, ton peuple qui se donne et qui crée la vie ?...

— Aucun. Mais le célibataire, c'est l'homme. L'homme n'est pur, il n'est égal à lui-même que tant qu'il reste seul. Dès l'instant qu'il se lie à une femme, il entre de la femme en lui, ô honte ! La femme diminue l'homme, elle lui fait perdre sa personnalité, elle l'avilit. Elle lui donne une morale ; elle le rend sociable. Elle tue le héros. Du vin devient de l'eau rougie.

Il y eut un silence. Joli se demandait s'il n'avait pas été cruel... Barougas regardait une barque se traînant sur l'eau plombée, comme une larve.

Le jour faisait décidément place à la nuit. Le pont transbordeur, avec ses fils métalliques comme tissés par des araignées géantes, s'enlevait sur des nappes de rose et de violet qui, de minute en minute, perdaient de leur éclat. Sans plus aucun détail, les maisons se massaient en lourdes silhouettes noires sur un fond de moins en moins clair. Des bars, en face, flamboyaient, projetant du feu : des lueurs se reflétaient dans l'eau, longs cierges tremblottants. Le commandant de la *Belle-Enfant* n'aimait point à demeurer sans parler. En se grattant

la barbe, il se tourna vers Didier, et il s'écria brusquement :

— Avec votre permission, Monsieur Cassenoir, moi je me suis toujours dit : « Barougas, mon ami : pas de petite !... » Un navigateur, il laisse la femme à la maison, et le voilà parti sur les flots de la mer. La femme qui s'ennuie, rien de bon pour le front de l'homme, péchère ! Et, en voyage, est-ce qu'on n'en voit pas assez des femmes, bonne mère ! et de toutes les couleurs !... Tenez, je me rappelle une fois — j'étais jeune à l'époque — on avait donc mouillé dans une petite anse sur la côte d'Espagne. Parbleu, je m'y sens encore à ce soir-là, comme si, au lieu qu'il soit de vingt années passé, il l'était de la semaine dernière, — je m'y vois... Il y avait une petite plage de sable fin, puis quelques maisons peintes. Et sur la colline, cette terre rouge d'Espagne, ces eucalyptus au tronc écorché. Pas loin de Malaga... On était en été, vers le soir, le soleil brillait tout au bout de l'horizon, et l'eau étincelait, tout était doré. Là-dessus cette odeur de l'Espagne, vous savez... J'avais eu l'idée de me faire descendre à terre, et sur le rivage, un homme du pays regardait notre barque approcher peu à peu. J'aborde. Voilà que cet homme marche à ma rencontre et qu'il me tend la main en parlant français. C'était bien un Français, qui était venu s'établir dans ce pays, autrefois. Il avait reconnu un navire de chez nous, et voyant détacher un canot, il était venu à notre devant... Qu'il était heureux de voir des compatriotes, de parler notre langue et de causer un peu de la mère-patrie ! Dans ce petit coin perdu de l'Espagne, vous pensez, ça ne lui arrivait pas souvent. Quand il apprit que nous ne levions l'ancre que le lendemain matin, il ne voulut absolument pas m'entendre de rembarquer ce soir, il ne permettrait pas que je ne dînasse et que je ne couchasse chez lui. Je me laisse donc faire, et me voilà dans la maison de mon nouvel ami. Ah ! chers messieurs, le copin avait une servante merveilleuse !... Une fille andalouse à la peau blanche, un peu grasse, vous savez,... quels yeux, quels cheveux, quelles dents ! Et si simple, et si gracieuse, et si gentille ! Ah ! voleur !... Nous dînons bien. Xérès, manzanille, valdepenas. J'avais la tête un peu montée. Nous bavardions tant qu'on pouvait, une histoire après une autre, et nous étions contents. *Avé* mon hôte nous étions devenus deux frères. Et vers minuit, il me conduit à ma chambre, et ce bon Français, vous

savez, ce bon ami, il me fait un clignement d'yeux, comme ça, en passant devant une porte. L'animal, il avait bon cœur : il me donnait bon souper, bon gîte, et le reste. Quand il fut redescendu, à pas de loup, j'allai à cette porte : parbleu, c'était la chambre de la belle. Et elle aussi, ma foi, pendant toute la nuit, elle parut bien contente de voir un Français. Et de Marseille encore !... Oh ! les doux souvenirs !... Le lendemain matin, c'était un dimanche, on fut à la messe, dans une toute petite *capilla*. Et là, figurez-vous, la messe se célébrait en musique : à la guitare. Là-dessus, adieu. On s'embrasse. A bord. Et en route,— beau temps, mer bleue.

Barougas, là-dessus, but un coup, et tira sur sa pipe.

— Elle est jolie, votre histoire, commandant, dit Guy Joli. Et bien entendu, jamais plus vous n'avez revu le Français, ni la belle Andalouse ?...

— Ma foi non, jamais plus...

— Ah !... C'est ce qui fait le charme de votre vie, à vous autres marins : des plaisirs très vifs auxquels vous ne vous attardez pas. Jamais de satiété. Des regrets délicieux. Et tout le temps de rêver à vos aventures.

— L'aventure !... fit Barougas. Pour nous autres, demain n'est pas toujours pareil à hier : ce n'est pas chaque jour la même chose. Beaucoup d'incidents, et puis la variété des pays, la diversité des gens... Et les aventures sans femme ne sont pas les moins bonnes, on ne fait pas toujours le *frottadou*, et parfois c'est une très mince rencontre qui vous laisse le plus fort souvenir... Je me souviens toujours d'un matin dans un petit port de Catalogne, San Feliu de Guixols. J'abordais là pour la première fois. On était arrivé la nuit. A cinq heures, je me lève. Je vois au soleil de l'aurore cette petite rade, une jetée et un phare, aux deux extrémités de la ville quelques éminences rousties. Au milieu, une ligne d'arbres et un rang de maisons. Je descends... Eh bien, il ne s'est absolument rien passé ce matin-là. Mais devant moi, étranger, ce petit port s'était éveillé, ce petit port que je ne connaissais pas, dont à peine jusque-là je savais le nom, et où je tombais comme du ciel. Quand je débarquai, tout dormait encore. Seuls, des chiens par bandes rôdaient, fouillant les ordures, devant les maisons. J'ai vu les unes après les autres les fenêtres s'ouvrir, puis les habitants sortir de leurs maisons, se

livrer peu à peu à leurs occupations, la vie, enfin, reparaître sur cette petite cité qui dormait. J'étais touché. Sur une placette, près d'un clocher orné de fer, comme les Prêcheurs, vous savez,... les marchands de légumes sont arrivés, ils ont dressé leurs tentes, leurs parapluies, leurs petites tables, — les ménagères, ensuite, quand le marché a été prêt, panier au bras, les unes après les autres, rares d'abord, et puis par groupes, nombreuses et pérorantes... Cela se succédait comme au théâtre. En une heure j'avais vu San Féliu passer du repos complet à la vie active. Eh bien, je ne sais pas pourquoi, je n'oublierai jamais ce matin-là ! Et rien, cependant, n'était arrivé que ceci : le soleil, qui tout à l'heure était très bas à l'horizon, avait monté de quelques degrés, la terre avait un peu tourné.

— C'est ça, fit Guy.

— Rien ne m'est arrivé ce matin-là. Eh bien, je ne sais pas pourquoi, jamais je ne l'oublierai... Je me suis assis sur un banc, et j'ai rêvé comme vous, comme un poète, Monsieur Joli. Qu'est-ce qui m'avait touché, là-dedans : la surprise, l'imprévu dont nous parlions, voir soudain un petit spectacle plein de vie auquel je ne m'attendais guère? Cela hein, peut-être?... Et puis c'est de venir de là-bas, du bout de la mer, et tout à coup de se trouver mêlé, mêlé presque intimement à cette existence familière ; et je vais vous dire quelque chose, c'est étonnant : cette vie de la terre, que le marin ne peut pas supporter longtemps, qui le fait bâiller, qui l'assomme, elle l'attendrit, Monsieur. Oui ; est-ce du regret ? — mais non, il aime trop la mer. Mais c'est à croire, quelquefois, que le navigateur souffre de ne pouvoir pas être à la fois marin et terrien. Il adore l'Océan, les ports, les départs, les retours, les temps de chien et les temps du bon Dieu, le calme et les coups de vent, le hasard des jours, hein ! et il méprise un peu l'homme de terre, — et pourtant, c'est drôle, des fois il arrive qu'il le regarde avec un brin d'envie : vous comprenez, cette vie-là, cette vie de la terre, elle lui est défendue, à lui ! Elle en paraît presque belle!...

Guy Joli hocha la tête, approbateur. Il aimait bien le bavard Barougas. D'ailleurs, né à Marseille, il comprenait la mer.... Mais si Joli écoutait le commandant, Didier, depuis longtemps, avait abandonné la conversation. Il était absent. D'abord, il avait regardé les grandes carcasses des trois-mâts, alignés

là-bas dans la demi-nuit, comme des squelettes pour une revue des ombres. Il avait écouté les bruits du soir, les cornes des tramways se plaignant lamentablement, aux appels longs, déchirants, un chien qui avait aboyé, des sons de cloches dans le ciel. Une foule revenant du travail couvrait les quais ; des bars une odeur d'absinthe venait jusqu'au yacht.

Didier se sentait inquiet, mal à l'aise. Il ne savait pourquoi... Mais où était donc Diane?... A bord?... Il appela l'Asticot pour savoir. L'Asticot ne répondit pas. Il recommença : « L'Asticot ! L'Asticot ! » Rien. « C'est étrange, se dit-il... Allons, il s'est sans doute absenté un moment pour aller chercher quelque chose sur le quai... »

La conversation entre le commandant de la *Belle-Enfant* et le poète se poursuivait. On entendait leurs voix dans l'obscurité, incomplète d'ailleurs, à cause des lumières du port.

— Moi aussi, disait Guy, peut-être que j'aimerais voyager. Sans doute, en voyage, on est tout à fait avec soi-même, bien autrement en tous cas que dans sa propre ville, — on s'oppose aux autres. En les jugeant, on se juge. Le voyage mène donc à la connaissance et à la possession de soi-même : on aperçoit son étendue et ses limites. Mais pas de femme, par exemple, nom d'un chien, pas de femme ! (Il faisait allusion à la croisière, de Diane et de Didier : c'est ainsi du moins que Barougas l'entendit.) La femme ne comprend pas. Jamais elle ne sent en artiste. La plus intelligente possède une intelligence de femme c'est-à-dire intéressée, c'est-à-dire incapable et d'abstraction et de lyrisme. Toutes les considérations moyennes interviennent dans son impression, préjugés moraux, niaiseries, sensibilité, habitudes de petite chienne d'appartement. Alors, une femme dans un voyage, son influence, le seul fait de sa présence séparera de la réalité, rendra celle-ci particulière, la diminuera et la faussera. Il ne faut pas comparer les autres à soi-même, mais les heurter contre soi : ainsi jaillit l'étincelle.

— Il est vrai cela, Monsieur Joli, fit le commandant. Je connais une femme, qu'on avait emmenée un mois en Italie. Ce qui l'avait frappée beaucoup là-bas, c'est que les tomates n'y étaient pas aussi belles, à son avis, que chez elle. On voit ce qu'on peut. Je connais un négociant qui est passé l'autre mois à Alger ; il est revenu, disant des Algériens : « Immbéciles, ils ne savent seulement pas faire la bouillabaisse ! »

Guy rit avec Barougas. Didier n'entendait pas.

Silencieux, absent, il sentait grandir en lui l'étrange inquiétude qui l'avait pris... Maintenant il était tard. Le quai était désert, la foule qui le couvrait tout à l'heure avait disparu. On ne dînait pas : que signifiait cela ? « L'Asticot !... » Celui-ci parut :

— Pourquoi n'annonces-tu pas le dîner ? demanda Cassenoir.

— Mais je ne sais pas — mon lieutenant... est-ce qu'il est l'heure ?... dit le parisien d'une voix troublée.

— Voyons ! huit heures un quart !... Allons, va prévenir madame.

L'Asticot s'éloigna, comme de mauvaise grâce.

Presque aussitôt il revint :

— Madame Diane n'est pas dans sa cabine...

— Pas rentrée ! A cette heure-ci ! Qu'est-ce que cela veut dire !... fit Cassenoir.

Son malaise, son inquiétude sans cause devint presque de l'angoisse.

L'Asticot le regardait en dessous, hésitant. Une seconde, Didier eut l'impression que son loustic n'était pas comme d'habitude... Il passa outre.

— Allons, Guy, à table ! fit-il en se secouant, et ils entrèrent dans le rouf.

XIII

Il était arrivé quelque chose.

Voici ce qui était arrivé.

A six heures et demie, un gamin, tandis que Diane, rentrant d'une promenade en ville, se disposait à regagner le bord du yacht, un gamin l'avait accostée sur le quai et lui avait remis une lettre. Etonnée, elle avait ouvert l'enveloppe. Un mot très court de Guy, disant qu'il l'attendait ce soir, dans une automobile, près du môle E, à un arrêt du tram. Ayant lu, elle avait voulu questionner : le petit avait disparu... « Ce fou de Guy ! » murmura Diane. Elle se sentait contente qu'il pensât à elle ; sans doute avait-il regretté la scène de l'autre jour, il s'était dit qu'il lui devait des excuses... et, peut-être, après tout, qu'il l'aimait !... Il se refusait, par délicatesse, parce qu'elle était la maîtresse de son ami, mais il avait

dû soutenir une lutte contre lui-même, et maintenant il cédait, il allait répondre à ses avances, vaincu... Ces réflexions grisaient Diane. Elle se demandait s'il serait mieux de ne point se rendre à ce rendez-vous, — afin de marquer du mécontentement, pour ne pas avoir l'air d'en passer par toutes les volontés de Guy. Car enfin, elle ne s'était jamais conduite ainsi avec un homme !... Il l'avait assez humiliée l'autre soir, il l'avait assez blessée !... Et aujourd'hui, parce qu'il lui plaisait de la mander là-bas, comme ça, avec un sans-façon, une désinvolture étonnante, alors elle allait y voler ?... Et puis, quelle idée ce rendez-vous au diable, quand ils pouvaient se rencontrer n'importe où en ville... ? « Fou, grand fou ! » se répétait-elle en souriant... Et à sept heures ! Quand serait-elle rentrée ?... Oh ! tant pis !... Didier ! Zut ! Il dirait ce qu'il voudrait, elle en avait jusque-là du Didier. Eh bien, décidé ! elle y allait !...

Elle prit le tramway sur le port, sans s'apercevoir que, derrière elle, l'Asticot qui la suivait, et n'avait rien perdu de la scène de la lettre, montait dans la seconde voiture.

Le môle E, derniers bassins du port de Marseille où mouillent les navires de fort tonnage, les courriers de Chine et des Indes, est situé tout à fait à l'extrémité de la Joliette. Avant d'y parvenir, on longe interminablement des docks et des hangars, au milieu d'un charroi intense. Diane ne faisait pas attention aux tristes paysages que traversait le tramway ; d'ailleurs la nuit tombait, on ne distinguait plus aussi nettement les choses, mais chaque arrêt l'impatientait, et de sa main finement gantée elle tapotait son genou, agacée. Elle regardait sa montre à son poignet. L'heure était passée. Guy n'était-il pas capable, ce capricieux garçon, de ne pas attendre si elle était en retard ?... Du reste, il pouvait croire qu'elle n'avait pas reçu sa lettre, ou bien qu'elle n'avait pu venir. Elle se mordillait les lèvres : il n'avançait pas, ce tram !...

Enfin on arrivait ! le receveur lui faisait signe qu'on était au môle. Elle se levait ; avant de descendre, elle avait vu déjà l'automobile arrêtée en face du tramway ; une voiture noire fermée... Il était là ! Il était là... ! Légère elle avait sauté à terre, elle avait traversé le boulevard, toute à sa joie et sans remarquer derrière elle l'Asticot. A l'approche de Diane, la portière de la voiture s'était ouverte, et elle était

montée. L'auto avait aussitôt démarré, — non sans que l'Asticot ait eu le temps de lire son numéro sur les lanternes allumées et d'entendre une grande exclamation de la patronne et le son de la voix qui y répondait.

La porte refermée sur elle, dans la demi-obscurité de la voiture, Diane avec stupeur avait deviné le visage de l'homme qui s'y trouvait, et elle avait poussé un cri :

— Vous !

— Ah ! Ah ! une surprise !... Vous ne vous attendiez pas à celle-là ?... Eh bien, non, ce n'est pas notre petit chéri ! Ah ! Ah ! Ah !

Le premier mouvement de Diane : ouvrir la portière et se précipiter, mais déjà l'automobile marchait à toute allure. Elle se retourna :

— Je vous prie de faire arrêter, dit-elle avec rage.

— Tout à l'heure, répondit Ecartelance. Péchère, nous pouvons bien faire une petite promenade ensemble !... Restez donc tranquille : inutile d'appeler sur la route, il n'y a personne ; nous ne traversons aucun village. Quant à frapper sur la vitre de devant, le chauffeur est sourd, et n'arrêtera que sur mon signal. Ainsi restez tranquille ; c'est beaucoup mieux... Ah, dame ! je comprends, un peu déçue !... ce n'est pas aussi sentimental que...

— J'espère que vous n'allez pas faire durer cette plaisanterie. Je vous somme de faire arrêter, répéta Diane.

Ecartelance se mit à rire.

— Bonn'Dieu, quelle impatience ! Et comme elle vous va !... Savez-vous que vous êtes plus belle que jamais, et que je suis enchanté et un peu ému, tiens ! de me voir si près de vous !...

Diane frémit. Elle désira étrangler cet homme. Il fallut qu'elle se contînt pour ne pas se jeter sur lui. Ecartelance vit cela :

— Dites donc ! fit-il... Dites donc, nous n'allons pas nous battre, belle madame. Vous savez : un homme est toujours plus fort qu'une femme... Causons.

L'auto filait dans la nuit. Bouleversée, Diane n'avait pas reconnu la route, elle ne savait pas où elle était.

Elle se renfonça dans son coin, décidée à ne plus dire une parole à ce misérable. Pour l'instant, elle n'avait qu'à attendre. La fuite était impossible. Et une lutte, à présent, tour-

nerait sûrement à son désavantage. Il fallait agir plus tard, après avoir réfléchi, établi un plan qui lui donnât chance de faire le plus de mal possible à l'ennemi.

— Allons, on se calme, on est raisonnable, dit Ecartelance avec ironie... Que diable! vous êtes une femme intelligente, vous n'allez pas vous abandonner à toutes vos impulsions comme une petite bête. Vous comprenez, vous n'avez pas voulu m'écouter l'autre jour, et vous m'avez dit des choses désagréables ; vous n'aviez pas l'air de prendre mes offres en considération ; elles étaient très sérieuses... Quand je propose une chose, j'ai réfléchi. Je n'aime pas les refus. Et puis vous m'avez mis au défi, vous comprenez... Faut pas me mettre au défi, moi, je n'aime pas ça. Je vous l'ai déjà dit: quand je veux quelque chose, je l'ai; rien ne se donne, il faut prendre; je vous ai montré mes mains... Ah! voyez-vous, vous avez eu tort de me traiter de haut en bas. Ecartelance vaut beaucoup mieux que cela, belle Madame, beaucoup mieux que cela...

Il regarda Diane qui restait muette, ne faisait pas un mouvement, et n'avait pas l'air d'écouter. Il continua cependant :

— Je le vois, je ne vous plais pas, vous ne me trouvez pas bien, vous aimez mieux le petit poète, hein, le blondinet. Bé oui, il est peut-être plus joli que moi. Mais je ne le crois pas aussi fort. Moi, je trouve que la force, c'est beau aussi, c'est digne d'amour... D'ailleurs, vous savez, je ne vous demanderai pas de m'aimer. Sans doute, ce serait mieux, — mais si ce n'est pas possible... Je crois que quelqu'un a dit cela : J'aime le poulet, je n'ai pas besoin que le poulet m'aime.

Diane ne put retenir un soupir et un mouvement de dégoût. Mais elle n'ouvrit pas la bouche.

— Allons, je vois, fit Ecartelance, vous n'avez pas envie de parler. C'est bien naturel, on n'est pas toujours en train. Je sais vivre. Ne craignez rien. Je ne troublerai plus votre méditation ; je crois, d'ailleurs, que nous ne tarderons plus guère à arriver, et tout à l'heure peut-être une table bien garnie, avec de bons vieux vins, vous mettra davantage en humeur de causer... Il se fait tard, vous avez peut-être faim...

Et il se tut en souriant méchamment.

On traversait maintenant un petit bois. Puis ce fut la plaine. Il n'y avait pas de lune, on ne distinguait rien. Sans doute pour qu'on ne l'aperçût pas de loin et pour qu'on ne pût en-

suite dénoncer son passage, le phare de l'automobile n'était pas allumé. Ce pays était désert : ni piétons, ni voitures. Et Diane n'apercevait nulle lumière dans la campagne. Elle se demandait avec angoisse où la menait Ecartelance. Elle s'était déjà juré qu'il ne l'aurait pas vivante. Cependant elle remarqua que l'on quittait la route ; pendant une ou deux minutes on roula dans une allée d'arbres, puis la voiture s'arrêta.

— C'est ici, fit Ecartelance en ouvrant la portière. Nous descendons.

Diane se trouva devant une maison, entourée de grands arbres. Le jardin devait être abandonné ; on avait les pieds dans l'herbe. Rien ne bougeait. Tout était fermé. La voiture s'était déjà remise en marche et avait disparu.

Le rez-de-chaussée de la maison était éclairé ; la lumière filtrait par les volets.

— Je n'entrerai pas, dit-elle.

Ecartelance ne répondit rien. Il lui prit le poignet et serra ; elle jeta un cri. Il la força à marcher vers la maison, ouvrit la porte, la fit pénétrer dans une sorte de salon brillamment éclairé, dont il ferma la porte à clef, et enfin la lâcha.

— Vous êtes une brute, cria-t-elle en tremblant de fureur, mais souvenez-vous que j'ai dit : « *Jamais !...* Avec vous jamais, Monsieur Ecartelance ! »

L'homme d'affaires haussa les épaules. Et il dit paisiblement :

— Cette maison est à une lieue de toute habitation. Nous sommes ici comme si nous étions seuls au monde. Vous pouvez crier, personne ne viendra. Maintenant, mettons-nous à table, il est assez tard.

On avait disposé en effet au milieu du salon, — une pièce ancienne, ronde et bien décorée, — une table magnifiquement servie. Des vins, comme des topazes et des rubis, brillaient dans des carafes de Venise sur des nappes de dentelle, et les cristaux, les porcelaines étaient exquis. Des pâtés, des jambons, des volailles froides et des salades russes, puis des jattes de crême et des corbeilles de fruits ornaient la table. Diane n'avait pas regardé tout ce luxe ; debout contre le mur, elle fixait Ecartelance avec des yeux étincelants.

— Nous sommes ici, reprit-il sans s'émouvoir, dans une *folie* qu'avait fait construire un seigneur du XVIII^e^ siècle...

Mais voyons, ne faites pas cette figure, mettons-nous à table... Vous ne pouvez pas faire autrement que de dîner ici. Prenez-en votre parti, et, ma foi, résignez-vous à accepter cette invitation à dîner, peut-être un peu trop sans cérémonie. Pourquoi bouder, Madame Diane? j'ai voulu vous montrer que vous aviez eu tort de mépriser mon amour. J'ai voulu me faire connaître de vous; mes paroles n'y parvenaient pas, j'ai pensé qu'un acte réussirait mieux... Mais je ne désire pas que vous me haïssiez. Tout à l'heure peut-être, peut-être demain, serez-vous disposée à mieux m'écouter que l'autre jour. Vous saurez plus exactement à qui vous parlez, vous pourrez peser plus juste le sérieux de mes offres. Je ne veux pas que nous soyons des ennemis, vous le savez bien; au contraire. Ce soir j'ai accompli une sorte de démonstration pacifique; si je vois que vous ne me découragez pas entièrement, si je crois sentir que vous pourrez peut-être me supporter un jour et m'entendre, je vous jure, — dit-il hypocritement, — que, lorsque nous aurons dîné comme deux bons amis, je suis homme à ouvrir cette porte et à vous reconduire tranquillement chez vous...

Il l'observait, pour voir l'effet de son discours. Il se demandait s'il arriverait à endormir sa défiance. Elle ne répondait pas. Elle détournait les yeux, comme dégoûtée de le voir. Elle essayait de comprimer les battements de son cœur. Elle se sentait contre cet homme une haine effroyable; la fureur l'emplissait tout entière.

Mais elle avait son plan maintenant; il fallait qu'il vînt près d'elle.

Il continuait à lui parler doucement. Il prenait son silence, sinon pour un acquiescement, du moins pour de la lassitude, et un aveu de défaite. Il attendait qu'elle eût une réaction féminine, un moment de faiblesse. Et il s'approchait doucement d'elle, peu à peu... Soudain, quand elle le vit à sa portée, Diane se ramassa sur elle-même, et ayant calculé son coup, d'un mouvement si rapide qu'il n'eut le temps de rien prévoir, de toutes ses forces elle lui lança un coup de pied terrible dans les parties sexuelles. Il poussa un hurlement de douleur et tomba sur le tapis. Alors elle sauta à la fenêtre, l'ouvrit et voulut pousser les volets : verrouillés!... Elle courut à la porte qu'il avait fermée à clef; il fallait s'enfuir, vite, avant qu'il ne

fût remis de sa douleur... Elle saisit un couteau sur la table et commença à dévisser la serrure. Une vis, une autre, une autre, ah! la serrure branlait!... Elle tomba!... Mais au moment où Diane ouvrait la porte, Ecartelance eut la force de se dresser sur le bras gauche et, sortant de sa poche un revolver, il l'abattit d'une balle dans le cou.

XIV

L'Asticot passait par hasard sur le quai au moment où un gamin remettait le billet à Diane. Intrigué, il avait regardé ça en se disant : « Tiens, tiens!... » puis la patronne prenant le tram de Joliette, il n'avait pas résisté à l'envie de monter derrière elle pour voir où elle allait. Depuis le soir de la rue Bouterie, il se disait qu'elle finirait par faire des sales blagues ; il la surveillait, dans l'idée que peut-être cela pourrait servir au lieutenant. Enfin il n'était pas curieux, l'Asticot, mais il aimait bien savoir...

De retour à bord, il n'avait rien dit. Quoi! c'était des affaires qui ne le regardaient pas ; on ne lui avait pas commandé de moucharder la patronne.

Seulement, quelque chose le chiffonnait. Il avait remarqué avec quel air de plaisir Diane allait là-bas. S'il n'avait pas su que Guy était en train de prendre l'apéritif avec le lieutenant, il aurait juré qu'elle courait le retrouver, car lui qui n'avait pas les yeux dans sa poche, il avait bien vu qu'elle avait le béguin pour M. Guy. Alors ce qui le turlupinait, c'était l'exclamation qu'avait poussée Diane en montant dans l'auto, et la voix d'Ecartelance que l'Asticot avait reconnue. Evidemment elle ne s'attendait pas à trouver celui-là dans la voiture, ce n'était pas avec lui qu'elle avait rendez-vous... Alors de quoi?... — Eh bien, ça avait tout l'air d'un enlèvement, d'un guet-apens, ce machin-là!...

Il avait tout de suite repris le tramway, espérant qu'on ne s'apercevrait pas de son absence, et il était revenu, juste à temps pour entendre Didier l'appeler avec impatience. Voilà pourquoi il avait servi le dîner en retard, et pourquoi il avait l'air *chose*.

Il avait laissé passer une heure, deux heures... Il voyait la grande inquiétude du lieutenant, il se disait qu'il fallait raconter ce qu'il savait, mais ça l'embêtait de faire la casserole.

Qu'est-ce que le patron allait juger, qu'il avait suivi la patronne ? Il n'osait pas... Enfin il vit qu'il fallait, — sûrement c'était ce qu'il supposait, — et il se décida.

Didier se demandait quelle nouvelle lubie avait poussé Diane... Il n'avait pu manger. Il en était malade... Une lubie ? Non. Il était arrivé un accident!... N'y tenant plus, il dit à Guy : « Viens, allons voir dans la ville, cherchons-la. »

C'est à ce moment que l'Asticot se décida à lâcher tout. En hésitant, il raconta son commencement.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris de suivre comme ça madame? fit Didier étonné.

Il répondit que, depuis la rue Bouterie, comme il la voyait si casse-cou, avec le sale monde qu'il y a à Marseille, il s'était dit qu'il fallait faire attention.

Didier n'ajouta rien. Il fit claquer son pouce :

— Eh bien, continue ! dépêche-toi!...

L'histoire finie :

— Courons au parquet, dit Cassenoir à Joli.

Il avait remarqué l'attitude d'Ecartelance en face de Diane, il s'en était diverti : à présent il avait peur. Il se rappelait cette affirmation de Garcin : que l'homme d'affaires était un bandit.

Le parquet, en possession du numéro de l'auto, téléphona dans toutes les directions, et aux octrois.

A onze heures, l'octroi de la porte d'Aix annonça que l'auto était là.

Conduit au parquet et interrogé, le chauffeur déclara qu'il revenait de conduire un client et une dame. Il ne connaissait pas le client. Celui-ci l'avait pris place de la Bourse, et lui avait expliqué minutieusement le chemin à suivre. Il avait fait prix et payé d'avance, en donnant 50 francs de pourboire. Il avait recommandé de n'arrêter en cours de route que s'il le disait lui-même par le tube acoustique, et, quand on serait arrivé à destination, de repartir immédiatement. Place de la Bourse, le client était seul. Il s'était fait conduire au môle E, et avait attendu. Une dame étant arrivée, était montée dans la voiture, on était parti. Le chauffeur n'avait rien remarqué. Il ne savait pas autre chose.

Aucun délit. Il n'y avait pas lieu de garder l'homme.

On lui dit de se tenir prêt à répondre aux convocations et on

le renvoya chez lui, accompagné d'un agent, pour premiers renseignements, vérification de l'identité et du domicile.

Un commissaire, trois agents, l'Asticot, Guy et Didier s'embarquèrent immédiatement dans deux automobiles et se lancèrent sur la route indiquée par le chauffeur. Quand ils arrivèrent, il n'y avait pas longtemps que le drame était accompli. On découvrit le corps de Diane, en bas, dans la salle à manger illuminée.

On fouilla tout de suite la maison : on n'y trouva rien. Deux chambres de valets, dont les lits étaient défaits, laissèrent supposer qu'elles devaient avoir été abandonnées depuis peu. On battit le parc, on y rencontra les deux domestiques, l'air complètement fou, qui, au bruit des coups de revolver, étaient descendus, avaient vu une femme morte, n'avaient plus vu leur maître, et s'étaient sauvés au hasard, épouvantés... Ils avaient été engagés un mois auparavant, et occupés à aménager cette maison, que M. Ecartelance avait louée récemment.

On envoya chercher du renfort au village voisin, à une lieue de là, — et l'on filtra les environs. On découvrit enfin Ecartelance, qui n'avait pu aller plus loin, souffrant encore du coup que Diane lui avait porté. Entendant ce bruit, voyant ces lumières, il comprit que déjà on savait tout, que la police l'avait, et il se tira un coup de revolver dans la bouche.

XV

Deux mois avaient passé. La fin de septembre approchait, et la mélancolique automne.

Un après-midi, Didier, vêtu de noir, et Guy Joli entraient au Café Turc en bas de la Cannebière, ce vieux café rococo, tout tapissé de glaces, datant du second empire, où se retrouvent parfois quelques capitaines, grands lecteurs du *Sémaphore*.

Barougas y était, jugeant longues les heures inoccupées, un peu morne, et comme un navire à l'ancre.

Il fumait sa pipe, regardant distraitement passer les gens sur le trottoir.

Didier ne l'avait pas vu depuis plusieurs semaines, car, après son malheur, il avait quitté le bord de la *Belle-Enfant*.

— Bonjour, Monsieur Cassenoir. Bonjour, Monsieur Joli,

fit Barougas d'un air triste, en serrant les mains des deux amis, qui s'assirent à côté de lui.

Sans affectation, il regarda Didier. Il avait de la sympathie pour ce grand garçon, si différent de lui... Un qui aurait pu être heureux, pourtant... riche, instruit, bien posé. Mais quoi ! la malchance se met contre certains hommes, et il n'y a rien à faire. Celui-là, pourquoi avait-il manqué sa carrière ? Et pourquoi avait-il rencontré Madame Diane ?... Et maintenant cette horrible histoire !... Le dernier coup en vérité... Le pauvre monsieur... il avait dû bien souffrir !...

Le commandant regardait les traits creusés de Didier. Joli avait commandé des bocks, et personne n'avait plus rien dit. Barougas n'osait plus rompre le silence ; il tirait sur sa pipe tout doucement. Ce grand bavard avait quelquefois des timidités et des délicatesses de jeune fille... Il pensait pourtant à une question qu'il fallait bien poser...

Guy Joli se mit à parler un peu, dans l'intention, certainement, de distraire son ami. A propos de joueurs de dominos qui entouraient une table voisine, il racontait un roman qu'il avait lu quelques jours avant, et qui débutait par une partie de dominos... Didier écoutait vaguement. Cependant il fit un effort visible pour sortir de lui-même, et regarda Barougas aimablement. Celui-ci, alors, jugea que c'était le moment de formuler sa demande.

— Alors, Monsieur Cassenoir, est-ce qu'on va désarmer ?... interrogea-t-il.

Cela le gênait de dire cela ; est-ce que ce n'était pas plus ou moins rappeler la chose, la chose affreuse à M. Cassenoir ?

Didier passa la main sur son front. Contre l'attente de Barougas, il ne répondit pas à la question, mais il lui en posa une autre.

— Commandant, dit-il, quitteriez-vous volontiers votre pays ?

— Mon Dieu, monsieur, moi, vous savez, mon pays, c'est la mer... fit le brave homme.

— Eh bien, rappelez tout l'équipage, nous partirons la semaine prochaine... Nous allons faire un beau tour de Méditerranée, commandant Barougas : un peu en Grèce, un peu en Egypte, un peu en Tunisie... Hein, Guy ?

Guy Joli fit un signe de tête affirmatif.

— J'ai décidé M. Joli à nous accompagner, continua Didier. Voyage de garçons...

Mais, malgré son courage, à ce mot, son regard parut se troubler. Alors il fit une grimace, tira sur sa moustache et se redressa. Il but, et il dit :

— Ah ! oui, ce sera la vraie vie !...

Seulement cette exclamation satisfaite sembla au marin comme au poète aussi joyeuse qu'un gémissement.

Cependant, un passant qui descendait la Cannebière, ayant jeté machinalement un coup d'œil dans le café, avait aperçu les trois hommes et était entré. On reconnut Garcin, depuis longtemps disparu. Il se dirigea vers Cassenoir, il lui tendit la main, et serra la sienne avec tant de force en accompagnant son étreinte d'un tel regard, que Didier, surpris, tressaillit, et il eut, comme dans un éclair, la révélation soudaine de l'amour que le pauvre garçon avait porté à Diane. Sans parler, avec émotion, il lui rendit sa chaleureuse poignée de mains. Ces deux cœurs souffrant s'étaient compris... Garcin sortit du café et reprit son chemin, triste toujours, mais désormais serein, puisqu'il avait trouvé un havre dans la charité, et qu'il y avait maintenant dans sa vie une autre pensée que l'amour égoïste.

Guy voulut dissiper la pénible disposition qui dominait chacun.

— Ah ! commandant, s'écria-t-il avec une poétique emphase, commandant, il me semble que je vais m'embarquer sur la nef Argo et que vous allez être notre Jason !

Didier récita à voix basse :

> Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
> Ou comme cestuy-là qui conquit la toison
> Et puis est revenu, plein d'usage et raison,
> Finir à la maison le reste de son âge.

— Et toi aussi tu la conquerras, fit avec force Guy Joli. Tu connaîtras le bonheur, ou, pour mieux parler, l'absence de douleur. Cette toison d'or appartient à ceux qui sont assez forts et assez orgueilleux pour vivre au-dessus de l'amour. Ils ont endormi le serpent. Ils ont atteint la sagesse. La vie est devenue pour eux un Songe.

EUGÈNE MONTFORT.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Octave Mirbeau : *La Pipe de cidre*, E. Flammarion, 3.5o — Paul Bourget : *Némésis*, Plon, 3.5o. —Charles-Henri Hirsch : *Le cœur de Poupette*, E. Flammarion, 3.5o. — Edmond Jaloux : *L'incertaine*, Albin Michel, 3.5o. — Ernest Gaubert : *Sous l'aile des coucous*, l'Edition, 3.5o. — Marie Laparcerie : *Un inconnu passa*, E. Flammarion, 3.5o. — Edmond Sée : *Un cousin d'Alsace*, E. Flammarion, 3.5o — Pascal Forthuny : *Le vendeur d'huile et la reine de beauté*, Albin Michel, 3.5o. — Maurice Dekobra : *Grain d'Çachou*, la Renaissance du Livre, 3. 5o. — Jean Yole : *La Veuve*, Perrin, 3.5o. — Sheridan : *La Fange*, La Renaissance du livre, 3.5o. — Emile Dermenghem : *La vie affective d'Olivier Minterne*, Georges Crès, 3.5o. — Benjamin Valloton : *Les loups*, Payot, 3.5o. — Lucien Graux : *Le Mouton rouge*, Edition française illustrée, 3.5o. —

La Pipe de cidre, par Octave Mirbeau. Un bruit circule, dans les milieux de lettres, tant aux tranchées où sont de braves écrivains qui s'occupent aussi bien de nettoyer leur fusil que d'aiguiser leur plume, qu'aux cénacles des petites revues où fermentent des cerveaux prêts à éclore en de sarcastisques pamphlets! on prétend que le nouveau recueil de contes intitulé : *la Pipe de cidre* ne serait pas l'œuvre de son signataire. Je n'ai pas à examiner les motifs que l'on donne pour expliquer le cas en question. J'enregistre seulement l'écho de ce bruit et je vais, à mon tour, tâcher d'expliquer pourquoi je le crois sans aucun fondement.

Toute une génération de jeunes hommes, bien avant la guerre, a été séduite par la facilité du genre paradoxal. Beaucoup n'ont vu dans l'écriture outrancière de Mirbeau qu'une matière très malléable, très riche à exploiter, en n'importe quel sens, car ceux qui exagèrent ont, généralement, l'art d'exagérer dans tous les sens et on a admiré, dans le maître choisi, justement pour son entière liberté d'allure, un agrandissement de l'image qui permettait toutes les hardiesses des métaphores. Mais il en est de certains livres comme de certaines boissons : à la première dégustation elles semblent tellement fortes qu'elles procurent une ivresse momentanée plus faite de l'incohérence des propos ou des idées qu'elles évoquent que de la réelle force de l'alcool... plus tard elles nous laissent uniquement leur amertume et on ne comprend plus son premier enthousiasme. Etait-ce une liqueur enchanteresse ou seulement un remède dont on a cru pouvoir abuser impunément ? A-t-on eu à se méprendre sur un vin généreux ou sur un apéritif de goût violent, dangereux pour les très jeunes dégustateurs ?

On s'est imaginé, très avant la guerre, que Mirbeau était un révo-

lutionnaire ardent, une sorte d'anarchiste de lettres, ayant surtout la haine des propriétaires, des capitalistes, des mauvais prêcheurs, des mauvais bergers, des hommes d'affaires, des bourgeois, de tous les bourgeois, sous toutes leurs formes de gens dédaigneux de la vie naturelle ou bien trop lassés par la vie facile.

Après la guerre, on le retrouve dépouillé de ce qu'il avait de trop excessif en oubliant, bien entendu, que les excessifs travaillent pour l'avenir et ne sont au point, n'atteignent vraiment leur cote normale que lorsque tout le monde a souvent dépassé leur étiage. Octave Mirbeau, qui est malheureusement mort, est demeuré le même. Aujourd'hui, les plus effroyables de ces contes au piment... semblent rester en arrière. Il n'est plus ni assez anarchiste ni assez révolutionnaire, et, un peu plus, on le déclarerait... traditionaliste, parce qu'il a enfermé un Prussien dans une pipe de cidre et que, jadis, il a réprouvé la guerre ou le goût du sang. Ce n'est pas Mirbeau qui a passé... c'est nous !...

L'époque *abrutissante* dans laquelle nous vivons ne nous permet plus de concevoir une quelconque liberté d'esprit. Or, rien ne peut nous autoriser à donner une attitude à Octave Mirbeau couché dans sa tombe. Nous ne savons pas si ce *désespéré d'être absolument compris* n'aurait pas brûlé ses anciennes idoles de justice universelle et de meilleure humanité sur l'autel de la patrie et... si lui-même il n'aurait pas bu au philtre redoutable de sa pipe de cidre.

Dans tous les contes qu'on nous offre en son nom, je retrouve son amertume, sa mise en scène pleine de désinvolture, son arrêt brusque devant une inutile morale à tirer d'une histoire qu'il sait trop en dehors de la vraisemblable et son amour, un peu névrosé, pour le faisandage des consciences.

Il n'y a qu'à lire ce paragraphe de *M. Quart* pour se convaincre que, seul, Octave Mirbeau pouvait l'écrire : « Il représentait exactement l'idéal que l'Economie politique, les gouvernements libéraux et les sociétés démocratiques se font de l'être humain, c'est-à-dire quelque chose de mort qui marche, parle, digère, et pense selon des mécanismes soigneusement calculés... quelque chose enfin qu'on appelle un petit rentier. » De nos jours les fils des petits rentiers et de l'épargne française se sont mis à sauver la France... par la mécanique soigneusement calculée de certaines mitrailleuses. Les paysans avares qui préfèrent mourir que d'acheter le moindre médicament ont fourni des héros prodigues de leur sang à tous les corps d'armées.

Pas plus Mirbeau que les outranciers de cette époque-ci nous ne savons où nous allons ! Mais une chose est certaine : les beaux exploits ne prouvent pas plus en faveur d'une nation que les beaux livres, du moment que la vie est sacrifiée à l'art de la cruauté. Or,

si Mirbeau trouvait l'humanité laide, c'est justement parce qu'il la devinait profondément, inutilement, bêtement, lâchement cruelle. Son amour pour les roses et les animaux venait de sa révolte perpétuelle contre les bureaucraties qui atténuent le pittoresque et le goujat qui bat son chien quand il est saoul.

Les contes de Mirbeau sont bien de lui. Peut-être en avait-il réservé la publication pour un temps plus calme où le philosophe a tout le loisir de lire entre les lignes les secrets d'une terrible fantaisie. Mais, dites-moi, est-ce que vous croyez qu'il y aura des temps plus calmes ?

Qui sait si un jour Octave Mirbeau ne passera pas pour, de nouveau, un révolutionnaire dangereux? Il ne l'est pas assez à présent? *Prenons garde à la hache* et n'y touchons pas d'avance !

Némésis, par Paul Bourget. Autour d'une statue antique, une duchesse bien moderne en ce sens qu'elle a tous les snobismes plus un amant dans l'armée française, un Russe anarchiste, un Allemand espion, un Anglais, une Américaine, un prêtre et un nain. C'est là de quoi faire un roman extraordinaire, surtout si on lui donne pour décor un palais des mille et une nuits dans lequel bondissent des lévriers parmi les roses au clair de lune. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ça ne vit pas du tout, tellement c'est bien peint. Le nain prononce au cours de ce récit quelques paroles de sagesse, mais c'est malgré l'auteur qui ne tient pas du tout à lui donner raison. L'intrigue est assez curieuse : la duchesse étant enceinte et ayant tout lieu de croire que l'officier de l'armée française est le coupable, le rappelle auprès d'elle, mais celui-ci ne veut pas déserter son poste (en temps de paix) et la duchesse ne lui pardonne pas son abandon; elle s'adresse au Russe pour un avortement (on ne saurait mieux s'adresser). Une fois libre, elle n'ose pas avouer, redevient amoureuse et l'officier risque une tirade sur la paternité, ce qui ne lui va pas du tout. Comme il est très difficile de sortir de là, puisque la duchesse est une criminelle et qu'on ne peut vraiment pas mettre en elle ses espoirs de famille future, il ne reste plus qu'à flanquer le feu (qui purifie tout) au manoir byzantin. Moralité : il ne faut pas se croire capable d'enchaîner le bonheur... et ne pas humilier un plus petit que soi, surtout quand on n'en a pas besoin. C'est égal, Paul Bourget possède une bien belle imagination qui rajeunit tous les jours. C'est peut-être le seul académicien capable d'amuser ses lecteurs.

Le cœur de Poupette, par Charles-Henry Hirsch. Une très fine analyse de la mentalité de la jeune fille qui ose l'amour sans en connaître les hardiesses véritables, mais qui s'entête à se plaire, d'abord, dans son amour, l'amoureux ne ferait-il rien de bien sincère pour lui plaire. Entre ce bon M. Carbolle et ce très douteux M. Gardenne, un bellâtre de salon seulement capable de sophismes, assez

fatigué pour demeurer respectueux, elle choisit Gardenne irrésistiblement. Les jeunes fille ne savent jamais ce qu'elles font, mais il est possible que lorsqu'elles ignorent la raison de leurs préférences, un dieu, plus malin qu'elles, la connaisse très bien. Celui qui aime, étant aimé de la même façon, l'union aurait peut-être des résultats déplorables dans le descendant. Pour l'équilibre de la race il faut peut-être moins d'amour et plus de contraste, afin de corriger les tempéraments. On n'a jamais su, du reste, ce que donnerait tout un univers d'époux assortis. Où il n'y a ni mystère, ni difficulté, que peut devenir l'amour, un capricieux et un exaspéré ?

Dans ce roman, un type d'homme de café qui n'est pas le type classique de l'inventeur trop riche d'imagination, un peu bien voyant. Un homme à idées, plein de l'envie de faire fortune sans y gaspiller les petits moyens. Il guette l'occasion, n'a pas le temps de la voir venir et se tue parce qu'il finit par ne plus garder sa foi en lui-même. Il a eu peur un instant et a perdu, justement, tout le bénéfice de sa chance de joueur tâtant tous les terrains à la fois. Une petite sœur de Poupette est une très réussie gamine de Paris, sans aucune des exagérations coutumières aux romanciers qui ne savent pas la beauté de la mesure. Roman très vivant, très fin, roman d'un Paris réel écrit par un Parisien toujours de plus en plus expert en l'art de la psychologie, mais de celle qu'on extrait d'une chair solide et bien vivante et non de celle dont on nous montre, trop souvent, le froid squelette.

L'Incertaine, par Edmond Jaloux. L'auteur a le courage, assez rare, de tout sacrifier à une écriture curieuse des effets d'élégance poétique inédits, comme pour s'habiller trop somptueusement on oublierait la mode courante. Qu'il mette des paons blancs dans les arbres d'un parc ou qu'ils fassent causer des jeunes filles autour de la tasse de thé, c'est toujours pour l'occasion d'ouvrir des écrins, de secouer les plis odorants de brocarts fleuris. Pas plus de son époque moderne que du temps des jupes à panier, il est pourtant terriblement petit maître dans le sens charmant du mot.

Son *incertaine* est une jeune fille qui n'a qu'un tort, c'est de s'exprimer comme l'auteur du livre lui-même. Elle a le cerveau d'une narratrice de contes galants et ne sait ni ce qu'elle veut ni ce qu'elle aime. Plus tard, elle aura le goût de se rattraper, un goût violent qui vient aux femmes ayant perdu quelques illusions, et nous referons avec plaisir sa connaissance, sous le domino de sa déconvenue ou le triste manteau, couleur de muraille, de la certitude.

Sous l'aile des Coucous, par Ernest Gaubert. Deux jeunes mariés, très épris, se reprennent à goûter la douceur de la lune de miel, tout en étant forcés de vivre dangereusement. On nous donne, sous couleur de péripéties dramatiques, toutes les différentes alertes d'une école d'aviation. Depuis l'accident banal du débutant jus-

qu'au mortel plongeon d'un pilote expérimenté qui se tue un peu par désespoir d'amour, un peu pour se prouver à lui-même qu'il est de la chair dont on fabriquait jadis les dieux sylvestres. Une histoire instructive, galante et peut-être mélancolique. Très *roses latines* en tous les cas et bien française.

Un Inconnu passa, par Marie Laparcerie. Ceci est un mélange fort intéressant de l'idée pratique et de la fantaisie. Je ne crois pas qu'il y ait un amour, au sens profond du mot. Ça commence dans la rue. La dame, assez pénétrée de sa confiance en sa raisonnable dignité de femme, mère d'un petit garçon dont elle doit assurer la vie future puisqu'elle est une divorcée, se livre à des calculs vraiment dignes d'un meilleur résultat. Le Monsieur ne promet rien du tout (il tiendra, sûrement. Elle se prend au jeu du flirt, un peu bien pensionnaire, flattant sa vanité de personne revenue de bien des choses, puis, il arrive fatalement qu'un tison sur lequel on souffle en persévérant jette des étincelles et elle finit par flamber. Le Monsieur fera d'elle tout ce qu'il voudra et, quand il la lâchera, il aura le droit de lui dire : je vous ai pourtant prévenue. Ce qui est triste pour les femmes là-dedans, c'est que c'est une leçon d'abandon et non pas une école d'amour. Ce qui commence sur un trottoir ne peut jamais bien finir, malgré les efforts louables pour en excuser la liberté grande.

Un cousin d'Alsace, par Edmond Sée. Il s'agit d'une croix de guerre attribuée par la conscience d'un cousin parisien à un cousin d'Alsace, vieux soldat triste et souffrant qui entraîne le plus jeune jusqu'à cette frontière idéale où les hommes s'imaginent être utiles en appelant une gloire sur leur mort. Le cousin d'Alsace meurt parce qu'il est parti à la place de l'autre, et c'est l'autre qui a la croix, une croix d'ailleurs bien méritée, seulement elle n'était pas encore inventée au début de la campagne, quand on se contentait de mourir sans le faire trop savoir. Alors le Spiegel de Paris ne détrompera pas la veuve, il lui laissera croire que c'est le Spiegel alsacien, le cousin d'Alsace, qui est le seul héros. Il y a là toute une poignante comédie du sort, car le quiproquo n'est pas qu'un accessoire de théâtre. C'est un jeu auquel se plaisent les démons de la guerre.

Le vendeur d'huile et la reine, de beauté, par Pascal Forthuny. C'est bien l'histoire la plus morale qu'on puisse traduire d'une très ancienne civilisation. La maison close chinoise dans laquelle se passe cette idylle n'a rien de répugnant, c'est le palais des illusions de l'amour au lieu de représenter ses réalités un peu grossières. A noter une scène où l'amant enfin élu se tient chastement auprès de sa déesse qui a très mal au cœur, mais pas pour des raisons sentimentales. Toute cette comédie pénible est relatée avec une grâce... vraiment chinoise. Et elle est une utile leçon, ma foi, à

donner aux gens de trop bonne volonté. Quant au mariage couronnant tant de flammes, c'est une fin moins sage, d'une philosophie tellement... empire céleste que nous ne la comprenons pas. Cependant le grand amour des deux petits enfants perdus leur permet bien de ne pas finir... en laideur, et une reine de beauté ce n'est pas rien dans n'importe quel royaume.

Grain d'cachou, par Maurice Dekobra. Ou le Joyeux Montmartre pendant la guerre. Nouvelle dame aux Camélias, la petite bonne femme aime et en meurt. Quelques personnages curieux l'aident à mal finir, tel ce héros *Cucu-l'Hirondelle* à la fois poète, militaire et apôtre du Tout pour tous. Quand on entre chez ce nouveau saint Vincent de Paul, on y trouve toujours une petite noctambule endormie dans l'assurance, si bienfaisante aux exténués par la noce, qu'on respectera leur sommeil. Grain d'cachou s'éprend de ce philosophe et file avec lui le parfait désintéressement, jusqu'à sa mort de poitrinaire bien moderne.

La Veuve, par Jean Yole. Un pas de plus dans l'ironie et on avait un roman très cruel, car personne, pas même un père désolé, n'est libre d'enfermer une jeune femme, qui n'aimait pas profondément son mari, dans son souvenir héroïque. Mais il y a d'autres convenances sociales, en ces temps de renversement des choses, que celles que nous connaissions déjà trop. On mure donc vivante la jeune veuve au fond de cette impasse : elle n'a pas le droit d'être infidèle à un héros et, docile Française sentimentale, elle fait naître un nouvel amour du souvenir, alors qu'elle n'avait pas très bien compris, en présence de la vie, ses devoirs de cœur sinon les autres. Nous avions déjà le *Tu n'es plus rien*, de René Boylesve, qui nous indiquait juste le contraire, c'est-à-dire le remariage pour créer, et voici l'abstention totale pour mieux vénérer le soldat perdu. Il va être très difficile de savoir à quoi s'en tenir!...

La Fange, par Sheridan. Je ne vois pas du tout pourquoi peser, d'un si gros titre, sur ce livre où les gens se trompent sans plus se salir que dans les adultères ordinaires. Un clown qui est un homme du meilleur monde, une petite ouvrière jolie et un brin délurée. Il pourrait beaucoup plus mal tomber, ce couple parisien. A noter qu'on s'invite à dîner perpétuellement. C'est le boulevard, quoi!

La vie affective d'Olivier Minterne, par Emile Dermenghem. Ecoutez, cher Monsieur, nous avons déjà chez nous un Barrès : un sous-Barrès ne nous semble pas nécessaire. Pesez très gravement votre Moi dans des balances de toile d'araignée, mais ne nous induisez plus en tentation de reprendre la vie au... point mort.

Les Loups, par Benjamin Vallotton. Un lamento sur ceux qui nous mangent. Je crois que c'est tout simplement les flatter. Ils n'ont

pas d'autres ambitions que de passer pour tels, puisqu'ils ont inventé *la guerre fraîche et joyeuse*. Patientons... puisque nous avons un tigre qui les guette !

Le Mouton rouge, par Lucien Graux. Où il est prouvé qu'un mouton bien enragé devient quelquefois, sinon toujours, beaucoup plus dangereux pour les loups que n'importe quelle bête fauve. Strophes et contes furent écrits dans les tranchées.

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

Dr G. Le Bon : *Hier et Demain* (Pensées Brèves) ; 1 vol. in-16 de la Bibliothèque de philosophie scientifique, 3 fr. 50, E. Flammarion. — Dr Maurice Dide : *Les Emotions et la Guerre* ; 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine, 5 fr. Alcan.

Le Dr G. Le Bon, poursuivant son enquête sur la guerre, vient de nous donner un troisième volume : **Hier et Demain**, portant ce sous-titre : *Pensées Brèves*. — La guerre s'est révélée le plus prodigieux réactif psychologique. Elle est à l'ordre moral ce que sont à l'ordre matériel les puissants agents physico-chimiques que le Dr Le Bon a su jadis capter dans le laboratoire et appliquer au problème de la dissociation de la matière. Alchimie des corps ; alchimie des âmes : ce double mystère, ce double grand œuvre se propose au chercheur penché sur un monde traversé par des secousses telles qu'il n'en a jamais connues.

« Pensées brèves », dit le sous-titre. Ce genre est difficile entre tous ; plus difficile, appliqué à un pareil sujet. Les maîtres de ce genre éminemment français ont été des analystes introspectifs, des adeptes de la vie intérieure, des contemplateurs d'eux-mêmes plutôt que des historiens et des sociologues. M. G. Le Bon nous explique les avantages du genre, dont le principal est de condenser les idées générales directrices d'une époque en un raccourci saisissant. Ajoutons que cette brièveté constitue une réaction et une protestation opportune contre la prolixité chère à nos graphomanes et verbiculteurs de tout acabit. M. Le Bon, au reste, ne se contente pas de la théorie ; il prêche d'exemple. Il évite à merveille les écueils du genre : le manque de simplicité, la subtilité, l'obscurité, la fausse profondeur.

Le lecteur familier avec les thèses psychologiques de M. Le Bon se meut avec aisance dans ce pays qui n'est pas pour lui une *terra incognita*. Ceux — rares — pour qui elles sont nouvelles en seront incités à faire plus ample connaissance avec elles.

Ces thèses psychologiques, je ne les suivrai pas dans le détail. J'indiquerai seulement les rubriques sous lesquelles elles se rangent : *Les Forces qui mènent l'histoire* (on sait que, contrairement au

préjugé rationaliste, ce sont des forces biologiques, affectives et mystiques); — *Pendant les batailles* (analyse des éléments psychologiques des batailles); — *La Psychologie des peuples; — Facteurs matériels de la puissance des nations; — Facteurs psychologiques de la puissance des peuples; — Le gouvernement moderne des peuples; — Perspectives d'avenir; — Dans le cycle de la science.*

Un des chapitres les plus intéressants est celui qui traite des perspectives d'avenir. L'esprit précis et réaliste de M. Le Bon est l'ennemi des chimères. On le sait trop bon psychologue et historien pour donner dans les boniments sur la « Société des nations ». Idée confuse, s'il en fut. Il faudrait, une bonne fois, dissiper l'équivoque. S'agit-il de la société des nations de l'Entente ? Pourquoi, dans ce cas, ne pas dire simplement : l'Entente? Et si l'on veut parler de l'Entente plus l'Allemagne, pourquoi ne pas le dire et surtout pourquoi ne pas dire comment se fera cette réconciliation fabuleuse et se donnera ce baiser Lamourette? On se repose de ces phraséologies dont le moindre défaut est leur inutilité, en se référant aux solides pages de M. Le Bon sur la « militarisation future de l'univers » (pp. 212-215). « Après avoir été successivement à base religieuse, à base militaire, à base juridique, puis à base économique, les sociétés semblent retourner à l'état purement militaire. »... « Supposons le militarisme allemand détruit. Comment l'empêcher de renaître, sinon en lui opposant un militarisme plus fort? Une militarisation universelle sera donc nécessaire pour démilitariser un seul peuple »... « On parle souvent d'une société des nations; mais, comme l'a déclaré un premier ministre au Parlement, cette société ne pourra être constituée que par les nations en armes. Or, il est peu probable que des peuples bien armés restent longtemps pacifiques. Ce n'est pas du moins ce qu'enseignent la psychologie et l'histoire. »

Au nombre des hypothèses émises sur la Paix future et l'unification du genre humain, on pourrait rappeler celle que Tarde a esquissée dans les dernières pages des *Lois de l'Imitation*. Il y imagine une des grandes nations européennes (il ne prévoit pas laquelle) assumant l'hégémonie et « déroulant sur une grande partie du monde une sécurité comparable à la majesté de la *paix romaine* décuplée en étendue et en profondeur ». — Il n'est pas douteux que Tarde eût écarté comme un cauchemar l'idée d'une hégémonie obtenue par les moyens mis en œuvre par l'Allemagne. Et il faut reconnaître que si l'Allemagne a nourri de si vastes desseins, elle a abordé le problème par les méthodes les plus propres à soulever contre elle sa proie future. La *paix romaine* prévue par Tarde ne sera pas la *pax germanica*.

La tendance réaliste de M. G. Le Bon se marque ailleurs, dans ce qu'il dit des rapports du droit et de la force. — Il va sans dire qu'il écarte d'office la métamorale kantienne et spiritualiste du droit pur, dissocié de tout élément de fait, fondé sur l'autonomie de la volonté, sur le caractère *sacré* (?) de la personne. A cette mystique périmée, M. Le Bon oppose la notion romaine du droit. « Dégagées de leur contenu métaphysique, les définitions du droit se ramènent à celle du Digeste de Justinien : « Ce qui dans chaque pays est utile à tous ou au plus grand nombre. » L'utilité serait donc le seul fondement du droit, mais cette utilité variant suivant les pays, on ne saurait parler de droit universel. » — C'est M. Brochard, je crois, qui reproche à l'école éclectique et à ses successeurs d'avoir jeté sur la notion de l'utile un discrédit irraisonné. Il y a un utilitarisme éthique et juridique qui a sa grandeur et sa noblesse. — Par réaction contre l'idéologie du droit pur, j'irais presque jusqu'à réhabiliter ces formules décriées : « Le fait crée le droit », « la force crée le droit ». Elles peuvent être acceptables, à condition de prendre le mot force dans un sens suffisamment large, d'entendre par force non pas seulement la force armée, la violence, la contrainte, mais les besoins, les intérêts, les mœurs, les croyances, le lent travail de l'Histoire, les facultés d'intelligence, de réflexion et de prévision, les sentiments et les idées, ces sentiments et idées qu'on appelle si justement des sentiments-forces et des idées-forces. De quelque façon et en vertu de quelque évolution que soient nés et se soient fixés dans un pays ou un ensemble de pays et de peuples des sentiments comme celui de l'honneur, le sens du contrat, le respect de la foi jurée, ces sentiments collectifs sont des forces et malheur à qui les heurte de front. Et il en est des individus comme des peuples : c'est la physiologie de chaque individu, son éducation de famille, sa personnelle sensation de vie, qui lui dictent sa notion du droit, son attitude fière ou humiliée dans la vie, ses acceptations ou ses révoltes. Et il est bien vrai de dire en ce sens que le droit est un fait de force et que le fait crée le droit.

Citons encore le curieux jugement de M. Le Bon sur le socialisme dans ses rapports avec la guerre : « Au point de vue des doctrines socialistes, la guerre présente deux phénomènes d'apparence contradictoire. Elle a d'abord déterminé l'effondrement des théories internationalistes en prouvant que les liens créés par la race sont beaucoup plus forts que ceux résultant des intérêts de profession. D'autre part, le développement de l'étatisme allant jusqu'au servage a momentanément réalisé le plus chimérique des rêves socialistes »... « Les convictions mystiques échappant aux atteintes de la raison et de l'expérience, les socialistes verront seulement dans la guerre une confirmation de leurs doctrines. » Par contre, il est permis de se

demander si la révolution russe et les conséquences qu'elle a eues pour nous ne discréditeront pas pour longtemps l'idée de révolution et même l'idée de socialisme dans une large portion de la nation française. Par un destin ironique, mais peut-être conforme à sa logique interne, le marxisme, par l'orientation qu'il a imprimée aux événements en Russie, semble refluer vers sa source hégélienne et prussienne en se mettent au service des intérêts et des ambitions de Berlin. Et il y a là une application de cette loi de Bovaryme ou d'Ironie dont M. Jules de Gaultier aimait à noter les surprises au cours de l'histoire... J'arrête là ces réflexions. Le livre de M. Le Bon en suggérera d'autres au lecteur. Et c'est là sans doute un des buts que c'est proposé l'auteur : faire penser.

Ce sont aussi des enseignements psychologiques que nous propose le Dr Maurice Dide dans son livre : **les Emotions et la Guerre**. Une analogie avec les points de vue du Dr Le Bon consiste dans l'importance prépondérante attribuée par l'auteur aux forces affectives dans la vie des individus comme dans celle des peuples, conformément à la thèse affective en psychologie qui admet le primat de l'affectivité considérée comme la première en date et la plus importante des manifestations de la vie. — M. Dide précise sa conception de la vie affective en la différenciant de celle de l'école organicienne (Babinsky) qui rapporte tous les troubles mentaux à des auto-intoxications et à des lésions des centres nerveux; — de celle de l'école physiologique (James Lange) qui les subordonne à des troubles vasculaires ou périphériques; — de celle de l'école de Freud qui les fait s'épanouir sur la tige du sens génésique, par suite d'une accumulation de tension provoquée par l'abstinence ou l'irritation génésique brute; — de celle du Dr Pierre Janet qui représente une interprétation trop exclusivement médicale et péjorative du rôle de l'émotion, M. P. Janet ne voyant dans l'émotion que le côté négatif, le côté dépression et inadaptibilité et omettant le côté positif : le rôle utile, stimulant, expansif et adaptatif, M. P. Janet étendant d'ailleurs à l'excès le sens du mot émotion et y comprenant les agitations intellectuelles systématisées ou diffuses (sentiment). M. Dide se sépare encore de ceux qui, comme Schopenhauer, rattachent l'émotivité à l'activité, ce qui ne s'accorde peut-être pas très bien avec l'adhésion que donne M. Dide aux doctrines de M. Ribot, lequel fait reposer, lui aussi, l'affectivité sur la motricité. Mais M. Dide veut sans doute écarter l'interprétation pessimiste du philosophe allemand. Et il admet lui-même, en fin de compte, des tendances primitives, attirance ou répulsion, sur lesquelles repose l'émotivité, ce qui ne l'empêche pas de dire, à quelques lignes de distance, que nos réflexes et nos instincts sont des reliquats d'émotions passées dans le domaine de l'automatisme. Il y a là quelque indécision concernant le primat de

l'émotion ou de la tendance. M. Dide écarte encore l'interprétation (Cope, Spencer) qui fait dériver le réflexe émotif de gestes primitivement volontaires automatisés par l'habitude. En somme, le présent ouvrage repose sur les mêmes principes psychologiques qui lui ont servi de guide dans son précédent ouvrage : *Les Idéalistes passionnés*. M. Dide se rattache à la tradition psychologique de Cabanis, de Pinel et des grands aliénistes français. Il a foi dans la psychothérapie et dans l'action personnelle du médecin traitant ; en quoi il a bien raison.

L'étude des émotions de guerre jette un jour nouveau sur le mécanisme psychologique des phénomènes affectifs. « L'homme qui combat semble être à la merci de sommations émotives dépassant en nombre et en intensité ce que l'imagination pouvait se figurer. Aux préoccupations d'ordre familial, à l'incertitude touchant la vie matérielle de demain, s'ajoute une menace perpétuelle de mort imminente... La vie affective aux armées serait une énigme indéchiffrable si l'on n'envisageait le problème que du côté de l'angoisse : il s'éclaire dès qu'on oppose aux réactions dépressives tous les états d'âme d'ordre expansif. » — M. Dide qui, dans un récent livre : *Ceux qui combattent et ceux qui meurent*, a relaté ses souvenirs de campagne, était particulièrement bien placé pour traiter les problèmes de l'émotivité de guerre.

M. Dide trouve utile de délimiter le sens de l'expression : troubles émotifs de guerre et refuse d'y faire rentrer des troubles qui ne sont pas causés par la guerre, qui sont la conséquence de prédispositions ou d'affections antécédentes et qui constituent de simples coïncidences. Cette défalcation faite, il reste un certain nombre d'inhibitions psychiques et de psychoses de guerre que l'auteur analyse minutieusement : onirisme guerrier, neurasthénie de guerre, hystérie de guerre, psychose revendicatrice, etc. M. Dide note l'influence délétère des milieux de l'arrière sur le psycho-émotif de guerre, et il vante l'efficacité d'une contre-suggestion énergique résumée par l'expression de « commandement fort ». Il s'élève contre un sentimentalisme qu'il juge aussi antiscientifique que nuisible et donne d'excellents conseils concernant le traitement psychique.

La grande division du livre est empruntée à la distinction des deux pôles de la vie affective : égoïsme dépressif et altruisme expansif. M. Dide reconnaît la communauté d'origine et la perpétuelle intrication et entrelacement des deux tendances ; mais enfin elles arrivent à se différencier et à s'opposer nettement. — Cette opposition entre égoïsme et altruisme, M. Dide l'accentue plus fortement qu'il ne l'avait fait dans son livre : *Les Idéalistes passionnés*, et il rattache au type égoïste dépressif et pessimiste tous les « revendicateurs », même ceux qu'il appelle pseudo-altruistes.

En somme, livre vivant et de lecture agréable ; émaillé de portraits pittoresques de types masculins, voire féminins, de l'arrière.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

André Lebon : *Problèmes économiques d'après guerre*, Payot, 4 fr. — Biard d'Aunet : *La Politique et les Affaires*, Payot, 4 fr. — Marius André : *Guide psychologique du Français à l'étranger*, Nouvelle librairie nationale, 4 fr. — Jean Desthieux : *L'Evolution régionaliste*, Bossard, 3 fr. 60. — Memento.

Le livre de M. André Lebon : **Problèmes économiques d'après guerre** fait partie de cette précieuse et nombreuse catégorie d'ouvrages qui se consacrent à la remise en état de la France prochaine. M. André Lebon, ancien ministre et président de la *Fédération des industriels et commerçants français*, était mieux indiqué que personne pour dire l'importance de cette œuvre, auprès de laquelle, dit-il, la reconstruction de la France et de l'Europe après la Révolution n'apparaîtra plus que comme un jeu d'enfant. Ce rapprochement s'impose en effet, et même ceux qui pensent, contrairement à M. Lebon, que notre travail sera malgré tout moins formidable et moins difficile que celui de Bonaparte, n'en souhaitent que davantage qu'il puisse être fait avec l'habileté, la rapidité et l'efficacité du temps consulaire. Pour cela il n'est pas nécessaire d'ailleurs de recourir à une dictature même administrative, et l'œuvre de reconstruction nationale pourra résulter d'une collaboration de toutes les bonnes volontés tant individuelles qu'associées ; elle n'en sera même que plus solide, mais à condition que l'esprit de dévouement, de désintéressement et de discipline l'emporte sur l'esprit contraire, et que l'œuvre se fasse suivant un programme d'ensemble coordonnant et hiérarchisant les questions. C'est ce programme que j'ai voulu esquisser dans ma *Nouvelle Cité de France* parue chez Alcan, et c'est cette synthèse qui me semble un peu faire défaut à la plupart des initiatives, en elles-mêmes si louables, qu'on voit se produire ; chacun insiste sur un point particulier, celui-ci sur le parlementarisme, celui-ci sur le régionalisme, cet autre sur l'industrialisme, mais bien rares sont ceux qui disent comme je l'ai fait pour ma part : Voici *tout* ce qu'il faudrait faire, et dans ce tout voici ce par quoi il faut commencer d'abord. Je voudrais vraiment que nos grandes Ligues d'action publique comme *la Ligue française, la Ligue des Droits de l'Homme, la Plus grande famille*, etc., se consacrent tout d'abord à cette hiérarchisation, car sans cela la grande œuvre de reconstitution nationale se désagrégera en une foule de petites œuvres de reconstructions particulières et finalement aboutira à quelques cultures d'égoïsme et d'intérêt électoral.

A propos d'intérêt électoral, M. André Lebon a raison de faire

remarquer qu'il s'est constitué en France un nouveau « pays légal », aussi fermé et avide que la classe censitaire de la monarchie de Juillet, une caste privilégiée qui ne voit dans la politique qu'une carrière procurant des avantages directs et indirects, et sur laquelle il ne faut vraiment pas compter pour la grande réorganisation du pays. C'est contre l'influence néfaste de ces politiciens de carrière que pourraient agir nos grandes Ligues et nos publicistes écoutés; *l'Opinion* commence une campagne qui promet d'être intéressante sous le titre: « L'Action de Probus » et la confie à M. de Goïtisolo, esprit très averti : tout cela est parfait ; mais encore une fois le moyen de lutter contre les égoïsmes, c'est de montrer le but altruiste à atteindre avant tout; la fameuse « organisation » allemande n'est en somme que le fait de subordonner les efforts particuliers à un effort général ; le jour où, en France, nous saurons ce qu'il faut commencer par faire (et l'on peut d'ailleurs commencer beaucoup de choses à la fois, à condition de ne pas perdre de vue leur coordination), nous aurons à moitié fait ce que nous avons à accomplir.

§

Du livre de M. André Lebon on peut rapprocher celui de M. Biard d'Aunet, **La Politique et les affaires**. M. Biard d'Aunet a déjà écrit un ouvrage analogue, *Pour remettre de l'ordre dans la maison,* dont on a dit ici (octobre 1916) tout le bien qu'il mérite. Ici le sous-titre pourrait être : « Pour remettre de la prospérité et de la richesse dans la maison ». Partant de cette idée très judicieuse que la politique de la France après guerre devra être une politique de production et d'exportation, notre auteur pose que l'accord de la politique et des affaires est la condition première de toute action rénovatrice ; et il n'est pas besoin de dire que pour lui la politique n'est pas le politicianisme, pas plus que les affaires ne sont « l'argent des autres » ; c'est même le contraire, puisque la politique devra s'appliquer désormais à aider le travail de production économique des citoyens, et que les affaires consisteront en ce travail même. Les peuples, après la guerre, ne se recroquevilleront pas chacun dans son coin ; ils auront tous besoin les uns des autres, et de plus en plus besoin. Même la France, en dépit de la variété de ses produits et de la sobriété de ses habitants, ne pourra pas se suffire à elle-même ; elle n'y aurait d'ailleurs pas intérêt, car la finesse et l'abondance de ses produits lui assureront une clientèle rémunératrice au dehors et la pousseront à développer son commerce extérieur ; il faudra donc prévoir une production considérablement accrue. Cette reprise des relations internationales laisse d'ailleurs de côté la question de nos rapports avec les Allemands. M. Biard d'Aunet, conséquent avec lui-même, s'élève contre l'idée d'une excommunication économique de l'Allemagne ; mais au-dessus de l'orthodoxie libre-échangiste, il y a

la défense nationale et la justice internationale : l'Allemagne serait, en punition de ses crimes, retranchée pour cinquante ans au moins de la société des peuples qu'elle n'aurait qu'à s'en prendre à elle-même. Quelle nécessité absolue avons-nous de renouer des relations économiques avec elle? Croit-on que nous ne trouverons pas ailleurs le charbon que nous lui achetions? et que nous ne fabriquerons pas tout seuls les produits chimiques ou autres dont à coups de *dumping* elle s'était acquis le monopole? Si, d'un coup de baguette magique, l'Allemagne s'effondrait comme une Atlantide, est-ce que le reste du monde ne survivrait pas? On pourrait donc très bien admettre la suppression complète de toutes relations économiques avec elle et l'établissement d'un régime très libéral et très intense de commerce international avec tous les autres pays. J'avoue que pour ma part cette double perspective ne me semblerait pas absurde. Les neutres eux-mêmes auraient tout intérêt à faire comme nous : ils savent trop combien cher on finit par payer les prix réduits des producteurs allemands!

§

Cette question du commerce international donne un prix particulier au livre très savoureux en lui-même de M. Marius André : **Guide psychologique du Français à l'étranger**, *à l'usage des industriels, des voyageurs de commerce, des touristes et des gens de lettres*. L'auteur était tout à fait qualifié pour l'écrire, appartenant à notre corps consulaire, ayant été chargé de plusieurs missions économiques, et d'autre part étant bon écrivain, bon poète provençal et philologue érudit (c'est à lui que nous devons notamment la traduction de ce *Livre de l'Ami et de l'Aimé* attribué à Raymond Lulle et qui est digne de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix). Donc M. Marius André doit être écouté quand il nous parle de notre ignorance des choses et des hommes de l'étranger, de l'étourderie avec laquelle on a promulgué chez nous le dogme de la supériorité commerciale de l'Allemagne, et de la façon dont nous devrions avoir tous le souci de l'honneur de la France vis-à-vis des autres nations. Je ne garantis pas d'ailleurs qu'il n'y ait pas parfois un peu d'exagération dans ses sorties vitupératrices contre tels de nos compatriotes, journalistes ou touristes superficiels : il s'indigne par exemple d'un voyageur qui a dépeint les officiers de l'armée espagnole comme de puérils copistes des junkers allemands, sanglés dans leur tunique et le monocle à l'œil; jamais, lui qui a habité l'Espagne de longues années, il n'a vu d'officier espagnol portant monocle ! Et il met en doute l'historiette rapportée par Mme Arvède Barine d'un mendiant espagnol à qui la voyageuse demande un renseignement et qui refuse toute monnaie pour le petit service; et il malmène Gabriel Tarde coupable d'avoir dit que la politique était

l'unique préoccupation des Américains du sud. Vraiment, ce ne sont là que péchés véniels (au surplus, pourquoi affirmer que Mme Arvède Barine n'a pas dit la vérité ?) et si les Américains du sud, d'autre part, « se susceptibilisent » pour les plaisanteries sur les Brésiliens ou Chiliens d'opérette du second empire dont se souviennent trop nos gazetiers, ils ont bien tort. Mais l'ensemble des réflexions de M. Marius André n'en est pas moins plein de sagesse et d'expérience personnelle ; on ne sera jamais assez courtois et bienveillant les uns pour les autres entre nationaux divers, et on ne se gardera jamais assez de toute sotte vanité, soit arrogance odieuse des Allemands, soit moquerie gouailleuse parfois des Parisiens ; là comme partout, le tact est indispensable, et nous autres Français devrions donner l'exemple de cette qualité qui si longtemps fut nôtre.

§

A son très intéressant ouvrage : **l'Evolution régionaliste**, M. Jean Desthieux a donné un sous-titre : *Du félibrige au fédéralisme* qui en précise l'esprit. Cet auteur n'a pas voulu refaire le livre synthétique de son maître et ami Charles-Brun, *le Régionalisme*, livre qui garde toujours son entière valeur, il a seulement voulu montrer comment le mouvement actuel en faveur des autonomies locales, sous sa forme un peu sèche de droit administratif, est sorti de l'initiative chaleureuse des poètes et des amants du passé. Le point de vue est exact, et le régionalisme ne prospérera que s'il s'appuie sur un amour sincère et lumineux de la petite patrie, lequel, il faut le répéter une fois de plus, n'est nullement hostile au dévouement à la grande patrie. Les deux tendances, centripète et centrifuge, qu'on trouve partout et qui sont également légitimes et alternativement souhaitables, peuvent être facilement harmonisées avec un peu de bon vouloir. En ce moment nous assistons à une tension énorme de toutes les forces centralisatrices ; les Etats-Unis eux-mêmes, terre classique du fédéralisme, donnent l'exemple de la concentration la plus intense des pouvoirs nationaux ; mais justement pour cela, on peut prévoir après la guerre un mouvement inverse de libération locale ; il ne serait pas impossible du tout que l'Europe prochaine se réalisât sous forme d'un très grand nombre de petits États indépendants ; on en voit déjà une douzaine dans l'ancien empire russe, et il pourra y en avoir une demi-douzaine dans l'empire actuel du Habsbourg et peut-être une autre dans celui du Hohenzollern. Le mot indépendance doit d'ailleurs être pris ici dans un sens relatif, et ces États n'auront nullement le droit, si un embryon de Société des Nations est organisé comme il faut le souhaiter, de partir en guerre les uns contre les autres pour des fariboles ; mais ils auront le devoir de participer à la guerre générale qui pourra bien se produire de temps, en temps si un d'eux veut recommencer à faire

du bochisme ou du bolchevisme ; les couards ne devront donc pas trop compter sur le fédéralisme pour se croire à l'abri des shrapnells. Quant aux petits États qui pourront s'organiser dans la France actuelle, c'est le secret de l'avenir ; les trois cartes que donne M. Jean Desthieux, la France divisée en 25, 17 et 16 régions suivant les plans Charles-Brun, Vidal de la Blache et Clémentel, celui-ci commençant à se réaliser avec le groupement économique des Chambres de commerce, intéresseront les spécialistes ; on sait que je préférerais pour nous aussi une demi-douzaine de grandes régions, et j'ajoute qu'à mon ancien projet des Sept pays de France comprenant une région centrale, je serais disposé à substituer une nouvelle répartition d'après les réseaux de chemins de fer, qui donnerait vue sur la mer à chacune de ces six ou sept régions ; mais en vérité ces questions de délimitation sont d'importance secondaire ; ce qui sera plus délicat, ce sera d'établir le statut de ces régions ; vis-à-vis de la nation. M. Jean Desthieux a là un nouveau livre à écrire.

MEMENTO. — Nombreux sont les livres de valeur qui s'entassent sur ma table. Je regrette que le manque de place ne me permette de consacrer à chacun que quelques lignes. Henri Joly : *L'Avenir français. Tâches nouvelles*, Bloud et Gay, 3 fr. 50. De judicieuses considérations sur l'avenir des nationalités, de la coopération franco-belge, des partis politiques, de la moralité publique, etc., le tout écrit à un point vue religieux et catholique. Je signale en particulier à nos lecteurs le chapitre : « Aurons-nous un nouvel art et une nouvelle littérature ?» où l'auteur critique, avec une vivacité d'ailleurs sympathique au fond, les idées de Remy de Gourmont, « bénédictin libre-penseur et épicurien », dont il apprécie la sagesse, le brillant et « le joli fouillis de bibliomanie, de philologie et de poésie ». A propos du *Mercure*, il précise en note, page 86, « qu'on aurait tort de ne pas le lire assidûment ». C'est bien notre avis. — Louis Madelin : *L'Expansion française : De la Syrie au Rhin*, Plon, 4 fr. Ce sont les conférences faites par cet historien dont on connaît la valeur. Son opinion, p. 196, que « Philippe-le-Bel a été dix fois plus chef de la Chrétienté que ne le fut le plus grand empereur allemand, un Othon-le-Grand ou un Frédéric Barberousse », est très exacte ; par contre il exagère peut-être un peu quand il dit que la maison de Bourgogne a été mille fois plus fatale à la grandeur de la France que les empereurs allemands d'antan ; dans l'hostilité du Bourguignon, il y a eu fort de la faute de l'Orléans, et même du roi très chrétien ; je considère pour ma part Louis XI comme un souverain néfaste. Encore une observation juste de M. Madelin que les mots « Saint-Empire romain germanique hurlent d'être accouplés » ; mais n'avons-nous pas tort de les accoupler ? Il y a d'une part *Sanctum imperium*, et d'autre part *imperator romanus natione germanicus* ; fondre les deux brocards en un seul qui n'a, je crois, jamais existé dans les textes, n'est-ce pas commettre un pataquès ? — Jean Finot : *L'Agonie et la naissance d'un monde*, Flammarion, 3 fr. 50. Encore un livre plein d'idées ! L'auteur étudie tour à tour la Kultur et la Civilisation, montre leurs différences inconciliables, et explique comment

on pourra établir une « paix de cent ans » après « la plus grande boucherie de l'histoire ». Le sous-titre de la conclusion : « La Société des Nations, fantôme et réalité », indique que sa foi dans cette organisation mondiale future est raisonnée et se défend contre toutes rêveries trop faciles. Chemin faisant, l'auteur, dans son chapitre « la Crise de la diplomatie », est assez sévère pour « les grands augures » des ambassades, et je ne dis pas que des erreurs n'aient pas été commises, mais je réserverais plutôt ma sévérité pour d'autres grands augures, ceux des réquisitions, taxations et contre-productions. — Charles Roux : *Le Réveil de notre marine marchande*, La Renaissance du livre, 2 fr. Le livre se trouve être le testament de cet esprit brillant et actif qui vient de s'éteindre. Nul mieux que le président du Comité des Armateurs ne pouvait dire en quoi consiste ce péril et sans doute il se met au point de vue armateur, mais la chose est légitime, l'armateur étant plus intéressé que personne à la prospérité de la marine marchande. Sur celle-ci je renvoie à l'article de Saint-Alban (juillet 1916). Le péril actuel vient avant tout du manque de bateaux, d'où nécessité de pousser les constructions navales chez nous et de se réserver des promesses de ventes pour l'après-guerre au dehors ; tout le reste ne vient qu'après. L'outillage des ports ? il se modernise un peu grâce aux Américains ; l'esprit combatif des inscrits ? il s'améliore aussi sous la dure leçon des événements ; la centralisation des services ? elle se fait ; l'entente entre les divers éléments en présence ? elle n'est pas en mauvaise voie, en dépit de certaines apparences ; donc le péril sera conjuré dès que les constructions ou acquisitions navales seront suffisantes.

Henri Chardon : *L'organisation de la police*, Bossard, 2 fr. Le très haut et très compétent fonctionnaire qu'est M. H. Chardon résume en une centaine de pages substantielles ses projets de réorganisation policière dont j'ai déjà ici parlé (avril 1909). Il est certain que les garanties de sécurité publique sont faibles chez nous ; sans aller jusqu'à donner à la police la puissance presque dangereuse que demande l'auteur, on pourrait mieux combattre la puissance certainement pire des malandrins. Les propositions si judicieuses de M. Ernest Raynaud (*Mercure*, juin dernier) compléteront ici, au moins pour la police parisienne, celles de M. Henri Chardon. — Dr Locard : *La police. Ce qu'elle est ; ce qu'elle devrait être*. Le Fait de la Semaine. Grasset, 0 fr. 75. Même sujet et traité de manière non moins substantielle par le directeur du Laboratoire de police de Lyon. « Une police parfaite est la marque d'un Etat parvenu au point le plus éminent de la civilisation » ; cette première ligne est tout à fait approuvable. Et les conclusions ne le sont pas moins : la police devrait être moins compliquée comme organisation, plus scientifisée comme procédés (l'auteur est orfèvre, mais il a raison) et comme personnel mieux recrutée, mieux payée et plus instruite. Tout ce petit volume est à méditer. — Lucien Deslinières : *Pour abolir la souffrance humaine*, Giard et Brière, 3 fr. On ne peut qu'approuver la devise de l'ouvrage : Il faut remplacer la lutte pour la vie par l'association pour la vie. Mais si par « association intégrale » l'auteur entend le collectivisme, il compromet sa cause ; ce qui importe, c'est d'accroître la production, et on y parvient par l'association en effet, mais non par un certain socialisme soupçonneux et compresseur. Sur un autre point M. Deslinières, tout en blâmant le malthusianisme aujourd'hui, se deman-

de s'il ne faudra pas le louer demain contre une surpopulation possible ; qu'il se rassure, les gigognes ne sont pas à Noyon !

Justin : *La Responsabilité du Parlement sous le régime parlementaire* Bossard, 4 fr. 20. Critique d'ailleurs courtoise de la brochure de F. Herold appréciée ici aussi (juin 1917). — *L'Œuvre de guerre du Parlement*, par un Républicain. Fait de la Semaine. Grasset. Même sujet, traité de façon objective. — C. Bouglé : *Des raisons d'aimer la France en guerre : la France pacifique, la France héroïque, la France libératrice*, Attinger, 1 fr. D'excellentes pages à répandre. — J. C. Brinville : *Hohenzollern et démocratie*, Attinger, 1 fr. Bonne brochure parue dans la même collection : Petite Bibliothèque de la guerre. Tandis, comme le fait justement remarquer l'auteur, que le citoyen suisse ou américain est deux fois libre, régionalement et nationalement, le citoyen allemand est deux fois assujetti à son roi ou prince et à son kaiser. — Léon Daries : *La terre qui ne meurt pas*, Berger-Levrault, o fr. 90. Brochure de la Collection France, à la juste louange du paysan français. — P. O. : *Sur l'Après guerre, notes brèves d'un poilu*, Giard et Brière. De sages considérations sur le rétablissement moral du pays : ah ! si l'on pouvait nous désintoxiquer de la politique ! — Paul Verguet : *Joseph Caillaux*, La Renaissance du livre, 3 fr. Justement, voici où mène la politique. Cette monographie sérieuse et documentée est tout à fait d'actualité ; elle est de plus d'un intérêt pyschologique de premier ordre. Quelle étrange figure ! Attendons le procès. Le père de Caillaux, l'ancien ministre du 16 mai, est d'ailleurs bien curieux, lui aussi ; ce républicain qui passe au royalisme par ambition, jusqu'à coopérer au « coup de force » raté de M. de Fourtou, qui, pendant l'ordre moral, pas toujours moral, on va le voir, ministre des travaux publics, se trompe dans une proportion de 450 o/o sur un devis, et est de ce fait l'objet d'une demande de poursuites de la Chambre d'alors et d'un « blâme sévère » du Sénat, à la date du 5 juillet 1887, tout cela n'est pas banal.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Les enseignements des dernières offensives. — Les offensives allemandes du 21 mars, en Picardie, du 9 avril, dans les Flandres, du 27 mai, sur l'Aisne, du 9 juin, entre Montdidier et Noyon, ont pris aujourd'hui assez de recul dans le temps pour être examinées avec une certaine objectivité.

Nous bornerons cet examen à ce qui concerne les agissements de l'ennemi. Dans leur vue d'ensemble se dégagent certains enseignements qu'il nous paraît utile de mettre en lumière. Un premier fait, qui est une simple constatation, est l'absence de simultanéité dans ces grandes offensives. Elles se succèdent l'une l'autre, et chacune d'elles ne se déclenche qu'après l'épuisement de la précédente. Ce défaut de simultanéité est-il le fait de l'impuissance où se trouvaient nos ennemis d'assurer une sorte de convergence à des attaques de grand style, par suite de l'insuffisance de ses réserves ?

Ou bien estimait-on que chacune de ces grandes opérations requérait à elle seule toute l'attention, tous les moyens d'ordre moral ou matériel, dont disposait le grand Etat-major, et qu'il serait impossible de donner une égale intensité de moyens à deux de ces opérations, conduites dans le même temps? Ou manquait-on de ressources de toute sorte pour parer aux conséquences de deux échecs simultanés, s'ils venaient à se produire dans des secteurs différents? Ou bien ne s'est-il agi chaque fois que de réserver le profit et la gloire du succès au même personnage? Celui-ci, avec son autorité brouillonne, a-t-il exigé d'être partout le maître et le directeur d'une manœuvre, d'où l'on espérait une récolte de lauriers? Nous avons vu le Kronprinz conduire l'attaque sur le front de Picardie; nous le retrouvons sur l'Aisne, à la tête d'un autre groupe d'armées. Il préside, simplement, peut-être pour *la drôlerie de la chose;* il entend être présent à la curée, partout où elle a lieu. Il n'est pas mauvais d'avoir un fou pour ennemi. Bien entendu, nous ignorons de façon positive quelle part il faut lui attribuer dans le succès relatif de ces entreprises ou dans la manière d'avortement qui les a terminées. Les meilleurs de ses sujets nous le diront plus tard.

Dans un autre ordre d'idées, un enseignement d'une valeur considérable ressort de toutes ces offensives. Dans toutes, l'Etat-major ennemi s'est préoccupé de réaliser la surprise chez son adversaire, en escomptant avec raison les bénéfices que donnent la soudaineté et la violence de l'attaque. Il n'y a là rien qui n'ait été mis déjà en évidence dans les guerres du passé. Il a fallu les pratiques chimériques de la guerre à objectifs limités, combinée avec le pilonnage, pour faire oublier l'importance de tout premier ordre qu'elle a parmi les conditions de succès. A égalité d'armement, d'effectifs et de moyens matériels, on peut dire qu'elle en devient le premier gage. C'est donc le lieu de se rappeler que la surprise au combat est le phénomène qui produit du premier coup les résultats les plus étendus. Son caractère foudroyant lui vaut un pouvoir de démoralisation considérable. Les meilleures troupes n'y résistent pas. Seules, celles qui sont loin en arrière peuvent arriver à briser l'effet de surprise et désagréger la masse de choc. Quant aux soutiens, trop rapprochés des premières lignes, ils voient refluer sur eux les éléments de celles-ci ; ils participent à la démoralisation. Ceci explique la profondeur de la bande de terrain gagnée en quelques heures par les assaillants dans les offensives du 21 mars et du 27 mai. Pour réaliser la surprise, l'Etat-major allemand, au cours de ces offensives, a eu constamment recours au même procédé : préparation d'artillerie intense, mais de courte durée, afin de déclencher le choc de la masse assaillante avant le rassemblement des réserves, même en supposant celles-ci à portée d'entrer rapidement en jeu. Il faut toujours un certain temps à celles-

ci pour se mettre en ligne, prendre leurs formations de combat et se porter en soutiens sur des positions choisies. Ces troupes n'ont pas eu le temps de se rendre compte de la situation que déjà elles se trouvaient jetées en pleine bataille; c'est au moins l'apparence qu'ont les événements, à l'heure actuelle. Ainsi, nous relevons, dans chacune de ces offensives, en ce qui a trait à la préparation d'artillerie, des méthodes absolument différentes des procédés auquels on s'est rallié, de notre côté, sous l'influence de spécialistes certes distingués. Toutes nos attaques ou nos velleités d'offensive ont été précédées par des bombardements dont la violence constituait un premier avertissement, mais dont la durée, qui se prolongeait sur plusieurs jours, permettait à l'enuemi d'opérer avec la plus grande sécurité le rassemblement de ses réserves à la limite de la zone pilonnée. Sans doute, le terrain battu par cette averse de projectiles était proprement nettoyé. Nos troupes pouvaient désormais y avancer sans courir de grands risques, mais arrivées à la limite de la zone pilonnée, elles se heurtaient à des forces fraîches, à peu près intactes, nullement démoralisées et surtout bien assurées qu'elles n'avaient pas à redouter les effets d'un bombardement semblable à celui dont la zone évacuée venait d'être le théâtre. Gains de terrain insignifiants, que l'usure rapide du matériel d'artillerie et l'enorme consommation de munitions ne permettait de renouveler qu'à de longues échéances.

Un second fait, d'une grande importance, mérite de fixer l'attention. Nous avons réussi, après un temps plus ou moins long, à résister à la pression des masses d'assaut, à briser leur élan, enfin à les arrêter. Au cours de l'organisation de cette résistance, nous avons assisté à des contre-attaques brillantes, à des reprises de positions qui font le plus grand honneur à nos troupes. Mais toutes ces réactions étaient frontales. Sans doute, il a été fait tout ce qu'on a pu ; c'est bien entendu. Une seule fois, on discerne l'esquisse d'une manœuvre, qui a eu d'ailleurs des effets immédiats. C'est un communiqué qui nous l'a fait connaître, en nous disant que le 11 juin, les divisions du général Mangin attaquant de flanc les troupes de von Huttier, en direction de marche sur Estrées-Saint-Denis, leur avaient infligé un sérieux échec et avaient arrêté net leur progression. En fait, cette attaque sur l'aile droite du dispositif d'assaut mettait fin, dès le troisième jour, à l'offensive ennemie entre Montdidier et Noyon. L'attaque n'avait toutefois porté que sur un front de 12 kilomètres de Rubescourt à Saint-Maur. Il nous paraît intéressant de retenir cette première manifestation d'une tactique de manœuvre.

§

Un troisième fait, digne de remarque, concerne le rôle de l'artillerie lourde de l'ennemi au cours de ces grandes offensives. Sauf pendant la période de préparation de l'assaut, qui, chaque fois, a été de

courte durée, son rôle a été nul. L'ennemi, pendant la progression et le développement de l'attaque, s'est résolument passé de son concours. L'étonnement a été grand parmi le public ; mais il a bien fallu se rendre à l'évidence. Les troupes d'assaut n'étaient pas accompagnées d'artillerie lourde ; la raison s'en comprend aisément. Par contre, elles étaient abondamment pourvues et accompagnées de toutes les armes susceptibles d'augmenter leur capacité combative et leur pouvoir de destruction sans diminuer leur mobilité : mitrailleuses, minnenwerfer, et surtout obusiers de petit calibre, très mobiles, dénommés obusiers d'infanterie. C'est une arme nouvelle, que certaines modalités de la guerre actuelle ont fait reconnaître nécessaire. La mode n'est plus aux grands chapeaux ; elle est aux petits toquets. N'oublions pas l'accompagnement des chars d'assaut, utilisés, dit-on, par nos ennemis uniquement pour réduire les centres de résistance, dépassés par les premières vagues d'infanterie. Ils n'auraient pas été lancés en flèche, pour percer les lignes ennemies, comme nous l'avons vu faire par nos alliés à Cambrai, mais ils accompagneraient le second échelon avec la mission spéciale qui vient d'être dite. L'artillerie lourde, proprement dite, a donc été hors de jeu au cours du développement de ces grandes offensives. C'est un fait à retenir. Ceci vaut quelques explications, car l'opinion s'est trop accréditée chez nous que notre infériorité, au début de cette guerre, est venue simplement de notre défaut d'artillerie lourde.

Ce défaut était réel. Nous y avons suppléé depuis sans réunir cependant, malgré cette abondance de grosse artillerie, à modifier sensiblement la situation stratégique en notre faveur. L'artillerie lourde a son utilité, c'est entendu ; mais son rôle doit être limité à des circonstances exceptionnelles. La généralisation de son emploi conduit à une dépense à peu près stérile d'une puissance matérielle en excès.

Pour tuer des hommes, il n'est pas nécessaire de les mettre en bouillie. D'ailleurs, et c'est là que nous voulons en venir, une confusion s'est faite dans l'opinion au sujet de deux questions tout à fait différentes, dès le début de cette guerre : la question de l'obusier de campagne et celle de l'artillerie lourde, proprement dite. C'est un fait que nous ne possédions, à l'ouverture des hostilités, qu'un canon de campagne, à trajectoire tendue, notre merveilleux 75, plus quelques batteries d'artillerie lourde de notre 155. Or, notre 75, malgré ses belles qualités, ne pouvait répondre à tous les besoins du champ de bataille, en raison même de la tension de sa trajectoire. Une batterie de 75 placée dans un bas-fond ou un vallonnement a son tir masqué. Elle ne peut tirer qu'en se plaçant sur la contre-pente immédiate des crêtes, avec l'inconvénient de ménager un angle nord considérable au pied de la position. L'emploi de l'obusier pare à ces inconvé-

nients. Placé dans un bas-fond, il peut tirer par-dessus une ligne de hauteurs, et l'on peut régler la trajectoire de manière à battre la pente des hauteurs du côté de l'assaillant, c'est-à-dire à supprimer presque totalement l'angle nord. Ce qui a fait la véritable supériorité du corps d'armée allemand, sur le ôtre, c'est que son artillerie comprenait un certain nombre de pièces à tir tendu et d'autres à tir courbe. Son artillerie pouvait ainsi entrer en action quelle que fût la configuration du terrain. On s'explique l'effet démoralisant produit par les obusiers allemands au milieu de nos troupes, lorsque celles-ci, placées en cantonnement ou en simple halte dans un bas-fond de terrain, enclos de hauteurs, derrière lesquelles elles se croyaient à l'abri, voyaient les marmites tomber au milieu d'elles sans que rien révélât la présence de l'ennemi sur les crêtes environnantes. Cet effet moral, notre artillerie de campagne n'était pas à même de le produire, il faut le reconnaître. C'est en cela que consistait notre véritable infériorité au point artillerie. La question de l'adoption d'un obusier de campagne avait vivement préoccupé nos artilleurs longtemps avant la guerre. On reculait devant la dépense et l'on était sur le point de convertir un certain nombre de nos 75 en obusiers,— solution bâtarde qui n'était qu'une solution d'attente. L'obusier de campagne allemand, guidé par l'avion d'artillerie, a joué, c'est indiscutable, un rôle de tout premier ordre pendant la première partie de la campagne, qui a fortement impressionné nos troupes. C'est à l'obusier de campagne de 105 allemand qu'il faut attribuer la souplesse et l'universalité d'action de l'artillerie de nos ennemis au cours de leur ruée sur notre territoire. Mais, comme on le voit, il ne s'agit pas là surtout d'une question de calibre, mais simplement d'une question d'organisation et de spécialisation de la bouche à feu. Une artillerie à tir courbe est le complément nécessaire d'une artillerie à trajectoire tendue C'est une vérité admise aujourd'hui, après de longues discussions et surtout après les révélations de l'expérience. Nous avions, si je ne me trompe, en tout et pour tout, au début de la guerre une section d'obusiers de campagne, expérimentée aux manœuvres de 1911. Nous avons, bien entendu, modifié cette situation; et à l'heure actuelle, la question de l'obusier léger d'infanterie est à peu près au point.

En rappelant rapidement ces éléments d'une question qui a été l'objet de discussions passionnées parmi nos officiers d'artillerie, avant la guerre, nous avons voulu simplement souligner que ce n'est pas toujours le gros canon qui donne le rendement le plus élevé sur le champ de bataille. Il faut le canon approprié aux circonstances de terrain. Les Parisiens peuvent se convaincre de cette vérité élémentaire en songeant que le canon qui les bombarde quotidiennement n'est pas une bouche à feu du calibre le plus élevé connu.

Ce n'est qu'un canon de 24 c/m. Voici longtemps qu'on ne parle plus des monstres de 450 m/m, qui ont tant défrayé la curiosité. Ayons donc de l'artillerie lourde; mais faisons de cette artillerie un emploi rationnel. Je sais qu'on s'est livré à d'ingénieux calculs pour démontrer que son tir n'était coûteux qu'en apparence et qu'en définitive, il était d'un assez bon rapport. Laissons à leurs auteurs la responsabilité de ces calculs. Il est temps de revenir au cœur de la guerre, à tout ce qu'elle comporte de sérieux, de grave, de fatal.

§

Un magnifique fait d'armes, autour duquel on a fait une rumeur modeste, a eu pour théâtre la mer Adriatique. Une section de petits torpilleurs italiens a réussi à détruire, dans une attaque par surprise, deux dreadnoughts autrichiens, escortés par une dizaine de contre-torpilleurs. Dès que les éclaircissements nécessaires nous seront connus, nous commenterons pour nos lecteurs cet événement, qui fait le plus grand honneur à la marine italienne.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Le Congrès d'agriculture coloniale de 1918. — A la fin du mois de mai dernier, s'est tenu à Paris un Congrès d'agriculture coloniale. Fait, je crois, sans précédent, le Président de la République a tenu à assister à la séance d'inauguration de ce congrès et il y a prononcé d'excellentes paroles, averties et documentées quant au fond et parfaites en la forme. S'adressant aux congressistes réunis en grand nombre, M. Poincaré leur a dit :

Messieurs,

Vous vous êtes assemblés, en des heures graves, pour travailler et pour agir. Le présent ne vous détourne pas de l'avenir. Vous songez, dans la guerre, aux nécessités de la paix. Pendant que notre vaillante armée défend contre l'envahisseur notre sol dévasté, vous entendez préparer les lendemains de la victoire. Vous voulez qu'après tant de douloureux sacrifices et d'efforts glorieux la France puisse emprunter à son empire colonial une partie des ressources indispensables à sa reconstitution économique. Comment le Gouvernement de la République se désintéresserait-il de votre initiative bienfaisante ?

Quelle que soit la complexité de votre œuvre, a continué le Chef de l'Etat, vous êtes dirigés par une de ces idées simples et lumineuses qui s'accordent naturellement avec le génie français et qui sont faites pour frapper l'opinion publique. La France métropolitaine achète, tous les ans, à l'étranger un grand nombre de produits nécessaires à sa consommation normale. Elle a des colonies immenses et, en partie, inexploitées, ou mal exploitées, ou trop pauvrement exploitées, qui pourraient lui fournir, sinon la totalité, du moins une bonne portion des richesses qui lui font défaut.

Stimuler la production coloniale, mettre en valeur des territoires qui sont encore restés incultes et qu'on peut réveiller de leur torpeur, étudier, pour chacune de nos possessions, les projets de culture rationnelle, d'élevage, d'hydraulique, de drainage, de transports, qui permettront de féconder les contrées arides, d'y répandre l'aisance, d'y faciliter les échanges, ce n'est donc pas seulement servir les colonies elles-mêmes, c'est aussi, c'est avant tout, servir la France.

Nous avons besoin de coton, non seulement pour alimenter nos métiers mécaniques et tisser nos étoffes, mais pour fabriquer nos explosifs. Au Cambodge, en Annam, au Maroc, en Algérie, à Madagascar, en Afrique équatoriale, en maintes régions de ce grand empire colonial sur lequel le soleil ne se couche jamais, le climat est propice à la culture du cotonnier. Et, cependant, vous connaissez les chiffres. Avant la guerre, sur les centaines de millions que notre commerce et notre industrie dépensaient annuellement dans l'achat du coton, il n'allait aux colonies françaises qu'une obole de 600.000 francs.

Nous avons besoin de caoutchouc, non seulement pour nos objets de toilette, nos instruments de physique, certains de nos vêtements, mais surtout pour nos automobiles et nos camions. Notre consommation dépasse 100 millions de francs par an et elle ne peut que s'accroître. Euphorbiacées, artocarpées, apocynées, diverses familles d'arbres qui fournissent, à l'incision, d'excellent caoutchouc, prospèrent dans l'Afrique centrale, en Indo-Chine, à Madagascar. A la veille des hostilités nous ne demandions cependant à nos colonies que 32 millions de francs d'une substance que nous étions à même, avec un effort supplémentaire, d'y trouver en totalité.

Nous avons besoin de soie pour nos taffetas, nos serges et nos satins, pour nos velours, nos damas et nos brocratelles, pour tous les magnifiques tissus qui reçoivent l'inimitable empreinte des vieilles traditions lyonnaises et du goût décoratif français. La sériciculture métropolitaine a été cruellement éprouvée. Lorsqu'il est mort, notre grand Mistral n'entendait plus guère autour de lui la douce chanson des magnanarelles et, dans les beaux matins de mai, Mireille n'allait plus que bien rarement à la feuille, deux cerises pendues aux oreilles. Mais le mûrier et le ver à soie sont acclimatés à Madagascar et en Indo-Chine ; et alors que, sur 4,367 tonnes de soie que consomme la France, 3,872 y sont importées, nous ne sommes tributaires de nos propres colonies, c'est-à-dire de nous-mêmes, que pour des quantités dérisoires.

Que dire du café, du cacao, du tabac ? Que dire du jute, dont se servent tous les jours nos manufactures de textiles et notre télégraphie électrique, et dont nous ne demandons pas un kilogramme à nos colonies, alors que cette plante peut se développer en Algérie, en Guyane et dans plusieurs autres des pays qui nous appartiennent ? Que dire enfin de tant de denrées dont vous avez l'intention de vous occuper également au cours de vos délibérations prochaines : les oléagineux, le riz, le thé, la canne à sucre, les bois, les matières tannifères ? De quelque côté que nous tournions nos regard, nous découvrons des richesses secrètes ou inexplorées, prêtes à se révéler sous l'impulsion de la volonté humaine.

Après avoir ainsi constaté la richesse de notre empire colonial,

M. Poincaré affirma que « ce serait une grave erreur de croire que, pour le mettre en valeur, il suffit d'en exploiter les richesses naturelles et les produits spontanés », et il conclut aussi par cette remarque très heureusement formulée :

Nulle part, la terre n'offre d'elle-même le meilleur de ce qu'elle recèle. *Ce qu'elle se laisse prendre vaut toujours mieux que ce qu'elle donne.*

Après le Président de la République, M. Chailley, directeur général de l'Union coloniale, confirma avec toute son expérience et son éloquence habituelle le point de vue exposé par M. Poincaré :

La France coloniale contemporaine, dit-il, s'est crue trop tôt arrivée à l'*âge du Commerce*, tandis qu'elle n'était encore qu'à l'*âge de l'Agriculture*. Il eût fallu lui dire au contraire et lui crier que nos colonies ne sont riches que d'avenir, que de richesses en puissance; que pour être riches de réalités, elles attendent, comme toute terre, le travail de l'homme. Faute de ce travail, elles abondent en possibilités, si je puis dire; elles ne produisent guère encore que des échantillons. Le savant, le botaniste y trouvent à foison les espèces et les variétés, et nos expositions coloniales peuvent allonger indéfiniment la nomenclature de leurs catalogues. Mais le commerçant et l'industriel, qui cherchent le produit de consommation courante, quand ils le demandent par centaines et par milliers de tonnes, s'en voient, sauf deux ou trois, en Afrique et en Asie, offrir seulement des kilogrammes ou des quintaux. Produits d'exposition, non pas produits de commerce à grands débouchés.

Que réclame l'industrie? Que réclame le commerce? Des raretés? Des échantillons? Non pas! D'abord, les produits de grande consommation et en grande abondance. Qu'achetons-nous à l'étranger? Du coton, du jute, de la soie, du caoutchouc, du tabac, du sucre, du café, du thé, du cacao, du coprah, des graines oléagineuses. Tout cela, nos colonies pourraient le fournir à la France. Pourquoi, sauf, je le répète, deux ou trois produits d'Asie et d'Afrique, n'en fournissent-elles qu'une minime fraction? Parce que ce ne sont pas là des produits spontanés de la terre, parce que ce sont des produits à obtenir par le travail, par la science, par le capital, et qu'à l'ordinaire, ni le capital, ni la science, ni le travail n'ont été appliqués avec assez d'intensité et de ténacité à la culture de nos terres coloniales. La partie scientifiquement et industriellement cultivée en est encore infime.

Les étrangers se sont bien rendu compte de tout cela. On vous rappellera, au cours de vos séances, l'histoire du cacao, à la Gold Coast, passan de 30 kilogrammes en 1895 à 100,000 tonnes en 1915; du caoutchouc, à Ceylan et en Malaisie, passant, en quinze ans, de 3 tonnes à 150,000 tonnes, et tout ce que les Anglais ont entrepris pour produire : hier, le coton, la laine, le thé, demain les graines oléagineuses; on vous dira les succès des Hollandais dans le tabac, le quinquina, le sucre, le café; on vous montrera les premiers résultats des Allemands au Cameroun et en Afrique Orientale. Leurs colonies à tous ont été soumises à un puissant et constant effort de production. Nous, nous en sommes demeurés, presque partout, à l'exploitation indolente de richesses naturelles en voie de s'épuiser.

La conclusion de M. Chailley avait été un vibrant appel en faveur de « *l'union de toutes les forces vives* » de la France en vue de lui permettre de se refaire et de revivre après les épreuves terribles de la guerre.

Rendant compte de la séance d'inauguration du congrès, le journal *le Temps* (1), sous ce titre : *On découvre enfin nos colonies !* reprit le thème facile de notre impuissance coloniale et le traita du point de vue politique :

Nous n'avons pas voulu, constate le rédacteur anonyme du *Temps*. Nous nous sommes nous-mêmes condamnés à l'impuissance pour des raisons puériles. C'est particulièrement dans les entreprises coloniales que l'énergie et l'initiative individuelles ont été paralysées par les tracasseries administratives, par la calomnie et l'envie. Quiconque était tenté de travailler aux colonies se heurtait aussitôt au mauvais vouloir et au soupçon. Eh quoi ! cet homme prétendait faire ses propres affaires tout en développant les richesses de la France? Quel affreux scélérat ! Et bien vite on accumulait les obstacles sur son chemin au lieu de l'aider. Si les choses avaient été comme elles eussent dû être, le colonisateur aurait pu compter pour triompher sur l'appui moral — tout au moins — de son ministre. Mais il était bien rare que ce ministre eût assez d'autorité pour pouvoir défendre son administration contre les ridicules légendes créées ou favorisées par la malignité publique. Et d'abord, dans la formation des cabinets, l'attribution des colonies semblait n'avoir aucune importance. A la fin de la journée décisive, lorsqu'on avait pourvu de titulaires célèbres ou tout au moins notoires les *grands* portefeuilles, lorsque les ambitions personnelles étaient satisfaites, les exigences des groupes équilibrées, et les *dosages* finement terminés, alors, mais alors seulement, on s'occupait de distribuer les *petits* portefeuilles — travaux publics, commerce, colonies — entre les ministrables de seconde zone, les camarades ! C'est ainsi que, sauf cas exceptionnels, la haute direction de notre empire colonial était confiée soit à quelque jeune parlementaire brillant, mais trop près de ses débuts, soit à quelque vétéran d'esprit étroit et médiocre. Dans l'un et l'autre cas, c'était tant pis pour le développement intensif, rapide et suivi de notre empire colonial.

Et voilà tout simplement pourquoi nous manquons aujourd'hui de céréales, de bétail, de sucre, de fer et de charbon ! Le blé de la récolte marocaine nous montre, par une heureuse exception, tout ce que nous pouvions attendre de nos colonies résolument exploitées. L'expérience aura été rude. Nous payons cher — par des ruisseaux de sang et d'or — le règne des incompétences prétentieuses ou tâtillonnes. Ce règne est-il bien fini, au moins? Espérons-le pour le pays qui a tant souffert.

L'assiduité des membres du Congrès, le nombre des rapports présentés, l'intérêt des discussions ouvertes et des vœux émis sont d'un excellent augure pour l'avenir de nos entreprises coloniales. Il semble bien, en dépit de toutes les critiques, hélas trop justifiées souvent, qui ont été formulées qu'il y ait enfin dans notre pays un sé-

(1) 25 mai 1918.

rieux mouvement en vue d'assurer la mise en valeur de nos colonies après la guerre. Les bonnes volontés sont évidentes. Il s'agira maintenant de passer aux actes !

M. Fauchère, secrétaire général du Congrès d'Agriculture coloniale, fut au cours des diverses séances tenues du 21 au 26 mai 1918 le collaborateur averti et attentif de M. Chailley. Il fut le centralisateur des nombreux rapports présentés et manœuvra habilement parmi des flots d'imprimés, puisque aussi bien, en dépit de la crise du papier, tout doit commencer de notre temps par du noir sur du blanc. Nommé chef du service de l'Agriculture à Madagascar, M. Fauchère pourra montrer si un fossé infranchissable ne sépare pas la théorie de l'action et je suis convaincu qu'il se tirera à son honneur de cette épreuve.

Avant de quitter la France, M. Fauchère, au cours d'un article paru dans l'intéressante *Gazette des Valeurs coloniales* (1), déclara

Pour obtenir de notre finance qu'elle dirige ses vues vers les affaires coloniales, il ne faut pas se dissimuler qu'une transformation profonde dans la mentalité métropolitaine est indispensable.

Le Congrès a donc pensé qu'il conviendrait d'organiser dans tout le pays une campagne de propagande pour laquelle le Comité exécutif, dont la création a été décidée, réunira les moyens nécessaires.

Il est à souhaiter que cette *propagande* soit entreprise le plus tôt possible. Je l'ai écrit déjà dans cette revue et je ne me lasserai point de le répéter : nous ne réaliserons rien au point de vue colonial si les efforts poursuivis ne s'appuient pas sur un formidable courant d'opinion. Propagande à l'école, propagande par conférences, par films et surtout par des « tracts » répandus à centaines de mille d'exemplaires, voilà ce qu'il faut entreprendre sans tarder et avec des moyens financiers puissants. Mais, jusqu'à nouvel ordre et jusqu'à démenti par les faits que je souhaite de tout mon cœur, je redoute fort que l'initiative privée et que tous les comités exécutifs possibles soient incapables de mener à bien cette propagande. Ils disposeront d'abord de ressources pécuniaires médiocres et dépenseront mille francs là où il faudrait dépenser sans hésiter un million. De plus, ils suivront les errements habituels consistant à publier des études rebutantes par une excessive technicité et qui détourneront le grand public des questions coloniales plutôt qu'elles ne l'engageront à s'y intéresser, et, une fois de plus, il n'y aura rien de fait !... Personnellement, j'ai réfléchi à ce que devrait être cette propagande et comment et par quels moyens elle devrait être conduite. J'en entretiendrai peut-être un jour les lecteurs du *Mercure*.

CARL SIGER.

(1) 11 juin 1918.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Edward Carpenter : *L'avènement de l'Amour*, traduction de A. Mersen, L'Art Indépendant, 4 fr. — Sédir : *Les Forces mystiques et la conduite de la Vie*, Bibliothèque universelle, A.-M. Beaudelot, 4 fr. — Id. : *La Guerre actuelle selon le point de vue mystique*, id., 1.50. — Id. : *Initiations*, id., 5 fr. — W. Tudor-Pole : *La Grande guerre, sa signification spirituelle*, trad. par J.-H., id., 1 fr. 50.

J'ai déjà parlé d'Edward Carpenter dans la chronique du nº du 16 juillet 1914, au sujet d'une autre de ses œuvres : *Vers l'Affranchissement* et de l'étude de M. Sédard sur *Edward Carpenter et sa philosophie*. Dans son dernier ouvrage : **L'Avènement de l'Amour**, Carpenter traite successivement de la passion sexuelle, de la femme actuellement asservie à l'homme dont il voudrait l'affranchir et en faire son égale et du sexe *intermédiaire* qu'il appelle *uranien*. Les représentants de ce type humain « éprouvent des sentiments d'amour et d'amitié exclusivement pour les personnes de leur sexe ».

« C'est un fait digne de remarque, fait observer l'auteur, que, parmi les plus grands chefs et les plus grands artistes du monde, un certain nombre étaient doués complètement ou partiellement du tempérament uranien, par exemple Michel-Ange, Shakespeare, Marlowe, Alexandre le Grand, Jules César, et, parmi les femmes, Christine de Suède, la poétesse Sapho, et bien d'autres. »

Il conseille qu'on initie de bonne heure l'enfant à l'amour et qu'on mette en rapports plus étroits les jeunes garçons et les jeunes filles au lieu de les tenir à distance. Il déplore que la femme soit généralement asservie à l'homme. « Tout le mal de la prostitution mercenaire, dit-il, vient de la domination de l'homme dans les choses du sexe. Une franche saturnale d'hommes et de femmes *libres* serait préférable au spectacle que présentent nos grandes villes à la nuit. »

Il n'est pas seulement question de l'amour sexuel dans son livre. Ainsi il dit que « chez tous les hommes et aussi certainement chez presque toutes les femmes qui ont atteint un certain degré d'évolution, l'éveil de la nature sexuelle s'accompagne d'un sentiment idéal, d'émotion et de tendresse pour l'être aimé, sentiment très durable et que l'on n'oublie pas, même lorsque l'attirance physique a diminué ».

Amoureux, le jeune homme ressent une impulsion surhumaine et cela est naturel, car il s'identifie avec les identités et les énergies cosmiques, les forces qui préparent l'avenir de la race, dont l'action s'étend à travers les vastes régions de l'espace et des périodes de temps millénaires. Il contemple l'abîme sans fond de son être et, à cette révélation, un frisson de terreur le saisit. Ce qu'il ressent pour lui-même, il le ressent aussi pour l'être qui inspire sa passion. Les regards des deux amants pénè-

trent l'un en l'autre bien au delà de la surface et, remontant le cours des âges, réveillent en leur conscience une multitude de rêves prénatals.

On voit que Carpenter croit aux existences antérieures et par suite à la doctrine de la réincarnation. Il semble croire aussi à l'union future des deux sexes en un seul être : ce qui est conforme à l'enseignement occultiste.

Au cours de son livre, l'auteur s'élève maintes fois contre les prétentions et l'intervention de l'Etat et de l'Eglise dans les questions d'amour et de mariage. Il est pour l'union libre. Voici d'ailleurs ce qu'il désirerait voir se réaliser : « 1° le développement de la liberté et de l'indépendance économique de la femme; 2° les mesures à prendre en vue de l'éducation du cœur et de l'esprit des deux sexes, pendant la période d'adolescence; 3° l'admission dans le mariage de rapports plus libres, moins uniquement exclusifs, et basés sur un sentiment d'égalité et de camaraderie; et 4° l'abrogation ou la modification de l'odieuse loi actuelle qui, sans scrupule, lie les gens ensemble et pour *toute la vie*, par les unions les plus artificielles et les plus mal assorties. »

Pour éviter tout malentendu et pour être exact, je dois dire que l'auteur parle de la femme anglaise et que la loi à laquelle il fait allusion est anglaise également. Mais il convient d'ajouter que beaucoup d'observations et de critiques de l'auteur peuvent aussi s'appliquer à la femme et à la loi françaises.

— M. Sédir, après avoir été un des principaux membres de l'école occultiste de Papus et un S∴ I∴ de l'Ordre martiniste, est devenu un mystique chrétien, tout en conservant les doctrines occultistes et kabbalistes. Il a réuni en deux volumes une série de conférences qu'il intitule : **Les Forces mystiques et la conduite de la Vie** et **la Guerre actuelle selon le point de vue mystique**.

L'auteur nous fait observer que « les définitions qu'on a données du mysticisme sont toutes différentes, parce que chaque auteur s'est placé à un point de vue différent. Selon la philosophie officielle, c'est une sorte de contemplation dans laquelle l'être humain s'unit à Dieu par un procédé incompréhensible. Selon la théologie, c'est une connaissance intuitive accomplie dans le silence des opérations rationnelles de l'entendement. Selon l'étymologie, tout système dont les méthodes et les résultats sont secrets est un mysticisme ».

Quant au sien, voici comment il le définit :

Le mysticisme n'est pas seulement une méthode de contemplation et d'extase; ce n'est pas non plus que la physiologie de l'âme; c'est encore beaucoup d'autres choses. Dès qu'une créature se remet, du fond du cœur, entre les mains du Père, ses voies sont changées; ses travaux, qui varient suivant ses facultés et les besoins de l'évolution générale, sont conduits pas

à pas, par des agents spirituels spéciaux, remplaçant les guides ordinaires dont chaque homme est pourvu selon sa profession et ses aptitudes. La vie mystique conduit, directement, au plan divin, au royaume de la Miséricorde et de l'Amour ; et l'air qu'on respire en la parcourant vient en droite ligne de ces mêmes éternels horizons.

Et plus loin, il ajoute :

Le mysticisme est un bloc homogène ; toutes les molécules en sont fixes, nécessaires et en harmonie réciproque, comme les habitants du Royaume éternel dont cette doctrine représente l'intersigne. Puisque l'Absolu s'incline sur chacun, s'approche de chacun sous la forme du Verbe, cette sollicitude est parfaite, et ces soins embrassent notre être tout entier. Dieu donc peut s'unir, directement, sans symboles, sans intermédiaires, à la substance de toute âme capable de recevoir une telle extraordinaire visitation.

Je doute fort que l'union entre Dieu et une âme humaine, si élevée soit-elle, puisse se faire. J'ai dit, dans une précédente chronique, que l'Infini et le fini, c'est-à-dire Dieu et l'homme, n'ayant pas de *commune mesure*, ne peuvent s'unir de quelque manière que ce soit, à moins que le Dieu dont parle M. Sédir soit fini et limité.

M. Sédir traite ensuite successivement des guérisons du Christ, des Esprits, des songes, de la peine, des tentations de Jésus, du Maître, de la mort, de l'initiation christique et de l'apostolat.

Il a adopté le *sentiment intime* comme critérium de certitude, en ce qui concerne tout au moins les questions mystiques. Or, comme tout homme est faillible, même le mystique, tout ce qu'il croit et enseigne n'est pas nécessairement *certain*, mais contestable et sujet à révision.

Dans *la Guerre actuelle selon le point de vue mystique*, M. Sédir nous affirme que « la Guerre comme la Paix sont des créatures de Dieu : comme Satan, comme le saint, comme le héros, comme le bandit. La Guerre, vierge folle, et la Paix, vierge sage, sont deux sœurs immortelles ; la première seule n'a pas pu résister à l'épreuve. Rien ne naît que de la mort... »

Si la guerre est une créature de Dieu, Dieu donc fait le mal. D'ailleurs, il paraît que le mal est nécessaire :

Si le monde du Mal, dit M. Sédir, était d'un coup rejeté au néant originel, ce serait le pire malheur pour le genre humain. Si nous comprenons quelque chose à la vérité, si nous entrevoyons l'ombre des splendeurs éternelles, si nous pouvons quelques gestes de bonté, c'est grâce au Mal.

De même « une bataille est un phénomène normal de la vie ethnique, prévue dans l'économie providentielle, et toujours salutaire, en somme, dans ses effets ».

On voit par ce que je viens de citer que M. Sédir croit à la nécessité du mal et de la guerre. Il va sans dire que je réprouve haute-

ment ces théories sinistres, qui ne reposent d'ailleurs sur aucune base sûre et certaine et partant irréfutable.

Voici maintenant comment s'opère la création :

Tout, dans la création, se réalise par des clichés.

Les clichés sont les types des êtres et des phénomènes, qui préexistent au temps et subsistent après lui. Ce sont les idées du Père, vivantes et intelligentes, voyageant dans l'espace universel, le long des routes tracées au préalable. Voici quelle image je puis vous tracer de ces choses.

Le Père prend une portion du Néant; il lui donne une charpente, une forme, et il fixe les emplacements des futurs foyers vitaux de cette création, puis il les relie tous ensemble par un réseau de chemins. Ensuite il anime ce cosmos inerte; et chacune de ces innombrables cellules commence alors le travail spécial pour lequel Dieu l'a organisée. Les occasions de mettre en œuvre leurs facultés sont les formes spirituelles de tout ce qui doit avoir lieu; nous appelons cela des clichés.

Tout est la matérialisation d'un cliché...

Si Dieu prend une portion du Néant, c'est que le Néant est quelque chose et par conséquent il existe. S'il existe, il est donc de l'être ou une portion de l'être. Donc il n'y a pas de Néant. M. Sédir n'a sans doute pas vu la contradiction qu'il y a dans son raisonnement.

Cependant il y a nombre de bonnes idées dans ses ouvrages. Ainsi j'approuve pleinement celles qui ont trait à la France et à sa défense.

Je suis aussi de son avis lorsqu'il écrit dans son troisième ouvrage : **Initiations** :

Pour connaître d'une façon plénière, il faudrait abdiquer tout à fait l'équation personnelle, le tempérament, l'individualité.

Mais je n'admets pas son critérium de certitude : le sentiment intérieur. Car tous les critériums personnels, étant faillibles, sont faux. M. Sédir ferait bien de lire *La Méthode Générale* de Strada et surtout son *Ultimum Organum*.

Initiations est écrit sous une forme dialoguée. Le principal interlocuteur est un habile antiquaire, nommé Andréa, qui connaît admirablement les diverses théories occultistes. M. Sédir y parle aussi notamment de la Yoga hindoue, de Parabrahm, du Nirvana, de *l'Aïn-Soph*, du *Tao* de Lao-Tze et de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

C'est ce troisième volume qui m'a le plus vivement intéressé.

La Grande Guerre. Sa signification spirituelle, par W. Tudor-Pole, est également un livre de mystique. Il ne forme pas un tout bien ordonné. Il se divise en trois parties : la première a pour titre : *La Grande Guerre, quelques vues profondes ;* la deuxième : *Feuillets tirés du carnet de notes d'un voyant*, avec des extraits de lettres privées, dont la plus grande partie a été adressée à la mère de l'auteur ; la troisième : *La Signification spirituelle de l'heure présente*.

Il nous affirme, dans sa préface que « de grandes lumières spirituelles commencent à rayonner sur beaucoup d'enfants de France et d'Angleterre qui se battent, côte à côte, pour l'affranchissement du sol français et pour le grand idéal de Justice et de Fraternité »; que nous allons vivre « d'une nouvelle vie, accompagnée d'une révélation spirituelle prodigieuse et telle que le monde n'en a jamais vue depuis l'origine des temps ».

Cette nouvelle vie est produite par « une vague, une impulsion rythmique de force spirituelle croissante, c'est le souffle même de Dieu. Je me sens poussé à en parler et à persuader les hommes et les femmes qu'ils doivent se tenir prêts à devenir des canaux propres à recevoir un nouvel influx spirituel. »

Cette grande vague spirituelle que l'auteur prétend avoir vue « descendre vers le monde des hommes et des femmes » lui a semblé être « en conflit avec les forces des ténèbres ». « Son premier effet manifesté » serait « la présente guerre mondiale. » Mais « il est difficile, sinon impossible, de décrire la lutte entre les forces de lumière et les forces d'obscurité en un langage intelligible ».

Contrairement à ce que pense M. Sédir, l'auteur de *la Grande Guerre*, qui est aussi un mystique, déclare qu'il ne faut pas « rejeter sur Dieu la responsabilité de la Guerre ».

Dieu, écrit-il encore plus loin, ne peut envoyer au genre humain que la lumière, l'amour, la vérité, la joie, la pureté, la justice. Il envoie tout cela dans cette nouvelle vague de merveilleuse clarté qui descend maintenant vers les hommes. Aucune guerre n'eût été possible si *nous* ne nous étions opposés au souffle purificateur de Dieu, si les pouvoirs d'obscurité ne s'étaient élevés pour le combattre.

M. W. Tudor-Pole croit que cette grande guerre « a été entreprise pour que la guerre pût cesser d'exister ». Sûrement le kaiser n'a jamais eu cette idée-là. Il est vrai qu'il se peut aussi qu'une guerre mondiale si monstrueuse ne puisse jamais plus se reproduire. Car qui pourrait prendre la responsabilité de la déclarer à nouveau, sans craindre la réprobation et la haine du monde entier?

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

Les littérateurs se syndiquent (L'Œuvre, 21 juin). — *Le domaine des chauffeurs parisiens* (La Vérité, 22 juin). — *Une littérature nationale* (Le Pays, 14 juin). — *Critique affective* (Paris-Centre 12 juin). — Memento.

Un grand événement et qui aura sans doute de graves conséquences : les littérateurs se syndiquent. C'est plus qu'une évolution, c'est une révolution. A ce sujet M. André Billy, qui s'est spécialisé dans ces questions de presse, écrit dans **L'Œuvre** :

Le « Syndicat professionnel des gens de lettres » a pris naissance à la Société des gens de lettres. Le fait que les membres de la Société ont décidé de recourir au syndicat indique assez clairement que la très ancienne association de la cité Rougemont, mal adaptée aux nécessités de la vie moderne, ne leur offrait plus une protection suffisante.

La Société des gens de lettres date d'un temps où la propriété littéraire, c'était presque toujours le vol. En France et à l'étranger, la contrefaçon sévissait ouvertement. Si les auteurs n'avaient pas trop à se plaindre de leurs éditeurs propres, l'art de gruger l'écrivain étant alors loin du degré de perfection et de raffinement qu'il a fini par atteindre ensuite, ils se voyaient dépouillés, par de bas industriels de la province et de l'étranger, de droits fort importants qui auraient dû grossir ceux des éditions originales. On connaît l'histoire de la Société des gens de lettres et comment elle est parvenue à faire admettre et respecter, à peu près partout, la propriété de la reproduction. Cette grande œuvre accomplie, la Société, se refusant à n'être qu'un organe de perception et de comptabilité, s'est donné un autre but. Elle a voulu être reconnue comme le truchement officiel des Lettres françaises. Aussi n'a-t-elle manqué aucune occasion de se manifester avec un certain éclat oratoire. Il est arrivé par malheur que ses dirigeants n'eussent aucun titre personnel à représenter notre littérature devant l'étranger. La Société vivait donc une existence tour à tour somnolente et agitée, académique et bureaucratique à la fois, une existence falote qu'entourait l'indifférence générale. Qui a mis les pieds une fois dans le ténébreux hôtel de la cité Rougemont s'y est senti à cent lieues du monde vivant, en quelque succursale de l'Institut ou de la Morgue. Et cependant une idée couvait cité Rougemont, une idée nouvelle, une idée pratique, l'idée du syndicat des écrivains, qui vient enfin de prendre corps.

Mais contre qui les littérateurs se syndiquent-ils? Et dans quel but? Réclament-ils la journée de huit heures, la semaine anglaise, ou une indemnité de vie chère ?

« Ce syndicat a pour objet, dit l'article premier des statuts, tout ce qui concerne la défense et la protection des intérêts généraux et économiques des gens de lettres, la défense et la protection de la propriété littéraire et des droits qui sont ou qui seront reconnus aux auteurs par les lois et traités internationaux sur cette propriété; l'examen et la solution de toutes questions relatives aux rapports des auteurs avec les tiers, la conciliation et l'arbitrage sur toutes contestations relatives à la propriété littéraire, aux droits des auteurs et notamment aux diverses formes de contrats d'édition.»

Ce texte n'a tout son sens que pour qui sait quelle hostilité, quelle méfiance président depuis plusieurs années aux relations des écrivains et des éditeurs. Sans doute, il est de bonnes maisons où l'auteur est traité avec honnêteté et courtoisie, où des relevés de comptes et d'inventaires, des justifications de tirages lui sont fournis spontanément, régulièrement, fréquemment, où il peut se présenter à la caisse sans être sûr de la trouver fermée. Mais ce sont là des exceptions. La vérité, que le public ignore, la vérité, la laide et dure vérité, c'est que la plupart des éditeurs de littérature en sont arrivés à ce point de sans-gêne à l'égard des auteurs qu'ils ont ruiné chez ces derniers toute confiance. Il ne s'agit pas de savoir si les gens de lettres sont ou non des individus d'une vanité déraisonnable et

puérile. Il s'agit d'être correct en affaires. Il s'agit de produire des livres, il s'agit de fournir des comptes, il s'agit de donner des garanties.

Le comité du Syndicat des gens de lettres élaborera, espérons-le, un programme de réformes concrètes, positives, qu'il aura ensuite la tâche de faire accepter par le Syndicat des éditeurs. Mais il n'aboutira que s'il est en nombre, que s'il rallie à lui tous les écrivains, sans exception.

Tous les écrivains sans exception ! Peut-être y en aura-t-il de réfractaires à ce bienfaisant syndicalisme et qui préféreront leur ancienne liberté à cet enrôlement sous la bannière de la C. G. T. On demande aux écrivains, aux poètes, ce qu'ils en pensent. La perspective de posséder un jour, comme les chauffeurs de taxi-parisiens, un château et un parc les tentera-t-ils? Voilà où mène le syndicalisme. **La Vérité** nous fait de ce domaine des chauffeurs parisiens cette excitante description :

Ce château de « Landronnière », émergeant tout blanc d'une luxuriante verdure, trente-cinq hectares de terrain, — excusez du peu, — planté de vignobles, de pins, de semis de céréales, avec potager, vergers aux fruits appétissants, pelouse verdoyante, parc pittoresque et rafraîchissante pièce d'eau !

Deux chaix, creusés dans le roc, contenant 119 demi-muids, une vacherie laitière, écurie, sellerie, hangars, pressoir moderne, quatre maisonnettes de vignerons et métayers, complètent ce domaine en bordure du Cher qui a coûté 150.000 francs seulement et où, aux vacances de 1919, on compte envoyer 5 à 600 enfants de chauffeurs.

Moi, cela me tente, au moins comme idée, car j'ai depuis longtemps le désir de lancer cette suggestion, non d'une union syndicale, mais d'une association de quelques écrivains et artistes, des deux sexes, et je rêvais à ce château qui eût été comme un temple de tous les arts — loin de toutes les protections officielles. On eût pu y vivre en une sorte de communauté libre, à l'abri des étroitesses de la morale et de la civilisation, et y trouver, à côté de bibliothèques et d'œuvres d'art, une vraie sécurité spirituelle et matérielle.

§

M. André Ibels, dans **le Pays**, nous soumet un autre projet, que je ne saurais mieux résumer qu'en citant la lettre qu'il adressait en juillet 1914 à quelques intéressés :

Mon cher confrère,

Voulez-vous me permettre d'attirer tout spécialement votre attention sur un projet susceptible d'intéresser vivement toute notre corporation.

Le Gouvernement de la Troisième République s'est jusqu'ici complètement désintéressé des œuvres littéraires françaises et de leurs auteurs, alors que, par un ministère — dit des Beaux-Arts, — il subvient, sous forme de prix, d'achats, de commandes, à l'entretien des peintres, graveurs, sculpteurs, architectes, etc., etc.

Il faut que notre corporation, mal partagée, presque dédaignée, dans l'intérêt même des lettres françaises, obtienne à son tour la création des *Livres nationaux*...

En effet, il paraît, chaque année, dans toutes les branches de la littérature (poésies, poèmes, romans, philosophie, drames, comédies, psychologie, etc., etc.) des livres qui passent quelquefois inaperçus, malgré leur réelle valeur. L'ombre, de laquelle ils se peuvent sortir sous des prétextes que nous ne connaissons que trop, et dont le moindre est le manque de publicité, dérobe à la clarté de la richesse intellectuelle française des produits dont celle-ci ne pourrait pourtant que s'honorer. Ce n'est pas tout. Les auteurs de ces livres, découragés, refusent bientôt la lutte, quelquefois même après un premier échec; ou bien, s'ils l'acceptent, ne tardent pas à s'avouer vaincus sous les coups répétés de l'infortune, de la misère et de l'indifférence.

Il faut, désormais, nationaliser toutes ces œuvres rares.

Chaque année, *trois* délégués de l'Académie française; *un* de l'Académie Goncourt; *deux* de la Société des Gens de Lettres; *deux* de la Société des Auteurs; *deux* de l'Académie des Sciences morales et politiques; *un* d'un syndicat patronal; *un* de la Confédération générale du Travail; *un* du Parlement; *un* du Sénat se réuniront pour *nationaliser* une œuvre dans chaque branche reconnue de la littérature, — que cette œuvre soit de l'année ou non, qu'elle soit imprimée ou non.

Les livres primés deviendront, en partie, la propriété de l'Etat (c'est-à-dire de la nation), qui sera chargé de les tirer, de les mettre en vente sous un *format uniforme*, au prix de revient également uniforme et peu coûteux.

Les auteurs de ces *Livres nationalisés* recevront, eux, une somme de 10.000 francs, plus une rente de cinq mille francs, rente qui sera continuée à leur épouse et à leur descendance directe, vingt-cinq ans après leur mort.

Les auteurs des Livres nationalisés auront le droit de céder leur œuvre aux éditeurs qui leur conviendront, à condition toutefois que le format ne rappelle en rien le *format uniforme* et que le prix en soit au moins trois fois plus élevé. (Ceci pour les amateurs, collectionneurs, etc.) Les auteurs de Livres nationalisés se réserveront le bénéfice de la vente des droits de traduction.

M. Ibels ajoute qu'il lui plairait à obtenir pour la réalisation de ce projet beaucoup de réponses, surtout les réponses émanant de quelques personnalités, parmi lesquelles il cite J.-H. Rosny, Maurice Barrès, Charles Maurras, Henri de Régnier, Paul Fort, Vallette, Rachilde, Mazel, Paul Souchon, Joachim Gasquet, Lucien Descaves, G. Le Bon, Maeterlinck, F. Vielé-Griffin, Claudel, Paul Adam, G. Clemenceau, Aristide Briand, etc.

La réalisation de ce projet explique-t-il, coûterait fort peu à l'Etat — à peine un million.

En échange de ce million, la France verrait vite remonter son niveau intellectuel *populaire*, gangrené trop longtemps par les romans niais ou

policiers et déformé par d'abjects ou prétentieux films cinématographiques... Alors l'on ne verrait plus, comme l'écrivait Gaston Vidal : « un Baudelaire nécessiteux, un Verlaine minable, un Villiers de l'Isle-Adam confiné dans une mansarde, un Balzac pauvre et tourmenté, un Flaubert dans la gêne, un Lamartine pleurant sur sa vieillesse indigente, un Gérard de Nerval s'allant pendre la nuit à un réverbère, un Glatigny dont la pénurie n'avait d'égale que la bonne humeur, un Hégésippe Moreau mourant à l'hôpital, un Emmanuel Signoret stoïque, poitrinaire et famélique, un Alfred Jarry s'éteignant au sein de l'Assistance Publique, un Deubel se noyant de détresse... », et d'autres que j'ai vu mourir de faim sans pouvoir leur porter secours ou s'étioler dans des mansardes infectes et écrivant — quand même — des romans ou des pièces que des Paons ou des Vautours signaient.

C'est certainement là une idée très généreuse, mais n'est-ce pas aussi une illusion de croire que ce serait un moyen de remonter le niveau intellectuel populaire? Aucun décret académique ne forcerait le peuple à lire les œuvres des Villiers, Flaubert, Gérard de Nerval, Alfred Jarry, etc., auxquelles il ne comprendrait rien. D'ailleurs il est tout à fait improbable que ces délégués d'Académie, de la C. G. T., de la Chambre et du Sénat « nationaliseraient » un chef-d'œuvre. Je suis même persuadé qu'ils laisseraient Villiers dans sa mansarde, Gérard de Nerval à son reverbère, Jarry à sa dédaigneuse pauvreté et Deubel au sein des flots, comme la jeune Tarentine.

§

Dans **Paris-Centre**, journal du Nivernais, M. Gaston Picard consacre un poème d'une jolie courbe au graveur sur bois Fernand Chalande :

C'est une maison proche de l'église intégralement romane.
A toute heure qui chante au cœur de son horloge,
vous travaillez le bois, votre maître et votre esclave.
Je rêverais d'un arbre qui ne serait né que pour vous, un arbre impérissable.
Ses fleurs à votre modestie rendraient hommage,
ses fruits rafraîchiraient vos lèvres toujours rieuses,
— car vous avez la joie des enfants, vous, l'exilé —
et son bois, sous les diverses figures de votre inspiration,
deviendrait les mille images du Nivernais et de ses environs,
dont vous avez enrichi notre art, comme le poète enrichit notre littérature de ses fastes lyriques, et l'oiseau la Nature de ses chansons.

. . . . . .

C'est là de l'excellente critique artistique, de la critique affective. Je souhaite qu'un jeune poète l'adapte à la critique littéraire, et nous dise, musicalement, ses admirations.

Memento. — Parmi les journaux du front, j'ai reçu *On progresse*, Revue du 9e dragons au front, illustrée de dessins tout à fait remarquables

signés A. M. Le texte est d'une belle tenue littéraire. Une œuvre d'art. — Plus modeste le *Seau à charbon*, journal des officiers de la... D. C., inscrit, à côté du tableau d'honneur les faits sportifs et autres de la division. — *L'Intermède*, du camp de prisonniers de Wurzburg, continue son émouvante publication, nous initiant à la vie des exilés. — *L'Horizon* se fait remarquer entre tous par le sérieux de ses articles, et M. Jean Labeur y traite la grave question d' « Après la guerre ». — A signaler encore les spirituels *Tac-tac-teuf-teuf*, des groupes d'autos-mitrailleuses, le *Looping, le Diable au cor* des chasseurs alpins, le *Tord-Boyau*, l'*Echo des Gourbis*, le *Voltigeur*, journal de la 12e Division. — *Franchise*, organe de combat, reproduit la *Fable des Fourmis*, de Remy de Gourmont. Enfin le *Crapouillot*, que dirige Jean Galtier-Boissière, et qui est le refuge de la vraie critique d'art et de littérature. J'y lis à propos de la vie héroïque de Guynemer, par Henry Bordeaux : « On se demande s'il est admissible qu'un écrivain puisse délibérément faire servir une gloire nationale à sa publicité personnelle et s'arroger le droit d'honorer aussi platement la mémoire d'un héros, qui dès maintenant est entré dans l'Histoire. »

R. DE BURY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE.

Denis Thévenin : *Civilisation, 1914-1917*, Mercure de France, 3 fr. 50. — *Paa Korsveien, Au croisement des chemins*, Steen, Kristiania. — Arnold Ræstad : *Krigs og Freds Problemer, Problèmes de la Guerre et de la Paix*, J. W. Cappelen, Kristiania. — Colonel H. Angeli : *Le Soldat serbe*, trad. J. de Coussange, Delagrave, 2 fr. 50. — Louis Réau : *La République indépendante de l'Ukraine*, collection de l'Association « France-Russie », 1 fr. — Albert-Petit : *La France de la guerre, août 1914-mars 1916*, Bossard, 9 fr. — Cosmos : *Les Bases d'une paix durable*, Scribner's sons, New-York, s. p. — Charles Stiénon : *Le mystère roumain et la défection russe*, Plon, 4 fr. 50. — Lieutenant Jacques Péricard : *Debout les Morts!* (*Pâques Rouges*), Payot, 4 fr. 50. — Pierre Prénat : *Les Impressions d'un « pépère »*, Les Cahiers du Centre, Moulins, 9 fr.

Les livres inspirés par la guerre sont déjà innombrables. Les ouvrages de parti, de thèse arbitraire, d'interprétation conventionnelle, s'y rencontrent avec les ouvrages les plus naïfs dans leur outrance et leur déclamation. Les uns ont été écrits par des professionnels, et souvent un peu loin des circonstances qu'ils relatent. Les autres viennent de débutants, témoins réels d'un si grand événement, mais qui montrent, à raconter la part qu'ils en ont vue, plus de bonne volonté et d'illusion que de talent. Combien des uns et des autres mériteront de durer? Combien resteront comme des documents sur la présente guerre? Ce n'est certes pas faire une critique exagérée que de répondre : bien peu, puisque, déjà, dans le nombre, bien peu ont mérité de retenir l'attention. C'est qu'il est rare de trouver réunis dans une œuvre littéraire à la fois un homme et un écrivain, et que c'est cette réunion qui fait seule les livres durables. Cette réunion, cette grande qualité, cette force, dirons-nous même, un livre déjà paru : *La Vie des Martyrs*, de M. Georges Duhamel, nous les a montrées

une première fois, et voici qu'un autre livre : **Civilisation**, de M. Denis Thévenin, nous les montre une seconde fois. L'auteur, qui n'est pas un débutant (Denis Thévenin est un pseudonyme purement provisoire), garde, en effet, en écrivant, toutes ses qualités d'homme, et d'un homme clairvoyant et indulgent, profondément observateur et justement satiriste, touché et ému autant que secourable et consolateur. Quel plus bel éloge faire d'un livre, sous le rapport de sa sincérité, que d'en dire, comme nous pouvons le faire de *Civilisation* : « Nous connaissons son auteur. En le lisant, nous croyons l'entendre lui-même. » M. Denis Thévenin a vu les douleurs et les souffrances de la guerre ; que disons-nous ! il les a touchées, il les a guéries, quand cette guérison était en son pouvoir, et quand il n'a pu guérir, il a réconforté, il a consolé de son mieux. Il a vu aussi, de la guerre, d'autres choses, nécessaires mais pénibles, peut-être inévitables mais surtout cruelles et injustes, et, quelquefois, aussi, comiques et risibles. Ces choses, il les a peintes aussi, il les a racontées aussi, avec un grand amour de la vérité, et parce que, la vérité, c'est qu'à côté du panache et de la rhétorique il y a l'horreur et la détresse, à côté des héros et des sacrifiés il y a les faiseurs et les pantins, et à côté de la souffrance et de la mort il y a le ridicule et le comique. Et tout cela a fait le livre qu'est *Civilisation*, humain, véridique, amer, plein de pitié, recréant, pour nous les faire connaître dans leur exactitude, des hommes, des faits et des tableaux de cette guerre que tant d'autres livres nous dépeignent mensongèrement. Quiconque aura lu, entre autres récits qui composent *Civilisation*, ceux intitulés *Sur la Somme*, *La Chambre de Ravaud*, *Amours de Ponceau*, *Un Enterrement*, *Discipline*, le cinglant et parfait morceau de satire, sous son air innocent, qui a pour titre *La Dame en vert*, comme aussi la sorte de monologue amer qui donne son nom à l'ouvrage, souscrira sans rectriction, nous en sommes sûrs, aux appréciations que nous venons d'exprimer.

P. L.

§

M. Eivind Berggrav-Jensen estime que la Norvège se trouve **au croisement des chemins**. Il s'agit donc pour les Norvégiens de réfléchir sérieusement, afin que leur résolution ne soit pas le résultat d'un entraînement, ou d'influences inconsciemment subies. Que l'on soit activiste ou que l'on adopte une attitude passive, l'essentiel est que la ligne de conduite suivie le soit en vertu d'un choix réfléchi, en vertu d'une libre volonté. A cet effet, il faut savoir dégager « l'idée de la situation », — idée qui peut n'être pas la même pour la Norvège que pour l'Amérique. Ces indications sont données en guise de préface à des opinions développées par quatre auteurs.

M. Bredo Morgenstierne, professeur de droit à l'Université de Kristiania, intitule sa contribution :« La Paix, comme but actuel et but d'avenir ». Quant au présent, il expose le raisonnement que se font bon nombre de Norvégiens, « peut-être un plus grand nombre que la presse et les discussions publiques n'en donnent l'impression » : c'est le raisonnement de ceux qui voudraient s'opposer aux violations du droit international, fût-ce en courant un risque de guerre. Car la guerre est à peine plus atroce et inhumaine que la destruction des navires et l'assassinat de marins norvégiens, et si la Norvège était attaquée parce qu'elle aurait pris quelque mesure telle que l'armement de ses navires marchands, c'est bien une guerre de défense qu'elle aurait à soutenir. M. Morgenstierne proteste contre tout blâme à l'adresse de ceux qui professent une telle opinion, et contre l'odieux nom d'activisme que certains lui donnent. Toutefois, cette opinion n'est pas la sienne, — au moins pour le moment. Il pense qu'il est possible d'obtenir, par des moyens moins risqués, une atténuation de la guerre sous-marine. Après tout, l'existence et l'indépendance du pays ne sont pas menacées, et c'est seulement alors qu'il faut se défendre comme on peut, « que les perspectives de victoire soient grandes ou petites ». Et puis, il y a une autre considération particulière à la Norvège, qui doit avoir égard à sa « situation dans le Nord scandinave » ; le sentiment de la communauté des trois peuples du Nord est pour eux une « condition de vie »,et ils ne pourraient jamais se laisser entraîner dans la guerre qu'ensemble et du même côté.

M. Mikael H. Lie se demande comment pourrait être réalisé le droit international. Il constate que ce droit est violé par l'Allemagne de la manière la plus brutale, mais que le peuple allemand « se considère comme pleinement dans son droit », — droit de représailles et cas de force majeure, — et qu'il faut tenir compte de cet état d'esprit. Cette considération ne peut être décisive, mais il est naturel qu'elle fasse hésiter les Norvégiens. Puis, recherchant le sens général de la guerre, M. Lie oppose les « idées de 1914 » aux « idées de 1917 ». En 1914, il s'agissait de puissance, et c'était dans les empires centraux que l'on avait « la plus claire conscience du but ». Ils voulaient « une victoire qui mît le sort de l'Europe entre leurs mains ». Mais la révolution russe et la participation des Américains à la guerre ont eu pour effet d'opposer à la volonté de puissance le besoin de réaliser le droit international par une organisation collective. Les petites nations, dit l'auteur, doivent travailler, plus que les autres peuples, à affermir cette conscience juridique. Elles y sont, en effet, particulièrement intéressées. Mais M. Lie aurait dû dire que la victoire des alliés est la condition pour que le droit triomphe, et que les « idées de 1917 » étaient celles des démocraties occidentales

dès 1914. La révolution russe et l'entrée en guerre de l'Amérique ont seulement permis de les exprimer plus complètement et plus haut.

M. Jens Gleditsch dit à son tour que l'opinion norvégienne, en 1917, s'est laissée aller, malgré son pacifisme profond, à des velléités de guerre. Quand W. Wilson « veut la guerre pour des raisons pacifiques, nous le suivons à distance ». Mais l'union scandinave est pour la Norvège une question vitale, et il suffit de « maintenir la liberté des mers de la seule manière *efficace* » : les centaines de marins norvégiens perdus « sont vraiment tombés sur le champ d'honneur ».

Ces avis de gens raisonnables et qui font profession de raisonner froidement sont évidemment hostiles à l'Allemagne, et marquent cependant une volonté de ne pas s'affirmer nettement favorables aux alliés. M. Eivind Berggrav-Jensen blâme M. Ragnvald Mœ et sa « proclamation », que j'ai reproduite ici en son temps, où il n'admettait que la paix par la victoire des alliés. Mais M. Berggrav-Jensen, dans une étude sur la presse norvégienne, particulièrement sur *Tidens Tegn*, le journal de M. Otto Thommessen, constate qu'elle est moins « raisonnable » que les auteurs groupés par lui.

Il est un peu tard pour rendre compte du livre où M. Arnold Ræstad examine les **Problèmes de la guerre et de la paix**, car il est antérieur à la révolution russe, en sorte que l'auteur les envisagerait peut-être, sur certains points, autrement qu'il l'a fait en 1916. Mais son travail montre un économiste et un juriste qui ne subit pas les courants d'opinion existant soit parmi la foule, soit parmi les spécialistes, et il vaut la peine de suivre le développement de sa pensée. Je laisserai de côté, toutefois, la dernière partie du volume, où il traite des questions économiques.

M. Ræstad constate que la neutralité compte pour peu de chose dans une guerre mondiale. Si la violation de la Belgique s'était produite dans une guerre localisée, les protestations des neutres auraient été vigoureuses et unanimes, et les neutres auraient formé un ensemble puissant. Mais aujourd'hui, toute violation de neutralité se perd dans le bruit formidable de la guerre, et les neutres sont dispersés et impuissants, d'autant plus impuissants que leurs positions à l'égard des deux groupes de belligérants sont très diverses, qu'ils ont conclu avec ces groupes des conventions de nature très variée, et que, par suite, ils ne peuvent même pas s'unir et faire bloc. Ils ne pourront rien faire pour hâter la conclusion de la paix, ni pour exercer une influence sur ses conditions.

Ainsi, le droit des gens, tel qu'il est pratiqué, sacrifie les neutres. Et il ne leur garantit même pas la paix. M. Ræstad combat très fortement l'idée de la neutralité systématique et du désarmement unilatéral.

C'est l'instinct de conservation qui parle, quand un petit Etat choisit la guerre, plutôt que de voir sa neutralité violée. C'est l'instinct de conservation qui a obligé la Belgique à prendre le parti qu'elle a pris dans des circonstances tragiques. Il s'agissait d'être ou de ne pas être. Et la paix ne signifiait pas : être.

M. Ræstad, sans craindre de prendre, comme on le voit, des exemples concrets dans la guerre actuelle, donne à sa discussion, en général, une allure plutôt théorique. Il ne discute pas en polémiste les questions du jour, comme le font la plupart des livres sur la guerre. Il ne dit pas ce qu'il faudrait faire, il se contente de juger la portée de ce qui se fait. Au sujet de la neutralité norvégienne, il dit :

Il est vraisemblable que, tôt ou tard, on nous réunira à un autre Etat. L'ordre mondial n'a rien à faire avec des Etats à responsabilité limitée... L'équilibre trouvera aisément des prétextes pour éliminer des Etats faibles qui tirent certaines conséquences de leurs faiblesses.

Il croit, d'ailleurs, à la suppression progressive des petits Etats, — à laquelle on assiste depuis le traité de Westphalie. L'équilibre, auquel on s'est efforcé depuis lors d'une manière de plus en plus consciente, y a contribué. Chaque guerre d'équilibre a diminué le nombre des petits Etats. Or, la guerre actuelle est une guerre d'équilibre, et c'est ce qui lui donne son caractère acharné.

Un compromis est un armistice, comme les nombreuses paix conclues pendant les précédentes guerres d'équilibre le montrent. Une guerre de ce genre doit se terminer par la défaite décisive de la partie contre laquelle la coalition s'est formée, sans quoi le système d'Etats européen est remis au creuset : l'idée de l'Etat universel renaît. Une lutte indécise est une victoire pour la puissance qui a provoqué la formation d'une coalition contre elle ; une victoire, à moins que ce soit seulement un armistice. ,

Mais la recherche de l'équilibre a été vaine, jusqu'ici, parce qu'une société d'Etats doit avoir une direction, faute de quoi elle ne peut être un système véritable. « L'Etat mondial est le seul moyen de rendre la paix définitive. » Il est vrai que cet Etat mondial pourrait être « une forme d'organisation supérieure », telle qu'une société des Etats, ce qui serait une sorte d'Etat mondial fédératif. Mais M. Arnold Ræstad n'y croit guère, car l'évolution historique a suivi d'autres voies : elle a « souligné, et non effacé l'importance des Etats particuliers comme personnalités juridiques indépendantes ».

Il est curieux que M. Arnold Ræstad ne parle pas des nations, mais toujours des Etats.

S'il avait mieux compris que l'importance des Etats particuliers tient à ce qu'ils représentent presque tous des nations, il me semble que la « Société des nations » lui apparaîtrait comme la forme nor-

male de l'Etat mondial souhaité. Peut-être alors croirait-il celui-ci d'une réalisation moins lointaine.

C'est bien encore un ouvrage sur la guerre actuelle, ce petit livre écrit par le colonel H. Angell sur **Le soldat serbe**, bien que ce soit pendant les deux guerres balkaniques de 1913 que le colonel norvégien a eu l'occasion de voir l'armée serbe à l'œuvre. Il nous dit son admiration sans réserve pour le courage, l'endurance, et l'humanité du soldat serbe, ainsi que pour son esprit de discipline et la cordialité des relations entre officiers et soldats. On sait que la fondation Carnegie a fait une enquête sur les atrocités commises pendant la guerre des Balkans. Les Serbes s'étaient seuls refusés à lui faciliter sa tâche. M. H. Angell affirme, comme témoin, que les troupes serbes se sont partout conduites d'une façon chevaleresque, sauf seulement par représailles contre des actes de traîtrise. Ce petit livre est d'une lecture agréable, et souvent émouvante. Il fourmille d'anectodes, racontées avec enthousiasme, qui sont bien caractéristiques d'un peuple particulier, et non des anecdotes de guerre quelconques.

Le traducteur, Jacques de Coussange, fait remarquer les analogies qui existent entre ce peuple slave méridional et les Norvégiens. Ceci valait la peine d'être développé davantage. Les Serbes sont des paysans montagnards qui ont conservé la tradition d'un passé indépendant et brillant, resté vivant grâce à une belle littérature épique, et dont ils sont séparés par une longue période de crépuscule national, — et tout cela est aussi, en résumé, l'histoire de la Norvège. Il est vrai qu'il y a aussi de grandes différences.

M. Louis Réau a publié un travail très intéressant sur **la République indépendante de l'Ukraine**. C'est peut-être le point le plus obscur dans l'histoire de la révolution russe, et il était utile d'exposer ce que l'on en sait, et c'est déjà beaucoup de nous dire clairement ce que c'est que l'Ukraine, de distinguer entre l'autonomisme et le séparatisme, et de montrer sous quelles influences on a glissé de l'un à l'autre. Il me semble que M. Réau a tendance à étendre trop facilement les frontières orientales, si indécises, de l'Ukraine, et que, si Hrouchevski et Vinnitchenko ont désavoué Skoropis-Ioltoukovski, cela ne les a pas empêchés de lui confier des fonctions importantes. Tout est trouble dans cette histoire. A ne prendre que ce que l'on sait positivement, on risque parfois de laisser échapper précisément ce qui est le plus important. Mais la brochure de M. Réau est très claire et abondante en renseignements. C'est un travail utile, et dont les conclusions sont très judicieuses.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

M. Albert-Petit a réuni, sous le titre **La France de la guerre, août 1914-mars 1916** (il y aura donc un second volume), ses

articles du *Journal des Débats*, et comme il les a liés, groupés et éclairés par de brefs commentaires, il se trouve avoir donné sinon une Histoire proprement dite de ces 20 mois, du moins un Mémorial qui sera précieux pour les historiens épars dans le futur. A sa suite, on revit avec une émotion intense ces heures enthousiastes d'août 1914, et ces anxieuses journées de septembre, et ces longues, interminables semaines ensuite de 1915, de 1916, pendant lesquelles peu à peu le souffle sublime des premiers jours fit place à de suspectes haleines, de plus en plus fiévreuses, celles qui devaient produire la dangereuse bourrasque d'avril 1917. Comme la France n'est pas morte de ces miasmes fétides, peut-être nos descendants ne seront-ils pas aussi sévères pour les bouches qui les exhalèrent, que nous qui avons senti à ce moment-là passer sur nos têtes le vent de ce qu'on devait appeler plus tard le bolchevisme. C'est pour ces choses-là seulement que d'ailleurs la sévérité me semble juste : toutes les autres fautes commises ont droit à l'indulgence. Il faut notamment être bien réservé pour celles reprochées aux combattants (les verdicts des stratèges en chambre sont parfois bien impatientants) et bien prudent aussi dans les critiques adressées aux diplomates (croit-on que c'est de leur faute si la Turquie et la Bulgarie ont pris parti contre nous et si le roi Carol et le roi Constantin ont joué le jeu du Kaiser ?) On peut être plus strict pour les fautes commises par les administrations publiques, marchés hâtifs de l'Intendance, abatages excessifs de bestiaux, réquisitions inutiles, défauts d'organisation du service de santé, imprévoyance du service de l'artillerie, indisponibilité de notre flotte commerciale, encombrement de nos ports et de nos voies de transport. On peut enfin être tout à fait dur pour certains actes gouvernementaux, lois, décrets et règlements en matière économique surtout, la loi des loyers par exemple ou les décrets de taxation des blés et des charbons, et pour certaines carences aussi gouvernementales : comment se fait-il, notamment, que le jour même de l'acceptation de la guerre, le ministère n'ait pas réclamé les armes nécessaires à la poursuite d'une lutte qui pouvait être très longue, l'établissement d'une sorte de Comité de salut public, moins la guillotine, avec lequel on aurait frappé tout propos défaitiste tenu en dehors du Parlement (et peut-être, pourquoi pas ? dans le Parlement même). Dans l'admirable exemple de vaillance et de constance que le pays donne depuis quatre ans la seule chose qui soit à déplorer c'est la façon répugnante dont certains politiciens cultivent les germes de lâcheté morale qui peuvent se trouver au fond des nations même les plus héroïques; il n'a pas tenu à ces tristes personnages que nous soyons dans la situation des Russes, et c'est en pensant à ce qui aurait pu se produire qu'on regrette que la mère patrie n'ait pas été armée d'un couteau à papier de Duno-

clès, car il n'en aurait pas fallu davantage pour faire plonger dans leurs trous ces foudres de non-guerre. Au surplus, quelques fautes qu'aient commises nos gouvernants, nos administrants et nos dirigeants, il n'est pas mauvais de se dire que celles de nos ennemis ont été pires, et que si les nôtres viennent d'un excès d'idéalisme et de philanthropie, les leurs viennent d'un excès de méchanceté brutale et cupide, et que ce sont ces fautes-là qui les entraîneront dans l'abîme où, espérons-le, ils seront ligottés pour mille ans comme le Dragon de l'Apocalypse.

Bien qu'antérieures à l'entrée en guerre des États-Unis, les lettres écrites par Cosmos au *New-York Times* et traduites en français sous le titre: **Les Bases d'une paix durable** n'en gardent pas moins tout leur intérêt. Comment faire pour rendre durable, et si possible indéfinie, cette paix qui aura coûté tant de sang à l'univers ? A vrai dire je ne vois qu'un moyen : c'est de mettre ceux qui ont commencé la guerre hors d'état pour toujours de recommencer. Mais outre la difficulté pratique de la chose, aurons-nous le droit, nous qui nous armons pour la liberté des peuples, de rogner ainsi celle d'un d'eux ? Et de plus ce régime serait-il bien durable ? Autant de questions qui méritent d'être examinées.

Pour la difficulté pratique, je la suppose résolue, sinon tout le reste est inutile ; une paix qui ne viendrait pas après la défaite complète, absolue, du Kaiser ne serait qu'une paix de quelques années : déjà l'Allemagne, escomptant un compromis, parle de sa seconde guerre punique ! On peut d'ailleurs ajouter que cette défaite est assurée, si nos bolcheviks ne s'en mêlent pas ; l'effort américain achèvera l'œuvre de notre effort à tous. Or, l'Allemagne vaincue est condamnée à l'écrasement, puisque personne ne pourra s'interposer entre elle et ses châtieurs. Les traitements les plus rigoureux peuvent donc être envisagés. Et quant à la question du droit d'infliger ce châtiment, elle ne se pose pas, puisqu'il ne peut s'agir que d'un traitement temporaire, pour la génération présente seule coupable, et strictement militaire, pour éviter le retour d'agressions odieuses.

En quoi, ceci dit, pourrait consister le traitement ? Il ne faut penser ici ni à une dissociation de l'Allemagne sur le modèle chaotique du XVe siècle, car la reunification se ferait tout de suite, ni même à une décentralisation imposée par force, qui ne serait pas plus durable. Toutefois cette libération locale pourrait bien se produire d'elle-même, si Bavarois, Rhénans et autres, assagis par la dure leçon, se rendaient compte qu'il serait fou de continuer à s'armer pour la querelle d'un mégalomane berlinois ; la constitution fédérale de l'Empire favoriserait ce mouvement au cas où les anciens États allemands annexés par la Prusse en 1814 et 1866 reprendraient leur autonomie. Mais si ces États et ces peuples se refusent à ceci, nous

devrons nous contenter de mesures strictement militaires. Faire occuper tout le pays par de fortes brigades de gendarmerie internationale, comme une vulgaire Turquie, serait le plus efficace, mais aussi le plus humiliant pour les surveillés, ce qu'il vaut mieux éviter. Occuper simplement le bord du Rhin sans toucher à l'autonomie des Rhénans, c'est faisable, mais délicat. Imposer une limitation d'effectifs serait vain, Napoléon l'a éprouvé. Il suffirait d'ailleurs, pour rendre impossible une guerre comme celle-ci, d'arriver à empêcher l'Etat suspect de construire de la grosse artillerie, et ceci peut se faire, car la construction de cette artillerie pourrait être réglementée dans tous les pays du monde par une convention internationale (en somme la fameuse Société des Nations pourrait se réduire à cette simple convention) et l'observation de ce règlement serait très aisée, une usine Krupp ne pouvant se dissimuler à aucuns yeux. On peut ajouter que l'Allemagne, dans l'hypothèse, perdant l'Alsace-Lorraine et sa partie du gisement de fer de Briey, ne pourra pas alimenter une guerre comme la nôtre : sa production de fer tombera à 7 millions de tonnes par an, quand la nôtre montera à 43. Le problème de la paix future, à première vue irréalisable, entre ainsi dans le domaine des choses très possibles. Une fois le militarisme vaincu, il sera facile de chasser des âmes, comme le demande Cosmos, l'esprit de violence et de vol, et d'y introniser l'esprit de justice et de dévouement aux institutions internationales qu'il faudra établir pour garantir cette paix ; mais qu'on n'oublie pas que ce dévouement pourra aller jusqu'à la guerre, encore, contre les peuples de proie qui se refuseront à l'ordre nouveau, et que loin de s'aveulir dans un pacifisme béat, les peuples devront cultiver leurs qualités d'héroïsme guerrier, de façon à se lever en masse, si besoin est, pour une guerre juste à poursuivre aux antipodes. Peut-être avons-nous quelques progrès à faire pour acquérir ce bon vouloir héroïque et désintéressé.

HENRI MAZEL.

§

Il y a un mystère roumain, comme le dit M. Charles Stiénon, car on a pu se demander logiquement pourquoi la Roumanie avait si longtemps attendu pour se mettre de la partie et ne s'était en somme décidée que pour se faire battre par les Austro-Allemands et Bulgares. Le volume où il nous a fait l'historique des événements et des circonstances dans lesquelles se produisit l'intervention de ces nouveaux alliés a pris justement pour titre : **le Mystère roumain et la défection russe.** — L'Entente se trouvait à ce moment avoir l'avantage. Mais la guerre que déclara la Roumanie — on a même dit sur l'invitation catégorique des Russes — n'avait pas été suffisamment préparée. Elle pouvait aligner 5 à 600.000 hommes,

ce qui était un bel appoint. Leur armement toutefois était médiocre en canons et en mitrailleuses surtout, et ils devaient agir sur une frontière comptant 1.250 kil. On voulait d'ailleurs ménager la Bulgarie, dont l'attaque eût permis, en cas de réussite, de rouvrir la voie Salonique-Nich-Negotin et de ravitailler les Russes en munitions. L'armée roumaine en effet pouvait couper les Bulgares et la réussite de cette opération aurait sans doute heureusement modifié la situation sur le front oriental. Du côté de la Transylvanie, il pouvait suffire en somme de garder la défensive, toutefois qu'on ait objecté devant les fautes commises que les événements sans doute auraient pris la même tournure malgré ou sans l'intervention roumaine. La frontière d'ailleurs n'avait pas été organisée. Les intrigues des Russes, ensuite, qui voulurent faire tourner à leur profit l'intervention des nouveaux alliés eurent bien leur part dans le désastre. Les troupes qu'ils se décidèrent à faire intervenir (20.000 h.) n'apportaient qu'un secours dérisoire. La décision qui fut prise enfin de ne pas agir au sud du Danube devait compromettre toute la campagne. Les Roumains cependant envahirent la Transylvanie qu'ils convoitaient à cause de sa population, parente de la leur, mais s'éparpillèrent et en somme ne firent rien qui vaille. Ils manquaient au reste d'artillerie (1), n'avaient pas d'aviation, et dans le nord du pays les Autrichiens firent une résistance efficace. On a également remarqué que dans les régions qu'elles évacuèrent, leurs troupes évitèrent de tout détruire, ce qui indique assez que le mal était seulement considéré comme temporaire. Les Allemands enfin envoyèrent avec des forces le maréchal Mackensen, un de leurs meilleurs généraux et qui attaqua vers la Dobroudja. Bulgares et Allemands assiégèrent Turtukaï qui dut capituler; on évacua Silistrie, l'invasion menaçant dès lors le port de Constanza sur la mer Noire et la voie ferrée sur Bucarest. Les Russes d'ailleurs n'arrivaient pas, ou trop faibles, et des renforts furent demandés. Une attaque de Mackensen sur Constanza fut pourtant un échec et il dut demander du renfort, tandis que les Roumains rappelaient des troupes de Transylvanie. De ce dernier côté, du reste, les choses prenaient mauvaise tournure; mais on a constaté, toujours à propos des Russes, qu'avec l'offensive roumaine franchissant la frontière, l'action des troupes de Broussilof s'était arrêtée. Von Falkenhayn qui commandait les forces allemandes bouscula bientôt les Roumains à Hermannstadt (22-27 sept. 1916) et réussit presque à les encercler. Ils échappèrent toutefois et purent se retirer. L'invasion du pays était d'ailleurs commencée; des combats furent livrés dans la vallée du Trotus, en Transylvanie où Brasso fut

(1) Lors des combats dans la vallée du Jiul, les troupes roumaines avaient tout juste huit canons de 105 — qui se trouvaient avoir été pris à l'ennemi — et quelques pièces de 75, 63 et 53.

perdu. Les Russes qui arrivaient enfin ne purent rétablir la situation et la victoire du Jiul (27 sept.) ne fit que retarder la marche de l'ennemi. Ce fut bientôt la chute de Constanza, — les Russes ayant lâché pied dans la bataille de Toprosari, — l'invasion de la Valachie, le passage du Danube et la bataille livrée pour Bucarest perdue par les Roumains, enfin la retraite derrière le Sereth où l'armée roumaine put se reconstituer. Mais le secours apporté par les Russes avait été dérisoire, et donné à contre-cœur par le général Alexéief; il ne fit rien qui vaille. Aussi M. Charles Stiénon qui établit les causes du désastre peut-il incriminer le rôle équivoque de la Russie, qui semble avoir intentionnellement causé la ruine des Roumains dont elle avait jalousé l'accroissement territorial après la dernière guerre balkanique. De fait, c'est une des plus vilaines pages de l'histoire actuelle. Dans la bataille pour Bucarest, deux corps d'armée russes qui se trouvaient à proximité n'intervinrent même pas. « La Roumanie fut volontiers abandonnée par le Tsar et son gouvernement. » La Dobroudja ayant été évacuée, l'armée roumaine se retira au-delà du Sereth où elle se réorganisa. Mais la partie était désormais perdue. La révolution russe devait amener effectivement le dernier acte de ce drame lamentable. Pris entre l'ennemi et les Bolcheviks qui assumèrent le rôle de complices, le gouvernement roumain dut faire la paix, et accepter les conditions de ses adversaires.

Je n'ai pu qu'indiquer les grandes lignes de ce récit, forcément très touffu et qui aurait mérité une plus longue étude. Les causes de la défaite roumaine y ont été exposées en un chapitre spécial, et à côté des raisons politiques du désastre, il faut indiquer le manque de préparation, morale et matérielle, l'usage de méthodes surannées et qui donnaient tout avantage à l'ennemi. Les Roumains, dit M. Charles Stiénon, préféraient se défendre dans les vallées de leur pays agreste, ayant horreur de la lutte sur les sommets, tant que les positions dominantes passèrent aux Austro-Allemands. Leurs retranchements manquaient de profondeur, n'étaient ni reliés par des boyaux, ni couverts par des fils barbelés. Les troupes en somme se battaient bien, mais ne pouvaient faire tête aux armées allemandes. Il faut ajouter que l'artillerie était insuffisante — quasiment dérisoire — et n'avait de munitions que pour trois mois ; que les services d'arrière n'existaient pour ainsi dire pas. Il y a, du reste, des causes plus profondes. Avant d'attaquer, la Roumanie avait cru que les empires adverses étaient déjà presque détruits par les alliés. Elle pensait que son intervention se bornerait à une promenade militaire où elle n'aurait qu'à cueillir les fruits mûrs, et ce fut surtout cette présomption qui lui valut son échec.

Le volume de M. Charles Stiénon, qui a inséré diverse cartes,

est intéressant à suivre. Il donne l'historique, complet en somme, d'un des épisodes les plus regrettables du conflit, mais mérite d'être conservé car c'est une page surtout curieuse de la grande guerre actuelle.

Le lieutenant Jacques Péricard a donné une suite à son livre : *Debout les Morts!* C'est **Pâques Rouges**, encore des « souvenirs et impressions d'un soldat de la grande guerre » et où reviennent les faits rapportés à propos des combats du Bois Brûlé, dont le paysage nous apparaît de nuit avec le feu d'artifice des fusées et des bombes sillonnant le ciel. Le lieutenant Péricard nous décrit d'ailleurs une fois de plus la vie dans les tranchées, à trois mètres des Allemands, — avec les « politesses » que se faisaient parfois les adversaires, mais qu'on finit par interdire, les jugeant dangereuses. Nous arrivons ensuite à la dégringolade des engins que se prodiguent les combattants : grenades à fusil, boîtes de conserves remplies de ferrailles, bombes, crapauds, pinceaux, calendriers, bouteilles, — tout le répertoire, toutes les inventions diaboliques de cette période de tuerie. Les hommes, d'ailleurs, mènent une vie d'embuscade, de dangers, — d'aventures rappelant celles des apaches d'Amérique. Bientôt on organisa une attaque qui devait se trouver le début de l'offensive générale, déclanchée « de l'Alsace à la mer du Nord » (5 avril 1915), mais qui ne donna pas de résultats suffisants. L'armement en grenades, par exemple, se trouva trop réduit ; l'artillerie se laissa dominer par celle de l'adversaire. Un nouveau combat fut préparé, avec distribution de « gniole », que les hommes renversèrent sur le sol en déclarant ne vouloir pas se battre en état d'ivresse, — geste qu'ils durent regretter plus tard, n'arrivant pas à se réchauffer par la fraîcheur des nuits qui suivirent. A l'heure dite, les compagnies partent à l'assaut, — ruée furieuse qui emporte tout. Mais les grenades manquent bientôt et les combattants en sont réduits à jeter des pierres ; toutefois la tranchée ennemie leur reste. Cependant elle se trouve très en pointe dans la zone occupée. Le lieutenant Péricard avait été placé en réserve, et c'est alors que se produisit la contre-attaque allemande, où il joua un rôle qui lui a valu en somme la célébrité. Un moment, il y eut dans les boyaux avancés une sorte de panique, mais qui ne dura guère ; les troupes s'enfoncèrent à nouveau dans les tranchées, combattant, se fortifiant malgré le feu de l'adversaire ; beaucoup furent atteints ; il y avait toujours pénurie de grenades, — malgré la rencontre de sacs de projectiles abandonnés par les Allemands et qui leur furent retournés d'enthousiasme. Quelques vagues renforts parvinrent ; mais un moment il ne resta plus qu'un seul tireur. Le lieutenant Péricard dut aller lui-même ramasser quelques hommes ; puis il gagna un boyau voisin rempli de cadavres déchiquetés, de blessés également, et c'est là que fut jetée

la parole épique : Debout, les Morts ! qui galvanisa les survivants et arrêta l'ennemi. — Il faut faire la part de l'exaltation, de la déformation depuis un tel moment. Les Allemands envahissaient la tranchée, tandis que le lieutenant puisait dans son sac pour leur jeter des bombes. Trois ou quatre blessés à la fin se relevèrent, commençant un feu rapide et qui refoula l'adversaire. Mais le narrateur avoue que ses souvenirs restent confus. Il dut aussi courir d'un autre côté, vers la Patte d'Oie, une sorte de carrefour parmi les boyaux, qui se trouvaient débordés. L'assaut se poursuivit, d'ailleurs avec des alternatives diverses, durant quatre jours, mais fut enfin repoussé, et si les morts ne luttèrent pas, on vit combattre bien des blessés. C'est l'épisode principal, — épisode au cours d'une longue résistance, — du récit de M. Péricard, qui n'était alors qu'adjudant, et dont la physionomie si curieusement sympathique vaudra bien un portrait quand nous n'aurons plus qu'à établir le bilan des choses de la guerre ; mais je m'excuse si je passe sur d'autres faits qu'il relate dans la suite de son volume. Il a donné entre temps, d'ailleurs, des notations curieuses, — par exemple sur le sentiment si humain de la peur, que beaucoup ne veulent pas avouer, et l'appréhension qui étreint plus ou moins à la veille du combat. Ailleurs, c'est le lamentable spectacle des cadavres restés sur le champ de bataille, — dans la Petite Woëvre, face au Bois-Jura, — depuis septembre 1914, et qu'on n'a pu relever ; — puis, dans la note cocasse, des épisodes comme celui de la « feuillée », qu'il fallut bien prévoir pour les nécessités humaines — et contre laquelle s'obstine à tirer l'ennemi, la prenant pour un blockhaus.

De M. Pierre Prénat, journaliste de son métier, je voudrais indiquer encore les **Impressions d'un « pépère »**, une suite de croquis, d'articles, de notes familières sur la vie à l'intérieur dans la période actuelle, comme celle des réservistes en arrière du front. Affecté à une compagnie du génie, M. Pierre Prénat, qui a sillonné la France du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest avec les autres « poilus », a donné ses impressions en tableaux rapides et cueillis au passage. Dans sa ville de Lyon, par exemple, c'est l'épisode du vieux cheval qui s'est abattu et blessé dans la rue de la Guillotière et qu'on va emporter chez l'équarisseur ; d'autres tableaux, des petites scènes comme l'épisode des femmes en deuil se rendant au cimetière ; la lettre de « Fanfan » qui envoie en cachette une pipe à son paternel ; les enfants qui jouent à la bataille tout comme les gosses de Poulbot sur la Butte et pour lesquels c'est une véritable punition de « faire l'ennemi ». — La deuxième partie du volume, « Poilus de l'arrière », nous conduit parmi les troupes de l'intérieur, — les vieux compagnons du régiment qu'on retrouve après vingt-cinq années d'absence — et dont la plupart ont pris du ventre et se présentent avec le poil gris. On nous parle de la corvée qui doit décharger des escar-

billes, — à Versailles, dans la gare des Matelots ; de « la gamelle » et de la nourriture des hommes ; du vieux tambour Bacot, et de quelques autres, originaires du Nord, les « gueux » de la guerre présente qui se trouvent évoquer par leur seule présence toute la vie de la région, ses fêtes, ses coutumes, comme ses chansons populaires avec « le petit quinquin ». Puis c'est la question des cinq sous par jour, — jugée par un Auvergnat ; un séjour dans un château dont les poilus habitent les communs, — à Ollioules dans le Var, et où « tout le monde s'embauche » pour chanter la messe de Minuit ; dans la Crau, le camp des prisonniers allemands, — où l'on apporte sur eux des renseignements d'intérêt ; enfin dans les villes de la région, — Arles, Tarascon ; en Gâtinais, à Montargis, à Perrex en Bresse où le narrateur loge près d'un moulin et rappelle le dur labeur qui échoit dorénavant aux femmes de la campagne, dont les hommes pour la plupart sont tombés sur le front. M. Pierre Prénat se trouve amené enfin à dire quelques mots des prisonniers autrichiens qui ont été envoyés à Cherbourg, — et retrouve avec plaisir ses pantoufles aux dernières pages de son récit, car il est mis en sursis d'appel, tant qu'il peut retourner dans la bonne ville de Lyon.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Autriche-Hongrie.

QUO VADIS, AUSTRIA? — Le 5 avril dernier, pressentant l'importance du congrès tenu à Rome par les nations opprimées d'Autriche-Hongrie, le *Fremdenblatt* essayait de jeter la suspicion sur cette assemblée.

Le Congrès de Rome, écrivait l'officieuse feuille viennoise, n'était, à tout prendre, qu'une comédie ; il faut pourtant en politique ne pas déprécier l'importance d'habiles comédies. Nous admettons que ceux qui, à Rome, se donnaient pour les représentants des nationalités opprimées par la domination des Habsbourgs — Tchèques, Polonais, Yougoslaves et Roumains, à côté des Italiens irrédimés — n'étaient pour la plupart que des personnages peu considérables. Quand, cependant, d'anciens ministres et secrétaires d'Etat italiens, des parlementaires compétents, des publicistes éminents, concluent avec ces personnalités de second ordre une alliance italo-slave contre l'Autriche-Hongrie, quand non seulement la presse italienne, mais encore celle de France et d'Angleterre profitent de cette occasion pour imaginer à Prague ou à Agram des révolutions destinées à abattre l'Autriche-Hongrie, cela devient alors une affaire réelle, à laquelle il conviendrait chez nous d'accorder une sérieuse attention.

Le *Fremdenblatt* a pu, depuis lors, s'apercevoir que ses craintes étaient justifiées et que l'imagination des publicistes alliés, qui pré-

voyaient une révolution dans la monarchie danubienne, n'était peut-être pas si faible. Il a pu s'apercevoir que si, parmi les hommes que réunissait le Congrès de Rome, tous n'étaient pas, avant la guerre, de hautes autorités chez eux, que si certains même étaient des « personnages peu considérables », ils représentent néanmoins exactement les idées et les aspirations de leurs compatriotes. Le 16 mai, en effet, un congrès réuni à Prague répondait à celui de Rome. L'occasion en fut fournie par le cinquantenaire de la fondation du théâtre national tchèque. Sous le couvert de cette fête intellectuelle, une grandiose manifestation anti-autrichienne fut organisée. Toutes les nations opprimées y étaient représentées par de nombreux délégués. Tchèques, Slovaques, Yougoslaves, Polonais, Roumains, Italiens, tous avaient envoyé leur porte-parole apporter leur tribut d'encouragement aux vaillants Tchèques et sceller le pacte d'alliance conclu à Rome. Le Dr Kramář, que l'amnistie de l'an dernier arracha aux gibets impériaux, donna, dès le début de son discours d'ouverture, le caractère de la solennité. « Nous ne voulons pas, dit-il, rester dans le cadre étroit que Vienne daigne nous offrir. Nous voulons désormais gouverner nous-mêmes toute notre vie nationale. » Cette idée fut reprise, en effet, et développée dans la résolution rédigée le lendemain, 17 mai, par tous les délégués.

Notre unique désir, dit ce document que la presse française n'a malheureusement pas publié, est de faire tout notre possible pour qu'après cette terrible guerre nos nations se trouvent libérées conformément au droit des nations à disposer d'elles-mêmes, et pour qu'elles puissent, dans des Etats indépendants et leur appartenant en propre, commencer une vie nouvelle et libre. Nous sommes tous convaincus qu'à nos nations est réservé un avenir meilleur, qui ne sera durable que s'il est assis sur les bases solides de la démocratie universelle,... dans une société des nations jouissant d'un pouvoir capable d'assurer son autorité.

Nous réprouvons catégoriquement tout traité non confirmé par la volonté des peuples. Nous sommes convaincus que la paix qu'attendent tous les peuples et tous les Etats démocratiques sera durable et qu'elle libérera le monde de l'insupportable domination actuelle d'un peuple sur d'autres. Elle donnera aux nations qui souffrent sous le poids de l'impérialisme une vie commune fondée sur l'égalité, la liberté de disposer de soi-même et sur des accords de peuple à peuple.

Nous sommes décidés à tout pour atteindre ce but, pour réaliser cette œuvre non seulement dans l'intérêt de nos nations, mais dans celui de l'humanité entière, et pour appuyer les aspirations de la civilisation universelle, de façon qu'avec les cruelles épreuves de cette guerre prennent fin la continuelle et séculaire oppression internationale et le carnage humain. A leur place, commencera une ère nouvelle, le règne des droits de l'homme, de la fraternité, de l'égalité des nations, de l'égalité des citoyens et de la vraie justice.

Les socialistes, les journalistes, les femmes de ces mêmes nationa-

lités tinrent des réunions particulières et jurèrent de contribuer à l'indépendance de leurs nations. La foule tchèque, enthousiaste, emplissait les rues, acclamant l'Entente, conspuant la tyrannie germanique et accompagnant de chants séditieux ses ovations aux nombreux délégués. L'effervescence, qui se prolongea plus d'une semaine, était telle que la police jugea bon d'expulser les délégués yougoslaves et de procéder à de nombreuses mais inopérantes arrestations.

Ainsi s'établissait l'union des opprimés contre les oppresseurs, réponse de Prague à Rome. L'aveugle mais naturelle politique de Vienne ne fit que renforcer cette coalition des forces centrifuges d'Autriche-Hongrie. Comme pour raviver encore l'aversion de la majorité de ses peuples à qui pèse le joug germanique, l'empereur Charles allait bientôt, au quartier général de Hindenburg, livrer entièrement son empire à l'allié prussien. Le jeune monarque, ce faisant, restait fidèle à la tradition des Habsbourgs qui ont toujours pensé qu'Allemagne et Autriche ne doivent faire qu'un. Dès qu'il fut revenu dans ses Etats, Charles Ier se mit à l'œuvre en vue de donner à son empire l'allure germanique exigée par le resserrement de l'alliance. Il s'attaqua d'abord à la Bohême dont le caractère tchèque gêne l'expansion allemande. Il fit donc décréter par son fidèle von Seidler le morcellement de l'antique royaume de saint Venceslas, de façon à jeter les bases d'un *Deutschbœhmen*, d'une Bohême allemande. La Moravie aura son tour bientôt, de même que la Pologne qui pose un problème plus complexe. En attendant, Charles et ses ministres songent à résoudre la question yougoslave à la complète satisfaction de Berlin et de son annexe Budapest.

On sait que les Serbes, Croates et Slovènes, qui ne forment qu'une seule nation, demandent à se voir tous unis en un seul Etat indépendant. Cela ne fait guère l'affaire des Germano-Magyars qui se verraient par ces Slaves arrêtés dans leur marche vers l'Orient. C'est ce que, le 25 mai, une délégation allemande des régions alpines vint exposer à l'empereur. Selon la *Tagespost* du 27, le monarque a fait connaître à cette occasion « ce que les Allemands sont en droit d'attendre ; il a déclaré que leur avenir est assuré, que l'Etat ne pourra exister sans eux et sans leur collaboration, et que toutes les tentatives faites pour ébranler ces bases seront vaines. Il ne saurait être créé un Etat yougoslave qui barrerait aux Allemands la route de l'Adriatique... L'Etat n'a qu'une seule politique, et elle se fonde sur la collaboration des Allemands. » Comme, et c'est Seidler qui l'a dit, il faut également donner satisfaction aux Magyars, on propose une solution aussi radicale que pratique.

Les gouvernants de Vienne, écrit le 1er juin le *Slovenski Narod*, ont donc formulé des projets absolument conformes à l'accord germano-magyar. Selon ces projets, on poursuivrait les trois buts suivants : en premier

lieu, isoler les Slovènes et les livrer à la domination allemande ; ensuite diminuer la résistance des éléments yougoslaves d'Autriche (on propose à cet effet d'incorporer la Dalmatie à la Croatie). Il faut enfin empêcher la Croatie de devenir forte et consciente de sa situation vis-à-vis de la Hongrie. Tout comme les Allemands s'opposent à la réunion des régions slovènes aux autres régions yougoslaves, les Maygars exigent que la Bosnie leur soit réservée à titre de colonie.

Le gouvernement a-t-il demandé aux Yougoslaves si cela leur suffit ? interroge à ce sujet le journal croate *Novine* du 1er juin. A-t-on consulté le peuple et ses diètes ? Ce n'est que par les représentants du peuple qu'on peut décider du sort de la nation et non par des ordonnances. »

Toutes les nations opprimées, sans distinction de parti, sont unanimes à demander la convocation du *Reichsrat* pour y porter leurs doléances et y continuer le procès de la Monarchie. A leurs griefs nationaux, s'en ajoute, d'ailleurs un autre, extrêmement grave : la famine.

Le ravitaillement des classes laborieuses, dit un manifeste des socialistes slovènes publié le 7 juin, devient de jour en jour plus insupportable... Le Comité exécutif considère que le premier devoir du gouvernement est de convoquer le Parlement et d'essayer d'organiser l'approvisionnement de façon à donner satisfaction aux classes laborieuses (*Passage censuré en Autriche*). Le Comité proteste de la façon la plus énergique contre le gouvernement qui menace de persécuter le peuple yougoslave à cause de ses aspirations à un Etat libre de la nation aux trois noms.

Seidler a, certes, compris la nécessité de convoquer cette Chambre ajournée depuis trop longtemps. Le budget provisoire qu'elle a naguère voté pour trois mois touche à sa fin. Mais il s'est aperçu, après consultation, que le congrès de Rome suivi du Congrès de Prague lui ont, en unissant tous les mécontents, enlevé tout espoir de constituer une majorité gouvernementale. Il renvoie donc la convocation aux calendes grecques, donnant au monde un nouvel exemple de ce qu'est le fameux régime constitutionnel de l'Autriche dont Vienne a tant fait parade au cours de ses tentatives de paix. Sous un tel régime, le gouvernement n'est pas aux ordres du parlement, mais le parlement aux ordres du gouvernement. C'est là une vérité que les députés Korošec et Vukotič ont, selon la *Neue Freie Presse* du 9 juin, ouvertement déclarée à Seidler au nom du Club parlementaire yougoslave. Le président du Conseil autrichien leur ayant demandé quelle serait l'attitude de leur groupe, les députés yougoslaves lui ont déclaré que leurs électeurs « désirent et exigent la convocation immédiate du Parlement, selon le droit garanti aux peuples par la Constitution». Ils lui ont fait savoir en outre que les Yougoslaves se rangeront aux côtés des Tchèques et des Polonais dans une opposition systématique.« Le gouvernement, ont-ils ajouté,

désire des garanties. Il devrait cependant savoir que dans un Etat constitutionnel, il n'y a qu'une seule garantie, qui consiste dans la création d'une majorité capable de travailler. Si le gouvernement n'est pas à même de s'assurer une telle majorité, il doit savoir ce qui lui reste à faire. »

Est-ce pour donner un dérivatif au mécontentement provoqué par cette situation politique, est-ce pour faire oublier aux estomacs creux la famine qui les ronge ou tout simplement pour obéir aux injonctions de Hindenburg que fut entreprise la piteuse offensive du front italien ? Nous n'en savons rien, mais il est probable que ces trois raisons ont également contribué à cette course à l'échec. L'Autriche-Hongrie supportera-t-elle longtemps une telle situation et de tels insuccès ? Cela dépend, pour une grande part, de l'Entente elle-même.

Les peuples opprimés, aujourd'hui renforcés par leur union, savent fort bien que toute action de leur part est vouée à un désastre si elle n'est pas appuyée, moralement au moins, par les gouvernements alliés. On se contente de leur exprimer de platoniques sympathies qui annulent les promesses de libération faites le 10 janvier 1917. C'est peu pour les encourager. Pourquoi se soulèveraient-ils, puisque, dans tous les Etats de l'Entente, on s'évertue à affirmer que l'on ne songe pas à toucher à cette Autriche-Hongrie qui les opprime, et que l'on ne saurait réviser des traités secrets qui feraient passer certaine de leurs nations d'un joug sous un autre ? Nous savons que la majorité des pays de l'Entente sont animés des meilleures intentions à l'égard des Polonais, des Tchécoslovaques, des Yougoslaves et même des Roumains, — au sujet desquels la déclaration de Versailles est muette. Mais faut-il donc que l'intransigeance d'un seul annihile tous les efforts ? Que diraient nos soldats qui combattent contre les Austro-Hongrois s'il savaient que la ruine de la Monarchie danubienne, qui abrègerait leurs souffrances avec la guerre, est rendue impossible par les clauses d'un traité que tout le monde s'accorde à trouver dangereux ?

JULES CHOPIN.

§

Etats-Unis.

On a beaucoup parlé, en son temps, de la visite faite par une délégation de travaillistes américains en Angleterre et en France. Ils avaient voulu se rendre compte de l'état d'esprit qui animait réellement la masse des travailleurs dans les divers pays alliés. Ils se doutaient sans doute, par une sorte d'intuition, que les porte-paroles des organisations ouvrières et socialistes n'étaient pas toujours des interprètes fidèles du sentiment général. Ils voulaient savoir, en particu-

lier, si les ouvriers et les socialistes d'Angleterre et de France croyaient à la possibilité d'une paix de conciliation, et s'ils désiraient, pour y parvenir, se rencontrer avec les représentants de la Social-Démocratie allemande. Les dirigeants des organisations européennes annoncèrent qu'ils feraient effort pour rallier les camarades américains à l'idée d'une conférence socialiste et travailliste internationale, ce qui ne pouvait se faire que par une opération de camouflage pour dissimuler l'opinion contraire de la masse. Les délégués de l'*American Federation of Labor* ont su voir et s'informer, et ils sont rentrés chez eux confirmés dans leur opinion, et assurés qu'ils étaient réellement d'accord avec les démocrates alliés.

L'Association présidée par M. Gompers est extrêmement puissante et unie. La direction peut légitimement prétendre qu'elle parle au nom de la masse des travailleurs américains. Après l'accueil officiel et déférent qui lui a été fait par le parti socialiste français, aussi bien que par la Confédération générale du Travail, il sera difficile de ne pas tenir le plus grand compte de son opposition à la Conférence internationale, et c'est pourquoi la visite de ses délégués aura un effet très utile.

Cependant les partis socialistes n'avaient pas coutume, jusqu'ici, de se montrer si aimables envers l'*American Federation of Labor*, qu'ils considéraient comme trop peu socialiste. Elle n'était pas représentée aux Congrès Internationaux ; l'Internationale ne connaissait, en Amérique, que le *Socialist Party*, et quelques autres organisations de très minime importance. Il est singulier que, depuis l'entrée en guerre des Etats-Unis, le parti socialiste français ait paru totalement ignorer le *Socialist Party*.

Celui-ci était fort divisé. Il comprenait un grand nombre de germano-américains. Son principal organe, *The Call*, de New-York, était très favorable à l'Allemagne. M. Morris Hillquit, l'historien et l'un des principaux théoriciens du parti, de même. La majorité du Comité central était progermaine. Elle excusait la guerre sous-marine, et faisait son possible pour éviter que l'Amérique prît part à la guerre. Mais cette majorité, semble-t-il, était précaire. Un grand nombre des socialistes américains les plus notoires, comme MM. A.-M. Simons, directeur de l'*International Socialist Review*, Upton Sinclair, le romancier, English Walling, auteur de l'un des principaux ouvrages sur la responsabilité de la Social-démocratie allemande, étaient nettement proalliés. Un parti nouveau a fini par être fondé, la *Social Democratic League*, où affluent les socialistes américains que leur conscience oblige à quitter leur ancien parti. C'est avec ce parti nouveau qu'il serait désirable de voir s'établir des relations suivies en même temps qu'avec l'*American Federation of Labor*.

Ce serait d'autant plus désirable que la position prise par la Social Democratic League au sujet de la guerre, de la Social-démocratie allemande et de la Conférence Internationale est exactement la même que celle de la grande organisation travailliste. S'il y a une différence, elle consiste uniquement en ce que la Ligue, plus préoccupée de théorie, justifie son attitude par ses principes socialistes, et tout particulièremont par l'internationalisme. La ligue avait fait connaître une première fois ses idées par une lettre adressée au *National Socialist Party* de Grande-Bretagne, publiée dans *Justice*, l'organe officiel de ce parti (organe fondé par William Morris), et publiée en français par le « Comité socialiste pour la paix du droit ».

Ces idées viennent d'être plus amplement développées dans une brochure intitulée : *La Cause des Alliés est la cause de l'Internationalisme socialiste*. C'est une adresse « Aux socialistes de tous les pays », publiée au nom de leurs Ligues respectives par John Spargo, président, et J.-G. Phelps Stokes, secrétaire de la *Social democratic League*, William Edlin, président, et Henry Slobodin, secrétaire de la *Jewish Socialist League*.

Ils commencent par le vrai commencement de toutes considérations générales sur la guerre : la question des responsabilités. L'élucider, « premier devoir », c'est « un devoir impliqué dans notre foi internationaliste ». Aussi écartent-ils nettement les vaines et stupides formules d'après lesquelles tous les gouvernements seraient responsables, ou que la guerre serait le résultat logique et inévitable du système capitaliste, ou qu'elle serait causée par le conflit des intérêts capitalistes dans les pays d'Europe. Toutes ces explications sont fausses ou absurdes. Les classes capitalistes, en général, étaient aussi opposées à la guerre que les ouvriers. La guerre est due « non pas au système capitaliste, mais à la folie de l'impérialisme dynastique » — impérialisme des Hohenzollern, « qui se sont servis de la dynastie pourrie des Habsbourg comme d'un misérable instrument ».

Une Serbie indépendante était un obstacle à cet impérialisme. Les sympathies de tout socialiste sincère doivent aller aux Serbes et, une fois la guerre déclarée, « toute la logique de notre position socialiste nous oblige à prendre leur parti, à espérer la réalisation de leurs aspirations nationales ».

Dès les premiers commencements de l'internationalisme socialiste, les empires centraux ont été ses ennemis particuliers. Nous avons craint les Hohenzollern et les Habsbourg plus même que les Romanof brutaux et corrompus. Dès que les nuages de guerre se sont assemblés sur l'Europe, après la tragédie de Sarajevo, il fut évident que les empires centraux étaient résolus à détruire ce qu'il y avait déjà d'acquis et d'incorporé à la vie politique du monde en fait d'internationalisme.

D'ailleurs, ce n'est pas contre la Serbie ni contre la Russie que s'est porté l'effort allemand : ce fut contre la Belgique et le Luxembourg avec une « barbarie sauvage ».

Pour ces crimes, qui menaçaient tout l'édifice de l'internationalisme, personne, s'il mérite le nom de socialiste, ne peut trouver d'excuse ou de circonstances atténuantes. Si la puissance responsable de ces crimes triomphait, la cause de l'internationalisme socialiste serait anéantie.

Passant ensuite à l'examen de la conduite des partis socialistes d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, les socialistes américains demandent qu'au premier Congrès international elle soit exposée et dûment condamnée, attendu que ces partis se sont faits « les associés des Hohenzollern et des Habsbourg, les complices de leurs crimes infâmes contre l'humanité ». Naturellement, il faut excepter « la petite mais courageuse minorité représentée par des camarades tels que Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg et Georges Ledebour ». Mais contre la majorité, « aucune condamnation ne peut être trop sévère ». Les chefs de cette majorité ont été jusqu'à se faire les agents de corruption de leur gouvernement, comme Parvus. « L'Autocratie impériale allemande a trouvé ses agents parmi les chefs autorisés de la Social-démocratie allemande ».

Et plus grave encore a été le rôle joué, avant la guerre, par les socialistes allemands, comme propagandistes de l'antimilitarisme, surtout en Angleterre, en France et en Russie, alors qu'ils ne faisaient rien chez eux, rien de sérieux dans le même sens. La fameuse visite de Müller, délégué de la Social-démocratie allemande, au groupe parlementaire français, la veille de la guerre, est dénoncée nettement comme une manœuvre.

Déjà ils assistaient leurs maîtres militaires en se servant du mouvement socialiste et de son idéalisme pour désunir la France, affaiblir son moral et préparer ainsi la voie à sa défaite. Ils n'hésitaient pas à prostituer l'organisation socialiste allemande en en faisant le complément de la machine militaire allemande.

De même, « il n'y a guère de doute » que le voyage de Scheidemann en Russie avant la guerre avait pour but d'influencer les chefs socialistes russes en vue de la guerre. Le Kronprinz, Hindenburg et Tirpitz « ont autant le droit de participer aux congrès de l'Internationale socialiste » que des socialistes de cette espèce, qui ne peuvent inspirer que « mépris et dégoût ».

Il me semble que les socialistes américains, dans cette partie de la brochure, concluent un peu trop facilement de la portée pratique des actes, très bien définie par eux, aux intentions parfaitement conscientes qui auraient fait agir les directeurs de la Social-démocratie allemande. Il est possible qu'ils aient raison, mais ce n'est pas

sûr. Rarement les intentions des hommes politiques peuvent être connues avec certitude, surtout au cours même des événements, et les actes suffisent, d'ailleurs, en ce cas, pour entraîner non seulement l'exclusion de Scheidemann et Cie comme traîtres au socialisme, mais aussi la réprobation morale la plus vive.

Vient ensuite un chapitre sur l'entrée en guerre des Etats-Unis qui est approuvée sans réserve. Il faut reconnaître que le Président Wilson a été un meilleur interprète de l'internationalisme que l'Internationale elle-même.

Et ceci conduit à l'examen des conditions de paix. Il ne s'agit pas de bêler la paix. « Notre premier devoir est de gagner la guerre. Il ne peut y avoir de paix avant que le système militaire prussien ait été définitivement et complètement battu. » Mais il est bon de savoir pourquoi on se bat. Les socialistes américains déclarent approuver le programme des socialistes alliés et la fameuse adresse du président Wilson, contenant les XIV articles, qu'ils reproduisent. Toutefois, dans leur commentaire, on peut s'apercevoir que les Américains, ainsi qu'il est naturel, n'ont pas de la nationalité une notion aussi rigoureuse que les Européens.

En y regardant de près, on trouvera que le principe de libre disposition de soi-même (self-determination) s'appliquera dans toute son étendue à des Etats naturels ou historiques. Appliqué à des nationalités ou territoires compris dans l'Etat, le principe de libre disposition de soi-même consisterait en un rapport avec l'Etat assez analogue au rapport des Etats américains avec le gouvernement fédéral.

Voilà une conception qui ne plairait guère, par exemple, aux Tchécoslovaques. Ils savent trop bien qu'aucune fédération d'Etats nationaux vraiment autonomes n'est, de longtemps, possible en Autriche. Mais il est naturel qu'il y ait des divergences entre les interprétations inspirées, dans chaque pays, par des expériences différentes. Les principes, dans les Démocraties des deux rives de l'Atlantique, sont bien les mêmes, et les socialistes américains ont la meilleure volonté. Il ne sera pas difficile de les instruire de la manière, mal connue en Amérique, dont se pose en Europe la question des nationalités.

Enfin, les auteurs déclarent « ne pouvoir approuver aucune conférence avec des représentants des organisations socialistes allemandes et autrichiennes jusqu'à la fin de la guerre ». Ils approuvent de tout cœur « l'action de *l'American Federation of Labor* à cet égard. Les socialistes allemands et autrichiens « ne sont pas nos camarades ». C'est seulement une fois la guerre terminée et le kaisérisme renversé, que la Social-démocratie allemande devra être flétrie par l'Internationale comme ennemie de la classe ouvrière mondiale, y compris la classe ouvrière d'Allemagne.

Ceci est une adresse « aux socialistes de tous les pays », signée par des membres connus de l'Internationale au nom d'une fraction d'un parti affilié. D'autres fractions, en Angleterre, en Russie, en Italie, pensent de même. En plein accord avec le marxiste russe George Plekhanov, la brochure américaine montre que cette façon de penser découle précisément du principe démocratique et du principe internationaliste.

P.-G. LA CHESNAIS.

LES AMÉRICAINS D'ORIGINE ALLEMANDE ET LA GUERRE. — Un des problèmes qui se sont posés dans les jours qui ont précédé la rupture entre les Etats-Unis et l'Allemagne a été l'attitude que prendraient les Américains de naissance ou d'origine allemande dans ce conflit entre leur terre d'origine et leur patrie d'adoption.

En Allemagne, beaucoup pensaient que la plupart de ces Germano-Américains se soulèveraient ou qu'ils entraveraient, de quelque façon que ce fût, l'activité militaire des Etats-Unis. Nous voyons que, jusqu'ici, l'action escomptée a fait long feu, qu'elle ne s'est pas produite sur une grande échelle, qu'elle s'est limitée à quelques attentats commis par des isolés, et que ces attentats ont été sans efficacité et sans portée.

Aujourd'hui où les troupes américaines qui débarquent chaque jour en France comprennent un nombre croissant d'Américains d'origine germanique, dont certains même sont des engagés volontaires, on peut se demander quels sentiments animent ces soldats ainsi devenus les adversaires de gens de leur race. Nous avons, pour nous rendre compte des idées qui peuvent les inspirer, le témoignage d'un Américain important d'origine germanique, le financier Otto H. Kahn, de New-York, né à Mannheim il y a cinquante ans et devenu aujourd'hui non seulement un Américain loyaliste, mais encore un défenseur des principes défendus par les Alliés. Voici, par exemple, quelques extraits d'une allocution prononcée devant l'Association des Négociants de New-York, à l'occasion d'une réunion pour l'Emprunt de la Liberté, le 1er juin 1917, et qui vient d'être publiée ces temps derniers :

Nous nous réunissons aujourd'hui dans la poursuite d'un grand but, un but qui, à ce moment dramatique de l'histoire, est le même en ce monde partout où l'on parle et où l'on comprend la langue des peuples libres.

C'est le but de combattre d'une volonté commune, de supporter et d'oser tout et de ne jamais nous arrêter ni nous reposer jusqu'à ce que l'abominable chose qui a déchaîné cette calamité sans nom sur le monde soit anéantie au point de ne plus pouvoir jamais revivre.

Cette chose abominable n'est pas une nation, mais un mauvais esprit, l'esprit qui a fait du gouvernement qui en est animé et qui exécute son

atroce et sanglont commandement, une horreur aux yeux de Dieu et des hommes.

Ce que nous défendons maintenant à côté des nations alliées si merveilleusement braves et éprouvées, après une longue attente, après un retard qu'un grand nombre de nous trouvait difficile à supporter, est parmi les choses les plus hautes et les plus chères que le monde civilisé ait acquises par le labeur, les sacrifices et la souffrance de ses représentants les meilleurs au cours d'un grand nombre de siècles.

Ce sont ces vertus et ces biens sans lesquels s'obscurcirait l'espoir et sans lesquels la vie ne pourrait se supporter.

Ce sont l'humanité, la liberté, la justice et la miséricorde, pour lesquelles les hommes les meilleurs de tous les pays — y compris l'Allemagne elle-même — se sont battus et ont saigné au cours de nombreuses générations.

Ce fut l'idéal de Luther, de Gœthe, de Schiller, de Kant, et de nombre d'autres qui ont fait le nom de l'Allemagne grand et respecté jusqu'à ce que le Prussianisme soit venu faire de leurs efforts et de leurs actes une dérision et une risée.

Cet épouvantable conflit qui trempe le monde dans le sang n'est pas simplement une lutte de quelques peuples contre d'autres.

Il va bien plus loin. L'âme et la conscience du monde y sont en cause. Il va plus loin encore que les limites des questions de race.

C'est, d'une façon fondamentale, un conflit d'ordre moral.

Pour juger ce conflit, le temps est passé, si jamais il exista, où la race, le sang et les affinités héréditaires pouvaient jouer un rôle.

Il y a un siècle et demi, des Américains de naissance anglaise se sont levés pour libérer ce pays de l'oppression des gouvernants de l'Angleterre. Aujourd'hui, les Américains de naissance allemande doivent se lever, à côté de leurs concitoyens de toutes les races, pour libérer non seulement ce pays, mais le monde entier de l'oppression des gouvernants de l'Allemagne; une oppression bien plus difficile à supporter et d'une portée bien plus grave que celle d'il y a cent ans.

Etant né moi-même de parents allemands, je n'hésite pas à faire aveu de ma profonde conviction que le plus grand service que les Américains de naissance ou d'antécédents allemands peuvent rendre à leur pays d'origine est de proclamer et défendre le grand idéal, les qualités nationales et les traditions qu'ils ont hérités de leurs ancêtres, et s'élever durs comme fer contre les doctrines monstrueuses et les actes d'autoritarisme insensé, de ceux qui se sont emparés de l'Allemagne qu'ils ont aimée et de laquelle ils furent justement si fiers, l'Allemagne qui jouissait de la bienveillance, de l'estime et de l'admiration intellectuelle du monde entier.

Je n'hésite pas à proclamer que c'est ma conviction solennelle que plus les Américains d'origine allemande participent de toutes leurs forces et de tout leur cœur à la lutte entreprise par les Etats-Unis pour sauver l'Allemagne, non moins que l'Amérique et le restant du monde, de ces forces sinistres appelées par le président Wilson « l'ennemi de l'humanité », mieux ils protègeront et serviront l'antique renommée de la vieille Allemagne et les intérêts du peuple allemand.

Messieurs, je pèse mes paroles. Elles ne sont que trop justifiées par la hideuse

éloquence des faits qui ont scandalisé la conscience du monde entier. Elles sont justifiées par les nombreuses affirmations, tant écrites que verbales, des professeurs allemands employés par l'Etat allemand pour former la jeunesse.

Le fond de cet enseignement est que la force fait le droit, que la nation allemande a été choisie pour exercer moralement, intellectuellement et matériellement la domination du monde, et que cette nation doit et veut accomplir cette tâche et cette destinée, quelles que soient la dépense de sang, la misère et la ruine.

L'esprit de cet enseignement, par son intolérance et ce mélange de piétisme et de convoitisme qui assume avec satisfaction la mission d'améliorer le monde, montre une grande parenté avec le vieil esprit des guerres de religion, lorsque, au cours de longues et sombres années, catholiques et protestants s'entretuèrent et dévastèrent l'Europe.

Je parle de tout ceci avec tristesse, car je parle du pays de mes origines et je n'oublie pas ce que je lui dois.

Je parle avec une amertume désabusée, car je songe à l'Allemagne de jadis, l'Allemagne qui a enrichi le patrimoine impérissable du monde de richesses et de valeurs intellectuelles et morales qui ont dans nombre de sphères tenu une place importante et morale parmi les travaux et les découvertes de la civilisation.

Et je parle avec la certitude que quand son peuple aura secoué et expié l'épouvantable mauvais sort qu'une destinée malfaisante a jeté sur lui, l'Allemagne de jadis revivra et qu'elle méritera et s'attirera la bonne volonté et l'estime du monde autant que la fidélité affectueuse de tous les hommes de sang allemand en pays étranger.

Mais je sais que ni l'Allemagne, ni ce pays, ni le reste du monde ne connaîtront à nouveau soit bonheur, soit paix, soit labeur fertile jusqu'à ce qu'il ait été démontré énergiquement et sans malentendu possible aux autocrates sanguinairement coupables de cette guerre destructive ainsi qu'à leurs peuples mal renseignés et mal éclairés, que l'esprit qui l'a déchaînée ne peut prévaloir, que les doctrines et méthodes détestables selon lesquelles elle est conduite sont rejetées avec horreur par le monde civilisé, et que les ambitions débordantes qu'elles devaient servir ne seront jamais satisfaites.

La bataille pour la civilisation que nous avons tous cru déjà gagnée dans un passé lointain, recommence. Nous jouissons du privilège de prendre part à cette sainte lutte, et c'est notre gloire d'y consentir des sacrifices.

Notre unique et suprême tâche, le but devant lequel tous les autres doivent céder la place, est de mener cette guerre à une conclusion heureuse. Un des moyens pour y arriver est de faire de l'Emprunt de la Liberté un véritable triomphe et une expression débordante de notre gigantesque force économique.

Pour atteindre ce but, il faut que chacun de nous se sente personnellement responsable, il faut que chacun de nous travaille comme si notre vie dépendait du résultat. Et dans le sens le plus réaliste est-ce que notre vie nationale, disons même notre vie individuelle ne dépend pas du résultat de cette guerre ?

Est-ce que la vie serait tolérable si la puissance prussienne, folle et sanguinaire, tenait le monde à la gorge, si la domination de la terre appartenait à un gouvernement pénétré des doctrines d'un passé barbare et secondé par une caste dirigeante qui prêche la déification de la force pure, qui méprise la liberté, déteste la démocratie et les détruirait toutes deux si elle le pouvait ?

A cet esprit et à ces doctrines nous, citoyens et serviteurs de l'Amérique, donc de l'humanité, nous opposerons notre solennelle et immuable résolution « d'ouvrir le monde à la démocratie ». Et nous dirons, la conscience nette et claire, reprenant les nobles paroles prononcées il y a plus de cinq cents ans par le parlement d'Ecosse :

« Ce n'est point pour la gloire, ni pour l'argent, ni pour l'honneur que nous nous battons, mais pour la seule liberté, qu'un homme d'honneur ne cède qu'avec la vie. »

T.

§

Ukraine.

L'HÉGÉMONIE UKRAINIENNE. — L'ex-impératrice, la femme de Nicolas II, avait eu l'idée de transporter la capitale de toutes les Russies à Kiev. On dit que lors de sa première visite dans cette ville elle fut tellement charmée par la beauté de la « mère » des villes « russes », qu'elle insista auprès de son mari pour changer la résidence impériale. A cette époque on discuta beaucoup la question dans les cercles compétents.

De nos jours ce sont les généraux Alexieiev et Kornilov qui, allant de Pétrograd au pays des Cosaques, ont demandé que les Ukrainiens de Kiev prennent le pouvoir entre leurs mains dans le but immédiat de rendre au pays l'ordre et la tranquillité. Il est naturel que cette idée, lancée avant Brest-Litovsk, ait été accueillie avec bienveillance dans les capitales des Puissances Alliées. C'était pendant les quelques jours où l'on fondait de grands espoirs sur l'Ukraine, sur la stabilité de son front dans la lutte avec les Allemands. De tous côtés on promettait même alors l'appui financier.

Mais, hélas ! ce temps des rêves est passé bien vite. L'Ukraine s'est révélée plus réaliste qu'on ne l'avait pensé. Il est vrai qu'au moment actuel, elle-même traverse des heures d'angoisse et de souffrance.

Maintenant les Austro-Allemands ont assumé généreusement le rôle de guider les premiers pas du nouvel Etat. On a remarqué bien des fois que dans les questions diplomatiques ils ne sont pas bien forts. Et cette vérité se trouve confirmée par leur politique actuelle en Ukraine.

Ils accumulent projet sur projet, ils envoient d'anciens ministres pour se renseigner sur place, ils réclament la visite de Skoropadski

à Berlin et à Vienne ; mais tout cela se termine de la même manière : toujours l'emploi de la force militaire est nécessaire, toujours des arrestations dans les villes, des révoltes dans les campagnes.

Toutefois les Allemands ne perdent pas courage. Pressés par les nécessités économiques, ils croient toujours à une organisation possible de l'Ukraine, puis des quinze autres républiques de l'ancienne Russie.

D'après l'éditorial du *Temps* du 28 mai, le dernier projet allemand d'organisation de la Russie serait la fameuse idée de la suprématie de Kiev, dont on a tant parlé aux premières semaines du régime maximaliste.

La reconstruction de la Russie, d'après les Allemands eux-mêmes, ne serait pas nécessairement un sujet d'inquiétude immédiate pour l'Allemagne. Tout dépend des conditions dans lesquelles elle s'opérerait, comme le remarque M. Cleinow, ex-chef du bureau allemand de la presse à Varsovie :

> Nous pourrons nous accommoder de l'évolution qui se prépare, si nous parvenons à prendre une influence véritable sur les développements des événements... Si je ne me trompe, la possibilité nous est offerte *de faire passer du nord au sud le centre de gravité de la Russie nouvelle*, au lieu d'un Etat tourné vers la mer Baltique, un Etat tourné vers le Levant.

La réalisation de ces sages réflexions est déjà commencée. Il y a eu un tzar à Moscou, il y a maintenant un hetman à Kiev. Dès son arrivée au pouvoir, les Allemands ont tout à coup reconnu une profonde sympathie entre les deux nations : russe et ukrainienne. Les deux langues sont devenues immédiatement presque pareilles. (On voit que l'Allemagne dans son projet en tient pour une seule langue d'Etat.) Les intérêts mêmes des deux pays semblent identiques.

On comprend que les Allemands ne s'intéressent point à l'opinion des chefs véritables des grandes masses ukrainiennes sur ce déplacement du « centre de gravité » de la Russie nouvelle. Mais nous dirons tout à fait franchement que cette question nous intéresse, nous, au plus haut degré.

Une certaine connaissance du peuple ukrainien en général et toutes les données que nous avons recueillies dernièrement nous permettent de douter du résultat de ce projet allemand.

Tout le monde a compris pendant la guerre actuelle les graves défauts et les erreurs du régime tzariste. Tout le monde a vu les faiblesses de la Russie au point de vue de son organisation économique industrielle, financière, etc. C'est la nation grand-russe qui a dominé qui a donné sa culture, qui a exigé même que tous les autres peuples de la Russie s'en pénètrent. La guerre a montré sa valeur réelle. Malheureusement cette culture matérielle était plus modeste

qu'on ne le supposait. Il est vrai que les patriotes russes, quand tous les arguments sont épuisés, rappellent souvent le développement brillant de la littérature russe. On cite les noms de Pouchkine, Dostoïevski, Tolstoï. Personne ne discute leur gloire universelle, leurs grands mérites envers l'humanité entière. Mais les Ukrainiens pourront répliquer avec toute la fermeté nécessaire que s'ils avaient eu la liberté de leur langue et de leur presse, ils auraient pu avoir de grands écrivains et de grands philosophes.

Laissons les discussions théoriques de côté. Il sera permis de répéter encore une fois que la Grande Russie a trompé l'espoir général. Tout le monde le sait maintenant et les Ukrainiens les premiers. Mais tout de même, *prendre sur leurs épaules l'hégémonie, la direction générale des affaires panrusses, les Ukrainiens conscients ne le désirent pas.* Ils comprennent fort bien qu'eux-mêmes sont loin d'entrer dans la phase d'organisation de leur pays. Ils préfèrent — c'est l'égoïsme — s'occuper avant tout de leur propre sort. Ils n'ont pas et n'auront jamais un sentiment impérialiste. Ils comprennent enfin qu'une telle organisation sera toujours purement artificielle et destinée avant peu à la mort.

THÉODORE SAVTCHENKO.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Presque autant qu'à l'Alsace-Lorraine, l'empire allemand tient à ses colonies. C'est aussi pourquoi beaucoup de politiciens de l'Entente ne veulent pas entendre parler de restitutions à lui faire. Dans la *Revue belge*, M. A. Louwers déclare que ce serait « une des plus grandes fautes politiques » que nous puissions commettre.

L'objectif auquel il faut tendre, désormais, est de dissocier l'Empire allemand, de rompre son unité qui est la base de sa puissance et de le ramener tout au moins à sa situation d'avant 1871. C'est à ce prix seulement que l'Europe aura la paix. Il faut combattre jusqu'à ce résultat et si, ce qu'à Dieu ne plaise, la paix devait se conclure avant qu'il fût atteint, il faudrait néanmoins en poursuivre, par après, la réalisation. Il reste encore, malgré tout, entre les Etats de l'Empire certains germes de séparatisme. Qui sait si, en les stimulant, on n'arriverait pas à faire craquer la machine politique construite par Bismarck en 1871? Que les socialistes se rassurent, il n'est nullement question d'asservir les divers tronçons de l'Allemagne ainsi démembrée. Il ne s'agit que de leur rendre leurs anciens cadres de vie et de les faire évoluer dans leurs limites historiques. Mais, pour atteindre ce résultat, il importe de faire disparaître les forces centripètes des « Allemagnes » et tout ce qui tend à cimenter leur union. Or, la reconstitution, au profit de l'Allemagne, d'un domaine colonial, en dotant les Etats de

l'empire d'un bien indivis et commun à tous, irait directement à l'encontre de ce but.

Admettons qu'il faille rendre à l'Allemagne certains bénéfices de la colonisation, lui permettre par exemple de participer, comme les autres nations, à l'activité des colonies, mettre à sa disposition une certaine part de leurs ressources et de leurs produits. Il suffirait, dans ce cas, d'établir dans ces colonies le régime de la liberté commerciale et de la porte ouverte et, à cet égard, la deuxième idée exprimée par la résolution de Londres pourrait être considérée avec un peu plus de bienveillance.

J'imagine que si la Belgique acceptait de faire cette concession à la cause de la paix, — qu'on le remarque, elle serait grande parce que les Etats intéressés aliéneraient une partie de leur liberté, — elle y mettrait deux conditions :

1° L'égalité devant les charges fiscales et douanières serait seule accordée, les Etats possessionnés restant maîtres de fixer ces charges, à leur gré;

2° Le régime serait appliqué à toutes les colonies tropicales. Il ne faut plus un nouvel acte de Berlin dont le Congo Belge ferait encore, à peu près seul, les frais. Il serait même équitable que le régime fût étendu à certaines colonies asiatiques et au domaine colonial des neutres, si ceux-ci doivent être admis au bénéfice de ses dispositions, car, s'il doit y avoir entre les Etats communauté d'avantages, il faut qu'il y ait aussi communauté de charges.

Reste la question du contrôle. L'idée n'est pas nouvelle. On l'avait déjà prônée avant la conférence de Londres. Des coloniaux de marque, comme M. Harris et Sir Harry J. Johnston, s'en sont faits avec talent les protagonistes inlassables. Leurs intentions sont droites, mais ils vivent de souvenirs, des vieux souvenirs de certains abus de la colonisation ; or, les temps ont bien changé, les Etats aussi et les méthodes de colonisation et, pour être inspirées par des préoccupations généreuses, leurs conceptions n'en sont pas moins dangereuses et inacceptables.

Eh quoi ! l'Angleterre et la France, ces deux grands maîtres dans la colonisation, qui se sont attaché tant de peuples et les ont conduits à la civilisation, chacun avec leurs génies, si différents peut-être par la manière, mais si semblables par la noble inspiration qui les anime, et la Belgique, dont on peut dire qu'elle a donné la preuve suprême de son attachement aux principes de la justice et de l'honneur, ces nations, dis-je, pour ne citer que celles-là, devraient se soumettre à la surveillance et au contrôle de l'Allemagne instituée désormais gardienne de la morale coloniale, au contrôle de l'Allemagne des Herreros, des répressions atroces, de l'Allemagne des Karl Peeters, des ducs de Mecklembourg, de l'Allemagne des abominations d'Andenne, d'Aerschot, de l'Allemagne des torpillages, des bombardements de villes ouvertes, des massacres de femmes et d'enfants, de l'Allemagne enfin de toutes les violations des lois de la guerre? Imagine-t-on pareille dérision? L'Allemagne a mérité, c'est entendu, une camisole de force. Est-ce une raison pour la passer au corps des autres nations?

Sur cette question, la Belgique ne peut transiger et ne transigera pas. Il faut que le public le sache.

LA PRESSE ENNEMIE. — Pour les Allemands, la France vit sous un régime autocratique, comme l'Angleterre d'ailleurs, et notre autocrate est, on le devine, Georges Clemenceau, comme celui des Anglais Lloyd George. Cependant, pour le Dr Karl Eugen Müller, dans les *Münchner Neueste Nachrichten*, même le renversement du dictateur ne saurait amener la paix :

Les vagues montant toujours plus haut autour du navire, Georges Clemenceau chercha son salut dans un grand geste théâtral et cria aux Allemands : « Jetez-moi la corde jusqu'ici, je veux vous sauver. » Mais les hommes du navire, qui, bien conduit, fendait tranquillement les flots, laissèrent leur étrange sauveur qui luttait désespérément contre les vagues en furie et ne lui répondirent point. Alors Georges Clemenceau entra dans une grande colère et, dans son *Homme libre*, donna l'ordre à la presse française de suspendre à nouveau l' « offensive de paix ».

La question est maintenant de savoir si le « défaitisme », le désir de paix qui existe dans le peuple français, se laissera encore opprimer et persécuter par les dirigeants, alors que les Parisiens sont dans la plus grande angoisse ; en effet, les trains qui, de la capitale française, roulent vers le sud, ne peuvent emmener que 80.000 personnes, alors que 150.000 personnes se pressent tous les jours dans les gares. C'est là ce que nous pouvons lire dans le *Temps*. Quoi d'étonnant alors que Clemenceau se sente seul en sa chaise dictatoriale et qu'il cherche des compagnons ?

Mais son appel ne rencontre aucun écho, ni Barthou, ni Briand n'éprouvent le désir de lier leur sort à celui du Tigre expirant. Plus fort toujours et toujours plus ouvertement monte le flot d'opposition contre Clemenceau ; on dispute vivement sur la question de savoir qui le remplacera.

Les plus grosses chances sont accordées à Aristide Briand. Ce dernier ne manquera pas de songer que rien au monde ne lui rendit la présidence plus amère que les violences de plume de Clemenceau. C'était après Verdun, et le Tigre lui criait : « Vous nous devez des comptes sur vos actes et vous ne pouvez rien donner comme excuse au repli de notre front, près de Verdun ! » L'accusé d'alors pourrait, de plein droit, jouer aujourd'hui le rôle d'accusateur ; le compte de pertes de la période clemenciste dépasse de beaucoup celle de Briand. Toutefois, du côté allemand, il y aurait difficilement de quoi se réjouir d'un tel changement ; l'homme qui, en décembre 1916, taxa notre offre de paix de « dernier bluff allemand » devrait avoir bien changé pour qu'il fût devenu le sauveur de la France, en cette douzième heure.

D'autre part, nous n'ignorons pas non plus que l'abattement complet de la France ne sonnerait pas la fin de la guerre. Les discours de Bonar Law et de Balfour ont assez indiqué que Londres n'est pas encore disposé à reconnaître la partie comme perdue.

— Le *Fremdenblatt*, journal officieux viennois, nous expose ainsi la situation politique d'Autriche :

Nous ne savons pas si l'on réussira à trouver à la Chambre autrichienne une majorité qui accepte de faire l'indispensable et de mettre à la disposition de l'Autriche les moyens nécessaires à la continuation de la lutte

pour son existence. Telle est la honteuse situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui et c'est avec une profonde douleur que nous devons constater cette désagrégation de notre vie publique. Un gouvernement qui est obligé de prendre des dispositions non seulement d'heure en heure, mais de quart d'heure en quart d'heure, des partis qui ont perdu de vue l'intérêt général et qui se livrent à des combats entre eux, des députés qui disent représenter des nationalités entières et qui s'élèvent contre l'Etat, tel est le sombre tableau qu'offrent aujourd'hui le législatif et l'exécutif en Autriche. Et cela se passe à un moment où nos armées sont lancées dans le plus formidable combat contre un ennemi qui a juré l'anéantissement politique de notre monarchie et dont les alliés veulent travailler au démembrement de l'Autriche par une active propagande. Cela se produit à un moment où les plus graves difficultés d'alimentation surgissent devant toutes les classes de la population sans différence des nationalités, à une heure où Vienne, Prague et Graz souffrent des mêmes besoins, et où chaque signe de notre faiblesse donne un nouveau courage à nos ennemis pour continuer une guerre, qu'ils ne peuvent gagner par les armes, mais qu'ils espèrent vaincre par le moyen de notre démembrement intérieur.

Certes, chacun en Autriche désire ardemment la fin de cette guerre, mais en réalité la plus grande partie du peuple n'obtient ainsi pas autre chose que la prolongation du plus grand malheur qui ait jamais décimé l'humanité. L'insécurité du lendemain, l'incertitude de l'avenir sont devenues choses courantes aujourd'hui dans la monarchie austro-hongroise.

LA PRESSE NEUTRE. — Cette débâcle de l'Autriche, la *Suisse*, de Genève, par son porte-parole Zed, l'espère et d'elle espère tout :

On entend déjà dire : « Que l'Autriche abandonne la partie, ce ne sera tout de même pas la fin de la guerre. L'Autriche n'est qu'un pauvre comparse, comme elle fut l'instrument docile des appétits pangermanistes lorsque MM. de Bethmann-Hollweg et de Jagow, eux-mêmes instruments de la camarilla militaire de Prusse, crurent le moment venu de provoquer la guerre fraîche et joyeuse. Aujourd'hui l'Allemagne soutient seule l'effort sur le front principal. C'est elle qu'il faut abattre d'abord pour avoir la paix. »

On ne peut pas raisonner plus faussement.

La débâcle de l'Autriche aurait pour première conséquence la capitulation de la Bulgarie et de la Turquie, dès lors coupées de l'Allemagne. Voilà pourquoi le tsar Ferdinand, « fin comme un cheveu » — pour répéter le mot d'un ami, — a déjà jeté du lest en remplaçant son Radotslavoff, l'homme de l'alliance avec les Centraux, par le démocrate Malinoff, qui est non pas Bulgare, mais Bessarabien. Ferdinand sentait venir la « malemparée ». Et chacun sait que la Turquie ne tient que par un fil d'or. Que celui-ci craque, la chute est certaine.

Alors toutes les armées françaises et anglaises d'Orient deviendraient disponibles.

Du même coup, l'Italie pourrait envoyer de nouveaux renforts à ses alliés de France. C'est un devoir auquel il lui serait interdit de se dérober, par

intérêt même, étant donné que sa sécurité ne sera définitive qu'après l'anéantissement de l'hégémonie prussienne.

Si l'Autriche abandonnait la partie, un million de soldats, au bas mot, iraient immédiatement s'ajouter aux armées françaises, anglaises et américaines qui disputent la finale sur le front de France. Sans compter que l'artillerie autrichienne avait prêté un concours qu'on nous révéla précieux.

Il est bien difficile de négliger tout cela.

Mais il y a encore ce qu'on appelle les impondérables, l'effet désastreux que ne manquerait pas de produire en Allemagne même l'écroulement de tout l'édifice central. L'Allemagne n'est plus en état de supporter une pareille secousse. Quatre ans de tension fiévreuse l'ont affaiblie effroyablement. Elle ne s'est maintenue que par des apparences de victoires, par des espérances. A quoi l'entraînerait le désespoir? Il a fallu des prodiges pour ravitailler ses soldats qui savent cependant qu'à la maison tout manque. On l'a toujours prédit, la guerre finira brusquement, par l'effondrement de savantes combinaisons que cimentaient des ambitions démesurées. Ce sera l'affaire de cinq minutes, vient de déclarer un ministre chinois qui, voyant la situation de haut, la juge sainement.

L'Allemagne va donc tout mettre en œuvre pour retenir sa pierre angulaire, l'Autriche. Peut-être y parviendra-t-elle momentanément. Mais elle ne pourra que retarder l'échéance. La décomposition du pays a gagné l'armée, qui lâche pied. C'est la contre-partie de la machination maximaliste et de la défection russe, compensée par l'Entente par l'arrivée des Américains. Il n'y a rien à faire contre l'inévitable. L'Autriche est incapable de lutter pendant tout un hiver encore. Son destin s'accomplit.

Nous approchons de la fin.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Propos sur les déserteurs. — Pendant un laps de temps assez long nous avons suivi avec une attention soutenue les audiences des Conseils de guerre du Gouvernement militaire de Paris. Il y a là, pour l'observateur sérieux et attentif, un vaste champ d'études psychologiques. La psychologie des individus prévenus ou accusés y est d'ailleurs toujours très étudiée aussi bien du côté de l'accusation que de celui de la défense : tares ataviques, dégénéresences physiques et morales, caractères, éducation, *modus vivendi*, milieu y sont exposés, fouillés, disséqués par des personne habiles et expertes dans la recherche des mobiles qui font agir les hommes et les poussent irrésistiblement à l'accomplissement de telles ou telles actions. Les juges, d'ailleurs, semblent dans leurs jugements, dans leurs réponses aux questions posées par les réquisitoires, dans l'application des peines, tenir compte, à titre de circonstances atténuantes ou aggravantes, des observations exposées par les commissaires du gouvernement aussi bien que par les défenseurs.

§

Les lignes qui précèdent étaient nécessaires — en guise de préface — à l'étude du délit et des crimes qui le plus fréquemment sont soumis au jugement des sept officiers — plus soldats, plus hommes que juristes — qui composent chacun des Conseils de guerre du Gouvernement militaire de Paris.

Nous voulons parler du délit de désertion auquel vient s'ajouter souvent, très souvent, trop souvent même, le crime de faux et d'usage de faux en écritures publiques.

En effet, lorsque, sous l'influence de l'un des mobiles que nous allons examiner, un homme a déserté soit du front, soit de l'arrière immédiat, soit même de la paisible garnison éloignée de tout danger de guerre, son premier soin est de prendre toutes mesures, d'assurer tous moyens nécessaires pour se soustraire aux recherches ordonnées par l'autorité militaire, et, surtout, aux recherches générales imposées par l'état de guerre.

A quelques exceptions près, le déserteur n'a point abandonné son poste, quel qu'il soit, pour se cacher dans un coin de grenier ou se terrer au fond d'une cave comme le faisaient les réfractaires et déserteurs de la première République et des guerres du premier Empire, aux débuts de la conscription.

Le déserteur actuel, au contraire, veut aller, venir, vaquer à des occupations pour profiter des salaires élevés et de la vie relativement facile et frivole de l'arrière. Mais la maréchaussée veille, la police surveille, les dénonciations vont leur train, il faut se garantir contre une arrestation éventuelle, il faut être en règle ou paraître l'être. Pour cela, que faire? C'est très simple : avoir des « papiers » qui établissent que, malgré l'âge apparent, la bonne santé visible et indiscutable, l'absence d'infirmité, on est dispensé de tout service militaire. Et voilà le déserteur se confectionnant lui-même ou se faisant établir toutes sortes de pièces utiles apparaissant d'une inconstestable authenticité : faux certificats de réforme, faux congés de convalescence, fausses mentions sur livret, faux livrets, etc., le tout dûment signé et timbré de cachets officiels ; quelquefois la pièce est réelle, véritable, authentique, mais appartient à un autre, et le déserteur la produit néanmoins sans hésitation à la réquisition du gendarme ou à celle de l'inspecteur de police.

Il semble résulter des débats de nombreuses affaires de désertion qu'il s'est établi à Paris — dans les bas fonds, il est vrai — de véritables fabriques de fausses pièces militaires, d'immondes bureaux de désertion.

Presque tous les journaux ont récemment publié la note suivante communiquée par une agence d'information :

Le colonel Maritz, président du 1er Conseil de guerre, a récemment attiré l'attention du Gouvernement militaire de Paris sur la facilité regrettable avec laquelle des soldats insoumis ou déserteurs sont embauchés par certains patrons.

Le Gouvernement militaire, après enquête, a estimé que ces patrons ne s'entouraient pas des garanties nécessaires ; en n'exigeant pas de leurs ouvriers la présentation de pièces militaires authentiques et en règle, ils favorisent vraiment la désertion.

Une instruction a donc été ouverte et confiée à M. le capitaine Larcher, rapporteur près le 1er Conseil de guerre.

Une vingtaine d'industriels sont déjà inculpés, en vertu d'un décret de brumaire An IV, pour aide à la désertion. Ils seront prochainement interrogés par le capitaine rapporteur.

Voilà bien l'une des causes — peut-être la principale — de la désertion.

Le soldat du front vient en permission, ils retrouve ceux de ses anciens camarades d'atelier, de travail qui sont exempts de service militaire. Tous ou presque tous se trouvent dans une situation d'argent et de bien-être meilleure que celle d'avant-guerre ; tels qui gagnaient 5 ou 6 francs par jour gagnent aujourd'hui 15, 20 et jusqu'à 30 francs (1). Malgré la cherté des vivres et les restrictions imposées et plus ou moins observées, avec les salaires actuels, la vie est relativement facile. A Paris particulièrement, les lieux de plaisir, les cinémas regorgent de monde, les prostituées font des affaires d'or...

Et, alors, de cette constatation, naît chez le « poilu » le « cafard », ce fameux cafard si souvent invoqué par les inculpés de désertion devant les conseils de guerre comme circonstance devant sinon excuser, du moins atténuer leur faute.

Le cafard grandit. Cet état d'esprit se développe petit à petit et s'accentue de plus en plus, non point pendant l'action, dans les combats ou dans les tranchées, mais durant les journées de repos, de détente, passées à l'arrière immédiat du front. C'est de la détente que partent le plus grand nombre de déserteurs du front. Notre fréquentation aux séances des conseils de guerre nous a permis de constater un fait, c'est que les désertions suivent, à quelques jours près, la rentrée de permission.

La désertion par lâcheté proprement dite, c'est-à-dire par peur, crainte de la mort, ne paraît pas exister ; si des cas ont pu se produire, ce n'étaient que de rares, très rares exceptions. Au contraire, des hommes ont déserté qui déjà avaient fait bravement leur devoir de soldat, de bon soldat et avaient été l'objet d'élogieuses et de bril-

(1) Nous avons entendu, dans un restaurant populaire, des jeunes gens de 16 à 17 ans, sortant à peine de l'apprentissage d'ajusteurs, déclarer qu'ils ne travaillaient pas à moins de 1 fr. 85 l'heure.

lantes citations; condamnés pour désertion, leurs peines suspendues, renvoyés sur les lignes de bataille, beaucoup sont tombés vaillamment, payant très largement de leur sang une première faute.

Avant la guerre nous nous étions attachés à l'étude psychologique des souteneurs montmartrois qui pullulent aux environs de la place Blanche et autour des cabarets de nuits. Ces apaches vivant aux crochets de pierreuses, toujours en quête d'un mauvais coup à tenter, toujours batailleurs et disposés à jouer du revolver ou du couteau à cran d'arrêt, même entre eux, par rivalité ou un motif des plus futiles, ont répondu, en août 1914, sans rechigner à l'appel de mobilisation et, quoi qu'en aient dit quelques journalistes à courte vue et idées préconçues, ils ont fait leur devoir, tout leur devoir, sur le front. Nous en avons revu, après un an de guerre, les uns grièvement blessés, d'autres porteurs de décorations qu'ils ne devaient certainement pas à la faveur, eux repris de justice. Hélas, plus tard, nous devions les revoir encore, les retrouver cette fois sur les bancs du conseil de guerre, inculpés de désertion, de faux et d'usage de faux, leurs « marmites » à côté d'eux, inculpées, elles, d'aide à la désertion en vertu du décret de brumaire An IV.

Ces gens-là sont des apaches, soit, ils ne sont pas intéressants, ils sont la boue de la société, soit encore, mais ils ne sont point des lâches, ils ont aussi peu de souci de leur vie que de celle de l'inoffensif passant qu'ils « surinent » la nuit dans une rue déserte. Mais aussi, les condamnations, si sévères soient-elles, paraissent les laisser indifférents.

Pour le plus grand nombre, les déserteurs sont d'intelligence nulle ou médiocre, amoraux, sans éducation ou de mauvaise éducation. sans métier manuel exigeant un apprentissage sérieux et d'assez longue durée. Jeunes, ils ont accompli leur service actif aux bataillons d'Afrique; ils sont vagabonds spéciaux, c'est-à-dire souteneurs, « marlous », se faisant entretenir par une ou plusieurs filles qu'ils battent et terrorisent — les débats devant les conseils de guerre révèlent à ce sujet des choses inouïes. — Beaucoup parmi eux sont syphilitiques ou alcooliques, souvent les deux. Leur tenue devant les juges est déplorable; dans leurs réponses à l'interrogatoire par le président ils frisent l'insolence ou bien ils sont plats, hébétés, muets. Leurs casiers judiciaires sont pourvus de nombreuses et copieuses condamnations : vols, port d'armes prohibées, vagabondage spécial, rebellion contre agents de la force publique, infractions à des arrêtés d'interdiction de séjour. Leur langage est émaillé d'argot : « il m'a donné », « il m'a fait faire », « je suis bon », « c'est mon poteau », « al'est ma frangine », etc...

Les déserteurs d'un âge plus avancé (réserve de l'armée active ou

armée territoriale) ne sont pas plus intéressants. Peu dans la vie civile exercent un métier suivi ; ils sont débardeurs sur les quais, chemineaux toujours sur les grandes routes, battant la campagne, travaillant un jour ici, deux jours ailleurs, mendiant, vagabondant... Beaucoup paraissent abrutis, inconscients...

Un cas typique qui démontre bien la mentalité de certains déserteurs est celui du soldat Philibert Margottin, condamné à mort et fusillé à Vincennes le 18 février dernier. Margottin avait déserté quatre fois depuis les débuts de la guerre ; arrêté dans la banlieue parisienne, à Bobigny, en juillet 1917, il s'était tout d'abord laissé emmener docilement, mais, en cours de route, il s'évadait après avoir blessé de deux balles à la figure le gendarme qui le conduisait. Poursuivi dans les rues de Pantin, il tuait un inspecteur de police et un gendarme, blessait deux sous-brigadiers de gardiens de la paix.

Devant le 2e Conseil de guerre, Margottin avoua son forfait sans détours, eut une attitude cynique et entendit sa condamnation à mort le sourire sur les lèvres.

Il est bien entendu que ce que nous venons de dire du modus vivendi, de la mentalité, de l'éducation des déserteurs n'est que généralité. Certes, on trouve parfois sur les bancs du Conseil de guerre, inculpés de désertion, des gens d'intelligence native et développée, d'éducation soignée, de situation sociale relativement élevée, moraux. Nous y avons vu des fils de famille, des gens exerçant des professions libérales, de bons ouvriers, travailleurs, sérieux, rangés, mariés, bons pères de famille.

Nous répétons que ce sont là des exceptions.

Particularité remarquable, presque tous les déserteurs sont célibataires.

Autre particularité, il n'y a presque pas de déserteurs parmi les gradés.

La récidive est très fréquente en matière de désertion. Il n'est pas rare, étant donné les nombreuses suspensions de peine — qui, d'ailleurs, ont plusieurs raisons d'être, — de voir un homme déserter deux ou trois fois dans le courant de la même année. Condamnés une première fois à la peine de prison, les déserteurs voient cette peine suspendue, ils sont renvoyés au front ; pendant une détente, ils désertent encore ; condamnés alors à la peine des travaux publics, ils retournent à nouveau à l'arrière immédiat pour y exécuter des travaux de défense, d'où les évasions sont plus faciles que des ateliers d'Algérie.

Voyons maintenant quels sont les moyens de défense personnels — nous ne disons pas ceux des défenseurs — invoqués par les déserteurs.

Tout d'abord et presque toujours, le *cafard* ; mais aucun ne définit, ne décrit jamais ce que ce peut bien être que le cafard.

Il est cependant certain que le séjour prolongé sur le front, le formidable et assourdissant fracas de la mitraille, peut, chez des individus de faible énergie, de nervosité spéciale, tarés, produire une dépression morale, une désagrégation mentale, sorte de névrose, caractérisée par une invincible nostalgie, amoindrissant la conscience, réduisant presque à néant la force de faire son devoir et reportant toute la force de volonté sur un but unique : s'éloigner du milieu qui provoque cet état.

Et ceci n'aurait-il pas quelque analogie avec les remarquables observations publiées ici même par M. Henri Aimé, sur les visionnaires de l'Epouvante (1) ?

Toutefois cet état ne peut être que passager, l'action peut et doit le faire disparaître ; en tous cas, la désertion accomplie, les causes qui ont engendré le mal étant disparues, le mal doit disparaître à son tour.

Mais alors, pourquoi, une fois ressaisis, revenus à un état normal, les déserteurs ne se rendent-ils pas volontairement au dépôt de leur corps, pourquoi s'ingénient-ils à fabriquer toutes sortes de faux pour se soustraire aux recherches dont ils sont l'objet ?

Aussi, les conseils de guerre ne tiennent-ils guère compte de cette excuse ou circonstance : le cafard.

Autres excuses invoquées : père, mère, enfants, sœurs malades et que l'on désire voir, femme infidèle, que l'on veut sermonner ou châtier, faute accomplie, crainte de la punition encourue pour absence illégale, en un mot la pente fatale qui mène à l'abîme. Presque toujours ces assertions se trouvent rétorquées par les pièces du dossier ou les témoignages produits aux débats.

Ils sont nombreux encore ceux qui prétendent avoir déserté de l'arrière pour être envoyés sur le front. Ils n'en sont pas moins restés des mois, des années en état de désertion et leur arrestation seule a fait cesser cet état.

Enfin l'inculpé termine toujours par cette phrase invariable, apprise par cœur dans les préaux du Cherche-Midi et récitée sans conviction : « Je demande à être envoyé au front pour (y) racheter ma faute. »

(1) *Mercure de France*, 16 novembre 1916.

Il est indéniable qu'il existe un état pathologique qui annihile la plus grande partie de la volonté et des forces physiques et morales. C'est dans les régions désertiques de l'Algérie et du centre de l'Afrique que cet état — sorte de demi-folie, vertige moral — se produit le plus fréquemment et que les soldats coloniaux ont appelé le *cafard*. (Au figuré, un cafard qui s'agite dans le cerveau dont il a fait son habitat.)

Nous avons eu en notre possession des relevés topographiques du centre africain, au verso desquels un jeune sous-officier, devenu officier supérieur et tombé depuis au champ d'honneur, écrivait, ou plutôt essayait d'écrire, ce qu'il ressentait lorsqu'il était atteint de ce mal. Ces notes sont à la fois douloureuses et incohérentes.

Tout ce que nous venons d'écrire ne s'applique, bien entendu, qu'aux déserteurs actuels. La psychologie des insoumis et déserteurs en temps de paix est certainement différente. D'autres mobiles les font agir. Il y a lieu, là, de tenir compte de nombreux autres facteurs : âge, situation sociale et même, comme le cas s'est produit, idées philosophiques de certains.

Lorsque le colonel Maritz, dont tout le monde connaît la haute impartialité, a signalé au Gouverneur militaire de Paris. la facilité avec laquelle des déserteurs sont embauchés par certains patrons, il s'est inspiré du principe que mieux vaut prévenir que sévir ; mais la mesure prise en vue d'obliger les patrons à exiger de leurs ouvriers la « présentation de pièces militaires en règle et authentiques » ne nous paraît pas être d'une efficacité souveraine et atteindre entièrement le but que s'était proposé le Président du 1er conseil de guerre, c'est-à-dire la suppression de l'une des causes de la désertion.

Il faut y ajouter autre chose.

Alors que les tribunaux — même les tribunaux composés de juristes professionnels — s'y trompent quelquefois et ont recours à des experts pour les éclairer sur l'authenticité d'une pièce, d'un écrit, d'une signature, comment veut-on qu'un patron soit bon juge sur l'authenticité ou la fausseté d'une pièce qui lui est présentée ?

Ce qu'il faut, c'est empêcher la fausse pièce d'être fabriquée avec toutes les apparences d'un document en bonne et due forme.

Elle est étonnante, en effet, la facilité avec laquelle qui que ce soit, le premier venu, pour quelques francs, peut se procurer l'un quelconque et même tous les nombreux cachets à figurine officielle et exergue qui servent à timbrer et authentifier les pièces émanant des autorités militaires ou civiles.

A ce sujet un incident fut soulevé, il y a quelques semaines à peine, au 2e conseil de guerre de Paris, par un avocat, Me Edmond Bloch.

Il s'agissait d'une jeune femme d'une vingtaine d'années, pauvrement vêtue, à l'aspect d'une pierreuse de barrières, qui, moyennant 5 fr. 50, avait commandé et s'était fait livrer un timbre à figurine officielle portant en exergue : « le Colonel, comt le 131e Régiment d'infanterie. »

Seule la jeune femme était poursuivie. Arguant du texte impératif même de la loi : Article 142 du Code pénal : « Ceux qui *auront* contrefait... seront punis... », Me Ed. Bloch prenait des conclusions tendant à la non recevabilité, puisque sa cliente n'avait pas contrefait, mais avait *fait* fabriquer. Les conclusions furent rejetées pour des motifs juridiques. Mais étant donné les autres circonstances de la cause, l'avocat était à peu près sûr de l'acquittement de sa cliente —

ce qui arriva d'ailleurs. — M. Ed. Bloch, qui est un mutilé de guerre, médaille militaire, avait voulu simplement, dans un but patriotique, attirer l'attention du Conseil sur la facilité coupable avec laquelle des industriels et commerçants délivrent des cachets dont ils ne peuvent ignorer l'usage criminel qui en sera fait.

Chez un autre inculpé de désertion, de faux et d'usage de faux, comparaissant devant ce même 20e conseil de guerre, on avait trouvé 47 livrets militaires neufs sur 50 achetés avec non moins de facilité, et sans aucune forme, dans une grande librairie militaire.

Ce n'est pas défendu, dit-on ? « Ce qui n'est pas défendu est permis » peut être un axiome de droit, mais on ne nous persuadera jamais que ce soit un principe de saine morale. La loi permettrait donc ce que la morale réprouve ?

Il serait cependant le plus facile du monde d'empêcher ces ventes ou de les rendre illicites. Un décret ministériel, un arrêté préfectoral suffiraient à notre avis. Il en a été édicté bien d'autres de moindre utilité (1).

Nous concluons :

Les *causes* de la désertion résidant dans l'individu lui-même, il est peut-être très difficile, pour ne pas dire impossible, de les supprimer avec effet immédiat, mais supprimer les *moyens* de désertion, faire disparaître les facilités qu'ont les déserteurs de se dérober aux recherches, c'est diminuer dans de notables proportions le nombre de ceux qui abandonnent le poste où le devoir devrait les retenir.

LÉON ROUX.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Littérature

Benedicto Costa : *Le roman au Brésil ;* Garnier. » »

Lucien Gennari : *Fogazzaro.* Préface de M. H. Cochin ; Beauchesne. 3 50

Hugues Lapaire : *Le Berry en diligence ;* Cahiers du Centre. 1 50

Louis Palauqui : *Madame Lafarge écrivain.* Avec un portrait ; Rev. des Indépendants. » »

José Enrique Rodo : *Pages choisies.* Choix et Préface de Hugo D. Barba-Gelata. Traduction de F. de Miomandre ; Alcan. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Léon Bocquet et Ernest Hosten : *Un fragment de l'épopée sénégalaise.* Avec 12 croquis de Lucien Jonas ; Van Oest. 2 »

Gabriel Hanotaux : *L'Union des Etats-Unis et de la France.* Trad. en anglais par M. W. Morton Fullerton ; Alcan. 0 90

André Maurel : *Les Ecrivains et la guerre ;* Renaissance du livre. 3 50

Alan Seeger, le poète de la Légion étrangère. Ses lettres et poèmes écrits pendant la guerre ; Payot. 4 50

*** *Vaincre ;* Payot. 1 »

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, une loi, votée par le parlement et promulguée, réglemente la vente des cachets officiels. D'autre part, l'autorité militaire a pris des mesures concernant l'authenticité des pièces officielles.

Philosophie

Dr Grasset : *La Science et la Philosophie ;* Renaissance du livre. 2 50

J. Second : *La guerre mondiale et la vie spirituelle ;* Alcan, 2 50

Poésie

Charles Dornier : *Les Sillons de gloire ;* Maison franc. Art et Edition. » »

Questions médicales

G. Saint-Paul : *Le rôle mondial du médecin militaire.* Préface de M. Lucien Hubert ; Alcan. 3 50

Questions militaires

René Puaux : *Foch.* Avec des reprod. photographiques et un autographe ; Payot. 2 »

Questions religieuses

Divers : *La vie catholique dans la France contemporaine ;* Bloud. 5 »

Sociologie

David Jayne Hill : *La reconstruction de l'Europe.* Trad. de l'anglais par L.-P. Alaux ; Payot. 4 50

Gabriel Séailles : *La réforme démocratique de la Constitution ;* Ligue des Droits de l'homme. 0 30

M. F. Zurissaday : *La Palestine et la renaissance du peuple juif ;* Ruedi, Lausanne. 1 50

Théâtre

Albert Roussel : *Le Retour*, comédie en un acte, en vers ; Lemerre. 1 50

Voyages

Emile R. Wagner : *L'Allemagne et l'Amérique latine.* Préface de M. Edm. Perrier ; Alcan. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Joséphin Péladan. — La propagande française. — Péladan jugé par un Brésilien. — A propos de la radiotélégraphie indigène. — Noms allemands aux villes du Frioul. — Musiques militaires chez les Grecs. — Altino.— Le chant national tchèque. — Un théâtre slovène. — La fille-soldat. — La Bête de l'Apocalypse. — L'Opale. — La question de la paix. — La Renaissance de l'Opérette. — La Myxine. — Les Milliardaires américains et la taxe de guerre.— Parle-t-on anglais aux Etats-Unis ? — Nénette et Rintintin. — « La Transylvanie. »

Mort de Joséphin Péladan. — Joséphin Péladan, qui est mort le 27 juin à Neuilly-sur-Seine, à l'âge de 59 ans, était né à Lyon, en 1859.

Polygraphe érudit, il écrivit des romans sur la philosophie de l'art et des essais de critique artistique d'un idéalisme qui n'allait pas sans pessimisme.

Epris de la Renaissance, il donna dans un quasi gobinisme déprimant mais savoureux, en soutenant la thèse de la décadence latine. Et, pour illustrer ses théories inquiétantes, il voyait dans Wagner le type du seul artiste moderne réalisant une œuvre qui pût soutenir le parallèle avec les ouvrages de la Renaissance. Amené par ses idées à rechercher chez les Germains les héritiers de la tradition mystique et sensuelle qu'il invoquait, il introduisit chez nous Bœcklin et Hodler, artistes suisses de pensée allemande malgré tout ce qu'ils devaient à la Renaissance.

Passionné de pensée subtile et de magie, il se proclama sâr, et c'est sous son nom occultiste de sâr Péladan qu'il est encore connu du grand pu-

blic, bien que, depuis longtemps déjà, il eût renoncé aux extravagances qui marquèrent cette époque de sa vie, extravagances calquées sur celles des milieux raffinés du préraphaélisme anglais.

Fondateur des Salons de la Rose-Croix qui eurent lieu de 1892 à 1898, il eut le bonheur d'y grouper quelques artistes de mérite et de révéler Odilon Redon.

On lui en voulut des parades par lesquelles il essaya d'attirer l'attention sur le mouvement qu'il avait suscité. Les moqueries ne lui manquèrent pas et l'atteignirent cruellement. M. Laurent Tailhade notamment lui décocha des flèches dont il fut si grièvement blessé qu'il ne put en guérir.

Cependant, certains voient en lui un penseur systématique certes, niant délibérément et avec une injustice criante tout ce qui était moderne, mais souvent original, avec un talent véritable, de la force et souvent du bon sens. On a même vu en lui, parce qu'il eut l'audace de défendre la hiérarchie et de combattre cette égalité néfaste qui est un des éléments de la Trinité-Programme de la République, un précurseur de M. Charles Maurras et de l'*Action française*.

Son œuvre est composée d'une *Ethopée* en prose intitulée la *Décadence latine* et comprenant un grand nombre de romans, parmi lesquels il faut citer *le Vice suprême* 1884, *Curieuse* 1885, *L'initiation sentimentale* 1886, *l'Androgyne* 1891, *Finis Latinorum* 1898, *Pérégrine et Pérégrin* 1904, etc.

Il a exposé ses idées dans l'*Amphithéâtre des Sciences Mortes* dont les ouvrages les plus célèbres sont une éthique intitulée : *Comment on devient mage*, 1891, et une politique intitulée : *Le Livre du sceptre*.

Il avait condensé son érudition et ses sentiments sur l'antiquité dans *la Terre du Sphinx* (Egypte), *la Terre du Christ* [Palestine), *la Terre d'Orphée* (Grèce).

Ses innombrables essais sur l'art, groupés sous le titre de *la Décadence esthétique*, comprennent un *Théâtre de Wagner*, une *Réponse à Tolstoï*, *l'Art ochlocratique* et *l'Art idéaliste et mystique*.

Ecrivain abondant, il écrivit pour le théâtre un grand nombre de pièces dont toutes n'ont pas été représentées.

Le Fils des Etoiles, comédie lyrique en 3 actes, fut joué en 1891 aux soirées de la Rose-Croix et, en 1893, au Palais du Champ de Mars. *Babylone*, tragédie en 4 actes, fut la plus jouée de ses pièces. Elle fut représentée pour la première le 11 mars 1893. *Œdipe et le Sphinx*, tragédie en trois actes, fut donnée au Théâtre Antique d'Orange en 1903. En 1904, *Sémiramis* triompha aux arènes antiques de Nîmes.

Ecrivain singulier, mystique et sensuel, savant et ingénieux, Joséphin Péladan méritait des destinées plus brillantes que les siennes. Ce catholique convaincu, mais catholique à la façon des papes de la Renaissance, n'a pas toujours été compris. Il était lui-même d'une impitoyable injustice pour ce qu'il ne voulait pas entendre.

D'autre part, si la pensée est chez lui très ornée et élevée, elle est souvent incertaine et son style va moins haut. Il n'écartait pas toujours le paradoxe facile. Ce mage de l'esthétisme, cet amant des Arts morts, ce héraut d'une décadence hypothétique, restera une figure singulière, magique et religieuse, un peu effacée, un peu ridicule, mais d'un grand attrait et d'une infinie délicatesse, un lys d'or à la main. — G. A.

§

La propagande française.

Londres, 24 juin 1918.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec grand intérêt dans le *Mercure* du 16 juin la lettre écrite de « Somewhere, America » par « Un ami de la France en Amérique ».

La question est très importante et l'on ne saurait trop attirer sur elle l'attention de tous ceux qui ont à cœur la cause de la France à l'Etranger. Les erreurs de propagande signalées par votre correspondant n'ont pas lieu qu'en Amérique, malheureusement. Il en est de même un peu partout, et ici, en Grande-Bretagne, les exemples n'en manquent pas. Cet état de choses me semble provenir surtout de ce fait, que ceux qu'on envoie (ou qui vont de leur propre initiative) faire de la propagande française à l'Etranger ont en général les meilleures intentions du monde et possèdent même souvent, *aux yeux des Français de France*, toutes les qualifications qui semblent requises, mais sont profondément ignorants de l'esprit de la nation à laquelle ils doivent s'adresser. Des arguments qui, au point de vue français, leur semblent excellents et péremptoires, non seulement ne portent pas parfois, mais même peuvent frapper tout à fait à faux. Des attitudes, des termes qui leur paraissent être les meilleurs peuvent choquer nos Alliés. Il s'agit ici de nuances subtiles dont la connaissance ne se peut acquérir qu'au cours de longues années de contact intime avec un peuple étranger.

Un exemple : un de nos compatriotes, officier maintenant, mais qui avant la guerre avait vécu une quinzaine d'années en Angleterre et qui connaissait admirablement les Anglais et leur langue, eut l'occasion de faire récemment en diverses villes anglaises des conférences sur une question de grande importance pour la France. Bien que je fusse fixé moi-même en Angleterre depuis une vingtaine d'années, le nom de cet officier m'était inconnu auparavant, mais au cours d'un voyage dans la province anglaise je n'entendis que louanges sur ce conférencier et me rendis compte qu'il avait su présenter « à l'anglaise » cette question, dont il n'avait cependant point fait une étude spéciale, mais avait su s'en assimiler les grandes lignes. Partout il avait conquis son public et l'avait amené à adopter ses conclusions. Les journaux ne tarissaient point d'éloges ; l'un d'eux faisait ressortir le compliment que fait à l'Angleterre une personne donnant, comme le conférencier, la peine d'acquérir une connaissance de la langue telle qu'elle lui permette de la manier avec plus d'aisance et de grâce que ne le peuvent faire la majorité des Anglais. Cette remarque est très caractéristique, et qui connaît les Anglais sait qu'un tel détail les peut toucher extrêmement. Voilà de l'excellente propagande.

Le revers de la médaille, maintenant : arrive de France une des plus grandes autorités sur cette même question ; il va, croit-on à Paris, orienter définitivement l'opinion anglaise dans la bonne direction. Hélas ! Il ne connaît point les Anglais ; il se sert d'arguments qui ne portent point sur eux et qu'il présente d'une façon qui ne plaît guère. On applaudit par politesse. La conférence fait, en somme, plus de mal que de bien : propagande à l'envers.

Voilà ce qu'il faudrait que l'on comprît en France, et aussi que les renommées parisiennes n'éblouissent pas nécessairement les Anglais autant qu'on le croit en France. Peuple pratique, ces derniers répondent mieux aux efforts continus et patients des « modestes » (pour employer le terme dont se sert votre correspondant d'Amérique) qui, par long entraînement sur place, savent les manier, qu'aux efforts spasmodiques de grandes personnalités parisiennes qui ne sont point à leur unisson.

Veuillez bien agéer, Monsieur le Directeur, les assurances de ma parfaite considération.

T.-J. GUÉRITTE.
Ingénieur des Arts et Manufactures,
Conseiller du Commerce Extérieur de France,
Membre du Conseil de Direction de la
Society of Engineers (Angleterre).

§

Péladan jugé par un Brésilien.

Paris, le 29 juin 1918.

Monsieur le Directeur,

Je reviens des obsèques de Péladan à Neuilly et, après la pathétique cérémonie religieuse, je rumine, sans les digérer, les articles parus dans les différents journaux sur cet étonnant remueur d'idées, que l'on bâtonne sans le connaître et sans soupçonner quelle est l'œuvre de beauté et de vérité à laquelle il s'est dévoué durant toute une vie frémissante d'inlassable labeur. Je viens de lire non sans stupeur cette affirmation (résumant toutes les autres) que Péladan « n'était pas un très grand écrivain », et là-dessus on s'esclaffe en remémorant le sâr d'antan copieusement hirsute et étrangement vêtu. Comme si cet homme, qui se sentait déjà supérieur au citoyen et à la cité, n'eut pas le droit de s'affirmer unique par l'accoutrement, étant exceptionnel par la pensée ! Aussi, avec quelle piteuse gaucherie a-t-il endossé depuis, forcé de s'embourgeoiser, le complet veston qui ramenait à la réalité procustienne de la mode ce chevalier d'un autre âge ! Mais les nécrologues des Gazettes ne l'ont pas lu et semblent totalement ignorer ce puissant romancier qui était aussi un vrai poète, le créateur d'une forme nouvelle de dramaticité très noble, le trouveur et le formulateur d'une somme incalculable de visions neuves et définitives dans le domaine universel de la pensée, le critique d'art prêchant d'exemple, produisant toujours de la beauté dans du rythme et, à force de claire érudition sans cuistrerie, parvenant à fournir sans se répéter et en se renouvelant sans cesse un vaste enseignement éthique et esthétique, voire mystique, qui indubitablement demeurera après l'époque utilitaire et charlatanesque dont nous voyons douloureusement la fin. A-t-on du moins pensé à citer, parmi ses romans, ces chefs-d'œuvre qui ont nom *Istar*, *Typhonia*, *Le Panthée*, *La Rondache*, tandis que *Babylone*, appartenant à son théâtre, a été comprise dans la nomenclature des romans, avec l'oubli de ce triple *Prométhée*, restitué d'Eschyle, dont il nous restait le seul *Prométhée Enchaîné* ? Et qui a songé à son merveilleux *Amphithéâtre des Sciences mortes*, monument de savoir immense et de haute métaphysique ? Et sa prodigieuse série des *Idées et des Formes*, où déborde la richesse d'une source intarissable et rejaillissante venant de quelles profondeurs de l'âme et de l'esprit ?

De tout temps, hélas! les journalistes se sont moqués du génie, qu'il s'appelât d'Aurevilly ou Hello, et Péladan avait l'impardonnable tort d'être simplement, sans peut-être s'en rendre bien compte, un homme de génie. Tout, excepté cela, dans une démocratie ! C'est là qu'il faut chercher le secret auquel on le voua de son vivant et l'énigme de la gouaillerie vengeresse du boulevard qu'il a honni. Le *Mercure de France*, qui a édité de nombreux ouvrages de Péladan et non des moindres, voudra-t-il accueillir ce cri indigné d'un écrivain étranger qui, malgré le journalisme, ne croit, pour des raisons foncières, qu'à la culture française et qui souffre de voir ainsi humilié par delà le tombeau un des plus purs et plus grands esprits de cette race, qui va vaincre, et de cette terre, qui va refleurir ?

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, mon salut confraternellement cordial.

JOSÉ SEVERIANO DE REZENDE,
Attaché au Consulat du Brésil.

§

A propos de la radiotélégraphie indigène.

Sainte-Adresse, le 25 juin 1918.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.
Monsieur,

Je lis dans le numéro de votre revue du 16 juin 1918 un intéressant écho sur la radiotélégraphie indigène en Afrique (page 767).

Il est, en effet, fort exact que les noirs emploient pour se communiquer les nouvelles des moyens d'une rapidité déconcertante. Je crois, à ce propos, pouvoir compléter votre information par un souvenir personnel.

A la fin de l'année 1915, je me trouvais aux confins du territoire de l'Afrique Orientale Allemande avec les troupes belges qui se préparaient à entreprendre certaines opérations dans la colonie ennemie.

Le 28 novembre, se répandit parmi notre détachement le bruit que les Belges avaient subi, près du lac Kivu, à une distance estimée à trois jours de marche pour le moins, une importante défaite, et que beaucoup de noirs avaient été tués ainsi que trois officiers.

Sachant combien souvent les nouvelles étaient ainsi connues avec rapidité par nos hommes, nous fûmes assez inquiets de cette histoire. Cependant le lendemain aucun courrier ne vint nous en apporter la confirmation.

Le jour suivant, le 30 novembre, mon bataillon quitta son cantonnement pour accomplir dans les forêts de bambous du pays allemand un raid qui devait se prolonger pendant cinq jours et nous ramener finalement en territoire belge. Durant ce temps nous restâmes sans nouvelles et, les difficultés de l'expédition aidant, l'on ne songea plus à la sinistre rumeur.

Mais, en atteignant le Congo Belge, dans une mission de Pères-Blancs, on nous raconta qu'un grand combat avait eu lieu une semaine auparavant (le 27 novembre) non loin de là, au nord du lac Kivu, qu'une de nos compagnies y avait été taillée en pièces et que, surpris à l'aube, trois de nos camarades y étaient tombés au cours d'une lutte brève et sanglante.

C'était un fait précis. Les soldats noirs avaient été prévenus immédiatement du drame.

Votre collaborateur pense que l'on n'a jamais pu expliquer par quel moyen les indigènes correspondaient ainsi. Dans les régions dont je vous parle, ce moyen de transmission est connu et n'a rien de magique. Les nègres communiquent d'un village à l'autre, ou même d'une montagne à l'autre, à l'aide de tam-tams qu'ils frappent selon une cadence déterminée. Le code employé nous est encore indéchiffrable, mais sans doute existe-t-il une sorte de primitif alphabet Morse qui permet d'exprimer les mots et les idées essentielles. Les tam-tams qui servent à cet usage sont, à l'ordinaire, formés d'un morceau de tronc d'arbre évidé sur lequel est tendue une peau. Ils rendent un son sourd et comme voilé, mais que l'on perçoit à une distance énorme. Ainsi, de villages en villages, en peu d'heures, en des régions fort vastes, les indigènes peuvent se communiquer la nouvelle des grands événements dont ils sont émus.

L'Européen ne comprend pas ce signal et, souvent même, il ne perçoit guère ce bruit lointain qui se confond pour lui avec la rumeur immense de la brousse faite du vent qui passe dans les herbes ondulantes, de la chanson éternelle des cigales et des cricris, des mille murmures indistincts de la vie sauvage. Mais le nègre jouit d'une ouïe très fine.

Pendant l'avance des Armées belges à travers la colonie allemande, dans le cours de l'année 1916, souvent le tam-tam porta ainsi au loin parmi les kraals indigènes l'annonce de notre marche victorieuse. Et quand, dans quelque cantonnement, le chef de l'endroit venait faire sa soumission et que nous lui demandions des vivres, il suffisait qu'il ordonnât à l'un de ses hommes de signifier la chose par le moyen du tam-tam pour que, quelques heures après, on vît arriver des endroits les plus éloignés des porteurs de bananes et de sorgho, des conducteurs de chèvres et de bétail.

J'ai négligé de parler de ces particularités dans mon récent livre de souvenirs : *Avec les vainqueurs de Tabora*, mais j'espère pouvoir, grâce au *Mercure de France*, réparer cette omission et compléter pour vos lecteurs les intéressantes communications de votre collaborateur.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations très distinguées,

PIERRE DAYE,
de l'Armée coloniale belge.

§

Noms allemands aux villes du Frioul. — Les Allemands ont des noms tudesques pour la plupart des villes françaises ou belges ; ils en ont aussi pour les villes du Frioul. Udine s'appelle provisoirement *Wedten*, Cividale *Cibidal*, Venzone *Deuscheldorf*. Ce dernier nom vaut seul un long poème, car quoi de plus italien que l'histoire de cette petite cité. Durant la guerre de la ligne de Cambrai, Venzone, ce fut les Thermopyles de l'Italie et le Léonidas s'appelait Antonio Bidernerchio. Une chanson du quattrocento, citée par Carducci, célèbre la gloire de l'humble héros :

Su, su, Venzon, Venzone,
Su fideli et bon furlani,
Su legittimi italiani,
Fate, che il mondo risuone
Nel gridar Venzon, Venzone !

Et voilà la traduction des deux strophes les plus caractéristiques de l'héroïque « canzone ».

Etaient parvenus à la passe étroite
Plus de neuf mille Allemands.
Les chiens avaient pris la montagne ;
Mais ils furent jetés à bas
Par les quarante de Venzone,
Su, su, su, Venzon, Venzone.

Saint-Marc, regardant du haut du ciel,
Vit Antoine et son Venzone.
Il dit : Je vous recommande
L'Etat et mon lion
Qui las se repose sur vous,
Su, su, su, Venzon, Venzone !

Venzone changé en *Deuscheldorf*, quelle dérision et quelle sottise !

§

Musiques militaires chez les Grecs. — Les musiques militaires jouent toujours un rôle important à la guerre, sinon à la bataille. Dans l'antiquité, les musiques militaires avaient un rôle plus important encore et se mêlaient au combat.

Les Grecs marchaient à l'ennemi au rythme des flûtes et, avant l'assaut, quatre soldats entonnaient le pœan avec accompagnement des instruments de musique. Les Crétois marchaient au son de la lyre ; les Spartiates au son d'une sorte de fifre nommé *monaulos ;* les Siciliens au son d'un plectre à deux cordes.

§

Altino. — Une vieille cité romaine réapparaît après quatorze siècles de sépulture, c'est Altino, située au carrefour des deux voies de communications entre Rome et l'Illyrie : la voie Emilienne et la voie Claudienne.

Altino florissait au temps de l'invasion des Scythes et des Huns. Venise n'existant pas, Altino était le centre commercial, agricole et militaire le plus important que Rome possédât sur le littoral adriatique entre Ravenne et Aquileia. Les légions y cantonnaient en allant en Roumanie ou en Dalmatie. Les Empereurs s'y arrêtaient. Des fouilles intelligemment menées ont mis au jour des vestiges intéressants de l'antique cité.

§

Le chant national tchèque. — L'armée tchèque, qui combat dans les rangs de l'Entente, chante l'hymne national tchèque qui est d'une tristesse infinie et religieuse.

Onamo za brda ona
Govore, daje razoren dvor
Majega cara onamo vele
Bio jenegda jumacki zbor.

C'est-à-dire :

Là-bas derrière les montagnes — Il y eut, dit-on, une déroute royale — Là-bas il y eut une fois une armée de héros qui appartenait à mon roi.

§

Un théâtre slovène. — Il y a cinq ans on montait à Laibach un théâtre populaire slovène. Le promoteur, propagateur du nationalisme slovène, Dr Krek, vient de mourir.

Il existe toute une littérature slovène, dramaturges, romanciers et poètes : Kraigher, romancier naturaliste ; Miauski, folkloriste ; Kaspret, dramaturge important ; Ramous ; Tominseck ; etc.

Le théâtre slovène a donné des drames nationaux et des comédies de mœurs populaires.

§

La fille-soldat. — Mademoiselle Yolande Cavazza, d'une vieille famille bolonaise, avait essayé deux fois sans y réussir d'aller au front comme simple soldat. Cette fois, ayant rencontré un soldat qui se dirigeait mélancoliquement vers la gare, elle l'interrogea et, voyant qu'il regrettait de laisser là sa famille, elle lui offrit de le remplacer. Elle l'entraîna chez un marchand d'habits et lui acheta un vêtement civil, prenant pour elle ses papiers militaires et son uniforme. Entrant chez un coiffeur, elle prétexta une maladie du cuir chevelu et se fit couper sa belle chevelure ; puis, disant qu'elle voulait faire une farce à sa famille, elle s'habilla en soldat dans l'arrière-boutique. De ses vêtements féminins elle fit un paquet qu'elle fit porter à sa mère par le garçon de la boutique avec le billet suivant : « Je pars pour le front, vive l'Italie ! » Elle raconte maintenant dans la *Gazette de l'Emilie* ses premiers embarras pour saluer les officiers, la curiosité que suscitait sa jeunesse imberbe, la camaraderie durant le voyage pour le front avec d'autres soldats qui la firent fumer le cigare et la pipe, sa crainte de parler de peur que sa voix ne révélât son sexe. Enfin elle s'enhardit jusqu'à chanter : « Souvent femme varie », et fut fort applaudie. Elle leur raconta des aventures amoureuses invraisemblables. Comme elle n'avait pas mangé depuis la veille, c'est dans le train qu'elle goûta pour la première fois au rata. Mais arrivée à Pistoie, comme elle descendait du train, un carabinier l'arrêta et lui demanda ses papiers. Ils ne correspondaient pas à l'âge qu'elle paraissait avoir et, comme on avait reçu un télégramme annonçant à l'autorité qu'une fille voyageait vêtue en soldat, elle finit par tout avouer. Les autres soldats lui firent une ovation. Le colonel la tança vertement, mais finit par lui promettre qu'il serait pardonné au soldat dont elle avais pris momentanément la place.

§

La Bête de l'Apocalypse. — Depuis la publication de l'article de M. A. M. dans le *Mercure* du 1er mai, tour à tour Willy, Jehan de Ranelagh et J. D. sont venus apporter leur confirmatur à l'interprétation Guillaume deuxième du fatidique 666. Nous sera-t-il permis, à notre tour, de dire quelques mots — mais rétrospectifs — sur cette intéressante énigme ?

Dans le capital ouvrage du professeur montpelliérain J. Grasset : *L'Occultisme hier et aujourd'hui* (Montpellier, 1907), nous lisons, p. 302, que, les journaux ayant « annoncé un *Congrès de prophètes* (mai 1906) à Londres, dans Exeter Hall », les résultats en furent les suivants :

Le Congrès des prophètes a décidé, à la majorité, que « le monde finira le 3 mai 1929 ». La minorité, un peu moins pessimiste, tenait pour le 9 avril 1931..... Dans sept ou huit ans au plus, l'Europe sera partagée en dix royaumes alliés.... Mais ces dix royaumes auront le sort de saluer la venue d'un autre Christ qui portera le nom prédestiné de Napoléon. Il fera son entrée dans le monde en la qualité de Roi de Syrie. La France aura l'honneur de sa première visite. Il la conquerra

et étendra sa puissance sur les dix autres royaumes. Bientôt, ce Napoléon voudra se faire adorer comme Dieu, d'où la fondation d'une nouvelle religion...

Si, au lieu de s'en tenir à cette transcription pure et simple d'un article de l'*Echo du Merveilleux* de Gaston Méry (année 1906, p. 199), le professeur J. Grasset eût creusé un peu la matière de ce fameux « *Congrès de Prophètes* », il se fût aperçu que ses décisions, ci-dessus relatées, n'étaient rien autre chose que la reproduction *ad verbum* des conclusions d'une très curieuse brochure — que nous avons d'ailleurs signalée dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, vol. LXXIV, col. 45-46 : *Prophéties pour les temps actuels* — dont le titre primitif était : *Twenty Coming Events Between 1907 and the End of this Age in Passover Weeck*. Parue en 1866, elle porte, dans la réédition de 1902, l'adjonction finale : *on May 2, 1829, on Avril 9, 1931*. Elle a été publiée aux bureaux de *The Prophetic News and Israel's Watchman*, magazine mensuel de 24 p., paraissant alors : 6, Tudor Street, New Bridge Street, London, E. C., et c'est là que furent aussi édités ces merveilleux grimoires : l'abréviation de l'*Eventide* de J. A. Brown (paru en deux volumes à Londres en 1823) ; *Forty Future Wonders of Scripture Prophecy* (550 pp. avec 50 illustrations, cartes et diagrames) ; *End of this Age in 1929 or 1931 ; The Seven Seals and Seven Trompets Explained in their Year-day Historical Fulfilment*. La brochure à laquelle nous en avons ici a été résumée dans le *Daily Mail* (Londres) du 23 août, le *Standard* du 30 août, le *Christian Herald* du 21 août, le *New York Sun* du 7 décembre 1902, puis dans les *Daily News* du 11 août et le *New York Herald* (New York) du 29 décembre 1903. Enfin elle a été rééditée en entier par le *Christian Herald*, du 9 juillet au 24 septembre 1903. Son intérêt consiste, du point de vue de cette note, en ce qu'on y tente une interprétation originale du passage de l'Apocalypse qui a fait l'objet de l'article de M.A. M. Ce passage, écrivait Willy, dans le *Mercure* du 1er juin, p. 572, a inspiré à Bède le Vénérable « *d'inoubliables choses* ». Non moins « *inoubliables* », croyons-nous, celles qui émanent des Centuriateurs de Magdebourg — en particulier d'Osiander, en 1545 — et qui ont été adoptées par des commentateurs subséquents. En effet, ceux-ci, considérant 666 comme *une date d'année*, en font partir les 1260 ans (ou *jours prophétiques* de l'Apocalypse, XI, 3) du Pouvoir papal, qui, par suite, se termineraient en 1926 et après lesquels viendraient les 3 ans 1/2 du Massacre des Témoins et la fin des Temps, entre 1926 et 1931 (v. les commentaires des Réverends Chanoine Birks, Dr. Cumming, Dr. Baylee. D. Duffield, Dr. Hales. J. Fletcher of Madeley, W. W. Pym, John Hooper, F. Fysh, H. A. Riley, I. Beverley, D. Murray, R. C. Shimeall, du Major Baker, de MM. Granville Penn, Edwar King, J. Bayford, J. Bicheno, W. Honghton, du Boche Bengel et, enfin, du fameux John Bunyan).

Ceci posé, et comme le remarque sagement M. J. D., l' « *Apocalypse étant écrite en grec* », il est bien évident que, si l'on admet, d'une part, que (*Apocal.*, IX, 11), le roi de l'abîme est appelé « *en grec Apollyon* » et que, de l'autre (*Apocal*, XIII, 18), son nombre « *est un nombre d'homme* » et qu'il est « *six cent soixante-six* », il est bien évident, disons-nous, que toute application à *Wilhelm der zweite Kœnig von Preussen und deutscher Kaiser*, même en le muant en un byzantin βιλημις χαισερ, n'est

qu'un jeu d'esprit. L'auteur de la brochure de 1866 raisonne beaucoup plus justement, c'est-à-dire qu'il se tient étroitement dans les limites du texte primitif, lorsqu'il remarque que si, étymologiquement, *Appolyon* représente le « *personal proper name* » de la Bête, l'aoriste donne *Apoleon* et que, si « *the numerical value of the letters of his name in the dative form must altogether amount to 666* », ce chiffre est obtenu sans grands efforts d'ingéniosité par le vocable grec : *Napoleonti*, dont chacune des lettres à la valeur suivante :

N	α	π	ο	λ	ε	ο	ν	τ	ι	
50,	1,	80,	70,	30,	5,	70,	50,	300,	10	666

Mais, pour exposer les détails de l'argumentation de *Twenty Coming Events*, c'est le n° entier du *Mercure* qu'il nous faudrait. Il nous suffira d'avoir signalé ici cette très curieuse brochure et d'y renvoyer les amateurs de ces sortes de grimoires. Notre note n'a donc qu'une valeur de mise au point bibliographique. Et, tout de même, nous estimons que la lecture de *Twenty Coming Events* n'est pas complètement oiseuse. Il ne s'agit pas là, en effet, de bavardages du genre de ceux racueillis par Adrien Peladan père dans les 3 vol. de son *Dernier mot des Prophéties* (Nîmes, 1880) et que son fils, l'ex-sâr, s'est chargé, en septembre 1914 (*Figaro* des 10 et 17 septembre 1914) de continuer par une ingénieuse *mystification*, les prophéties de frère Johannès, — ainsi que l'établisent M. Georges Maurevert, dans l'*Intermédiaire* du 10 février 1917, et M. Pierre de Carnac, dans le n° des 20-28 février 1917 du même périodique. — C. PITOLLET.

§

L'opale. — L'opale est une gemme qui offre cette particularité d'être l'objet des superstitions les plus contradictoires.

Autrefois les Vénitiens la portaient au doigt et pensaient qu'elle éloigne les épidémies.

Durant une peste, on crut remarquer que les opales portées par les pestiférés perdaient leur éclat après la mort du malade. C'est pourquoi on leur attribua une maligne influence.

L'opale d'une bague appartenant à la couronne d'Espagne a une histoire bizarre.

Elle appartenait à la comtesse de Castiglione qui l'envoya en cadeau de noces quand Alphonse XII se maria avec la reine Mercédès ; celle-ci, ayant porté cette bague, mourut quelques mois après le mariage.

Le roi donna la bague à sa grand'mère, la reine Marie-Christine, qui mourut aussitôt.

L'infante Marie del Pilar la porta ensuite et mourut mystérieusement quelques jours après. Il en advint autant à la fille du prince de Montpensier, qui avait porté la bague meurtrière. Le roi décida de la porter lui-même et en mourut peu après. Sa seconde femme, la reine Marie-Christine, eut l'heureuse idée de mettre le joyau au cou de la Vierge d'Almeneda où il est encore.

Depuis la guerre, il paraît que l'opale porte bonheur ; ainsi pensent les Orientaux, et les soldats mahométans de l'Inde qui ont combattu dans les rangs de l'Entente, et nous ont apporté cette nouvelle superstition.

§

La question de la paix. — En temps de guerre, les particuliers doivent éviter de parler de paix. Cela est naturel et les gouvernements ont toujours veillé à réprimer ce qui pouvait énerver les sentiments guerriers du peuple.

C'est ainsi qu'en 1409, Giovanni Galeazzo Visconti défendit de prononcer le mot de paix. Cette défense s'étendait même aux prêtres qui devaient le remplacer par un autre mot dans leurs prières et dire par exemple : *Dona nobis tranquillitatem* au lieu de *pacem*.

En 1484 Guicciardini accuse, dans sa *Storia Fiorentina*, le pape Sixte IV d'être mort de colère à l'annonce de la paix :

> Nulla vis sœvum potuit extinguere Sixtum ;
> Audito tantum nomine pacis, obit.

Aucune force ne put éteindre en lui la guerre cruelle et rien que d'avoir entendu le mot de paix, il mourut.

Alexandre Sforza criait à ses soldats : « Ne craignez rien, compagnons ! l'Italie ne sera jamais sans guerre. »

Aeneas Sylvius rapporte que Sigismond Malatesta répondit à ses sujets qui le suppliaient de se donner du repos et de leur en donner :

He, inquit, et bono animo estote, nunquam me vivo pacem habebitis.

Allons, répond-il, ayez bon courage, tant que je serai vivant vous n'aurez jamais la paix.

§

La renaissance de l'Opérette. — L'opérette était morte et voici qu'elle renaît. Elle naît de ses cendres mêmes comme le phénix. Une longue paix avait émoussé le plaisir que pouvait procurer ce genre gaulois par excellence. Une contrefaçon de l'opérette nous venait des pays germaniques. Désormais nous pourrons nous passer de cette exportation.

M. Gheusi a accepté pour la saison prochaine une opérette *l'Ingénu*, livret de MM. Méré et Gignoux, musique de X. Leroux.

M. Marcel Pollet a composé *la Petite bonne d'Abraham*, à l'hôpital, au milieu de camarades blessés plus ou moins grièvement, mais tous de bonne humeur.

M. Defosse enfin compose aussi une opérette qui sans doute sera une révélation dans le genre illustré par Charles Lecocq, dont le premier ouvrage bouffe date de 1857 et qui, notons-le en passant, n'a jamais employé le mot d'opérette pour ses ouvrages.

§

La myxine.— Le théâtre idéaliste a représenté à *la maison de Balzac*, rue Raynouard, le 23 juin, en même temps que des pièces inédites de Carlos Larronde, Marinetti, Hans Pipp, le prologue des *Mamelles de Tirésias* de Guillaume Appollinaire.

Dans cette pièce on voit un personnage femme devenir homme et ensuite reprendre son sexe, comme il advint autrefois au devin Tirésias, qui changea plusieurs fois de sexe durant sa vie, au témoignage de la fable.

L'histoire naturelle nous offre aujourd'hui encore des exemples de tels

changements de sexe. La myxine est un poisson qui, dans son jeune âge, vit librement dans l'eau. Elle est à ce moment du sexe mâle.

Puis elle entre comme parasite dans un cétacé et, pendant cette seconde partie de son existence, elle est du sexe femelle.

§

Les milliardaires américains et la taxe de guerre. — La liste des revenus des plus riches Américains avec la taxe de guerre qui les frappe vaut la peine d'être épinglée :

	Revenu en francs.	Taxe en francs.
I.-D. Rockefeller	250.000.000	190.000.000
H.-C. Frick	56.000.000	35.800.000
Andrew Carnegie	50.000 000	32.000.000
George-F. Baker	37.000.000	24.000.000
William Rockefeller	37.000.00.	24.000.000
Edward-S. Harkness	31.000.000	20.000.000
Amour-J. Ogden	31.000.000	20.000.000
Henry Ford	25.000.000	16 000.000
W -K. Vanderbilt	25.000.000	16.000.000
Edvard-H.-R. Green	25.000.000	16.000.000
Mrs E.-H. Harriman	20.000.000	12.000.000
Vincent Astor	18.800.000	11 800.000
James Stillman	18.800.000	11.800.000

§

Parle-t-on anglais aux Etats-Unis ? — M. C. Jefferson Weber racontait récemment qu'un Anglais, après avoir voyagé aux Etats-Unis, prétendit que l'Angleterre et l'Amérique se ressemblent en tout, sauf en ce qui concerne la langue.

De fait, les Américains parlent un idiome qui s'éloigne chaque jour de l'anglais.

Les américanismes sont si nombreux qu'on les a recueillis dans de gros volumes.

Ces américanismes peuvent être divisés en 8 classes. Il y a les archaïsmes ; les provincialismes ; les néologismes ; les termes étrangers tirés de langues européennes ; les vocables d'origine indienne ; ceux d'origine nègre ; les termes qui ont changé de sens ; ceux enfin dont la prononciation a changé.

Parmi les archaïsmes il y a le participe élisabéthain *gotten*, le substantif *bean*, dans le sens d'amoureux ; *bob*, qui signifie tailler.

Les mots qui ont changé de sens sont très nombreux. *Corn* en Angleterre désigne le grain en général, froment, orges et similaires, sens dans lequel les Américains usent du mot *grains*, réservant *corn* au seul maïs.

Billion en Amérique signifie mille millions et en Angleterre un million d emillions.

Les néologismes les plus singuliers sont nés aux Etats-Unis. *Scollawag* signifie vagabond. *Kerchunk* désigne la chute d'un corps pesant. *Fall* désigne l'automne.

§

Nénette et Rintintin. — La double amulette qu'a fait naître le double danger de la Bertha et du Gotha ressortit à ce paganisme latent en toute âme aryenne.

Les talismans et les amulettes ont toujours existé et existeront toujours. Nénette et Rintintin sont des mânes secourables en qui les midinettes mettent leur confiance depuis le commencement de la guerre ; mais ce culte ne s'est généralisé que tout dernièrement, les circonstances ayant été favorables à son développement.

C'est peut-être la première fois que, depuis le fil d'Ariane, l'homme met sa confiance dans quelques brins de laine, de fil ou de soie.

Dans le fameux sceau de Salomon étaient soi-disant enfermés des esprits qui obéissaient au Souverain.

Apollonius de Thyane usait d'une gemme pour chaque jour de la semaine.

La pierre noire de Moukden est associée aux destins de l'empire chinois. C'est une colonne de basalte noir située près de la porte principale du palais impérial.

L'ex-tzar avait un anneau qui contenait un morceau de la vraie croix. Qui sait ce qu'est devenu ce talisman fameux ?

Nénette et Rintintin sont les premiers dieux nés au XXe siècle.

§

« **La Transylvanie** », organe bi-mensuel du Comité national des Roumains d'Autriche-Hongrie, vient de faire paraître ses premiers numéros. Cette intéressante publication, qui s'est donné pour tâche de reprendre et continuer la lutte pour l'indépendance de la Transylvanie et de la Bucovine, se présente sous les auspices d'un comité de patronage français composé de MM. Jean Cruppi, Paul Deschanel, Henri Franklin-Bouillon, Etienne Fournol, Ed. Herriot, Gustave Hervé, de Kerguézec, G. Lacour-Gayet, R.-Georges Lévy, Em. de Martonne, Henri Michel, Mario Roques et Albert Thomas. Au sommaire du dernier numéro que nous avons sous les yeux (n° 3, 15 juin), figurent des articles sur les déclarations de Versailles, la Nation roumaine et la fédération latine, les Catholiques et le problème austro-hongrois, etc. Rédaction et administration : 3, rue Martin-Garat, Paris XXe.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Les dispositions de la Bourse restent satisfaisantes et sur pas mal de titres on egistre des progressions de cours.

Les Rentes françaises sont en nouveau progrès, principalement le 3 o/o Perpétuel à 60 fr. 75 ; excellente tenue aussi du 5 o/o à 88 fr. 30 et du 4 o/o à fr. 90.

Bien que les nouvelles parvenues de Russie soient assez imprécises, on s'est upé assez activement des différents types de fonds et valeurs russes, et les rs s'inscrivent généralement en hausse. L'amélioration est sensible sur le /2 o/o 1909 à 44 fr. 50; le 5 o/o 1906 à 49,75; le 3 o/o 1891 à 33 francs.

Les actions de nos grandes voies ferrées se sont améliorées, à l'exception tou- ois du Nord qui perd une vingtaine de points à 1160. Le Midi à 950 et le P.-M. à 940 sont particulièrement bien tenus.

Le Métropolitain et le Nord-Sud sont plus lourds respectivement à 390 fr. et à 5 fr.

La fermeté prédomine au groupe des chemins espagnols. Le Nord d'Espagne coupons se retrouve à 500 fr., Madrid-Saragosse également ex-coupon cote 0 fr.

Aux affaires de cuivre on reste bien disposé.

Le Rio s'est négocié à 1.900 fr. ; le Boléo à 820 fr. ; Tharsis à 146 fr.

Les Métallurgiques et les valeurs de guerre font bonne contenance : Creusot 75 fr. ; Hotchkiss 775 fr.

Des bruits de grève éventuelle dans ses mines n'ont eu aucune mauvaise luence sur les cours de Peñarroya qui reste bien achalandé ex-coupon de francs.

Nos grands établissements de crédit ont été l'objet de demandes qui ont de ıveau fait progresser bon nombre d'entre-eux, Banque de l'Union parisienne : 5 fr; Crédit Lyonnais 1075 frs ; Comptoir National d'Escompte, 785 francs. — Banque de France à 5262 et le Crédit foncier de France à 700 sont sans un changement.

Parmi les valeurs de phosphates, signalons la nouvelle avance des Phos- ıtes Tunisiens à 265 francs.

LE MASQUE D'OR.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Voici à quel prix on peut les obtenir :

PRIX NET DES
Bons de la Défense Nationale
(Intérêt Déduit)

MONTANT DES BONS	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS		
	3 mois	6 mois	1 an
100	99 »	97 50	95 »
500	495 »	487 50	475 »
1.000	990 »	975 »	950 »
10.000	9.900 »	9.750 »	9.500 »
50.000	49.500 »	48.750 »	47.500 »
100.000	99.000 »	97.500 »	95.000 »

s *Bons de la Défense Nationale* offrent toutes acilités pour effectuer un placement de pleine rité, qui n'immobilise les capitaux engagés que peu de temps et qui donne au Trésor public les ources indispensables au salut du Pays.
trouve les *Bons de la Défense Nationale* par- : Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de e, Agents de Change, Banque de France et ses ursales, Sociétés de Crédit et leurs succursales, toutes les Banques et chez les Notaires.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.